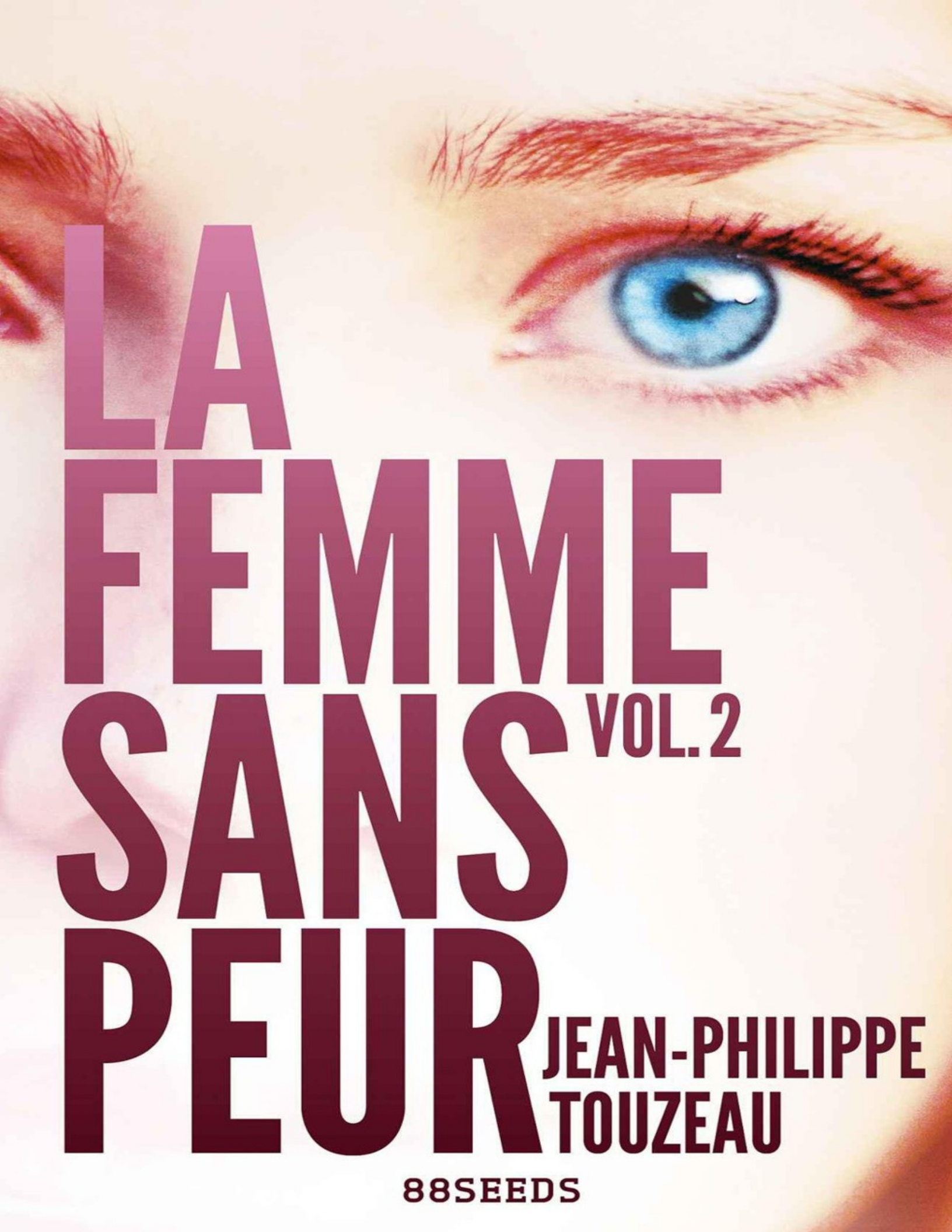




**LA
FEMME
SANS
PEUR**

VOL. 2

**JEAN-PHILIPPE
TOUZEAU**

88SEEDS

La femme sans peur

(Volume 2)

Jean-Philippe Touzeau

88Seeds

© 2013 – Tous droits réservés

Excepté « La mouche et l'escargot » (extrait)

© 2013 – Thierry Fauquet & Jean-Philippe Touzeau

Table des Matières

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

17

18

19

20

21

22

23

24

25

26

27

28

29

30

31

32

33

34

35

36

37

38

39

40

Résumé du volume 1

(Disponible sur Amazon par [ce lien](#))

Trinity Silverman.

Avec un nom pareil, on penserait pouvoir être capable de déplacer des montagnes.

Perdu.

Trinity est dotée d'une personnalité discrète et affublée d'une peur viscérale qui lui fait douter d'elle-même en toutes circonstances.

Elle déteste cette sensation terrible de sauter dans le vide sans filet de sécurité pour tout et rien mais comment gérer sa trouille malade, elle qui a déjà tout essayé ? Quitter son ami capricieux et irrespectueux ? Impossible. Demander à son patron une augmentation ? Inimaginable. Se lancer à son compte ? Im-pen-sa-ble.

Sa rencontre avec Paul Davenport, un soir, au bar de son hôtel de Las Vegas chamboule tout. Dans un élan insensé, elle prend les pilules qu'il lui propose. Sept pilules miracles, uniques au monde, capables de faire disparaître la peur. Impossible que cela marche, ce doit forcément être une arnaque.

Et pourtant...ça fonctionne ! Dès la première pilule pour la présentation de sa conférence sur le trading le lendemain, elle se maîtrise et rabat le caquet de Nick Burr, requin de la finance impoli et imbu de sa petite personne, dont l'égo n'a pas d'équivalent. Elle rencontre même un jeune ingénieur italien, Gianmarco, ose faire le premier pas et passe avec lui une nuit magique.

Magique et irréelle ?

Sa nouvelle amie Christina affirme qu'il n'est pas enregistré à l'hôtel et que Gianmarco n'existe peut-être pas...

Que s'est-il passé ? Qui est qui ?

Heureusement, Trinity peut compter sur Christina pour l'aider à résoudre ce mystère, sans oublier Speedy, le plus surprenant des animaux de compagnie.

Je n'entends plus rien.

Je ne sens plus rien.

Je suis libre.

Libre de moi-même. Libre des autres.

Je suis seule avec les chiffres, qui eux ne mentent pas. Ils ne se cachent pas sous des prétextes, derrière des lunettes noires ou de fausses identités.

Je regarde les petites barres s'aligner. Les « candles » comme on les appelle en anglais. Les chandeliers japonais de monsieur Homma. Je les surveille, sans émotion, calme, sûre de moi.

Elles montent ou descendent sur mon écran, m'indiquant les valeurs des monnaies.

C'est comme un jeu, un grand jeu à l'échelle du monde. Comme un casino planétaire, qui ne ferme jamais. Quand New York s'endort, Sydney puis Tokyo prennent le relais avant que l'Europe et Londres n'entrent en jeu.

J'ai retrouvé ma sérénité. Mon cœur ne bat pas plus fort lorsque je place mes positions en quelques clics. Chacune de mes décisions est mûrement réfléchie. Je connais mes stratégies par cœur. Elles sont au centre de MetaForex 3.0, le logiciel que j'ai créé et porté de tout mon cœur.

Mais il y a des choses qu'on ne peut pas mettre dedans.

La maîtrise de soi. Le sang-froid. Le détachement face à une position qui dégringole.

C'est pour cela que tant de « joueurs » du Forex perdent. Ils sont des humains contrôlés par leurs émotions. C'est leur argent qui est en jeu. « Leur » argent... Ils se l'approprient avec ce possessif. Ils disent « Mon argent me rapporte... Mon argent m'a permis... Mon argent... »

C'est leur erreur.

On ne peut pas jouer avec ce qui est sien. Ils en font la chair de leur chair. Et ils perdent, perdront toujours, même avec le meilleur des MetaForex 3.0 du monde.

Il faut se détacher.

Regarder l'argent comme ce qu'il est. Juste des colonnes de chiffres, des bouts de papier ou du métal fondu. Quelque chose que les Hommes ont créé pour avoir un moyen simple

d'échanger des biens.

J'entends dire que l'argent est sale, qu'il pourrit le monde, qu'il le conduira à sa perte.

Ce n'est pas l'argent le coupable. Mais bien les hommes qui se l'approprient et en font leur idole personnelle, la seule en laquelle ils croient vraiment.

Mais ça, ce n'est pas moi.

Moi qui suis si peu sûre de moi dans la vie quotidienne, dès que j'ouvre mon MetaForex 3.0 pour y consulter les derniers cours, fermer des positions, en ouvrir d'autres, je change. Je deviens d'un calme olympien, comme une athlète prête à s'élancer, qui sait qu'elle s'est bien entraînée, qu'il n'y aura rien à regretter une fois la ligne d'arrivée franchie et qu'il y aura d'autres courses, d'autres occasions de gagner des médailles.

Le Forex est un marathon, pas un sprint comme le pensent les daytraders. Ces petits joueurs... Je peux tenir une position pendant des mois, voire plus, dans le rouge, jusqu'à ce qu'elle retourne dans le vert, là où toutes les devises finissent par revenir.

Si les soi-disant experts prenaient la peine d'étudier l'histoire des monnaies, ils verraient qu'elles finissent presque toutes par retourner à leur point de départ... Il suffit d'avoir de la patience.

5 % des joueurs en ont.

Dont moi.

D'où me vient cette impassibilité ? Je me suis longtemps posé la question. Et puis la réponse m'est apparue, nette et claire : un enfant copie toujours. Qui avait pu me donner cet exemple ?

Pas ma mère, trop distante.

Je ne m'étais jamais liée d'amitié à l'école ou par la suite.

Alors, je ne voyais que ceux qui étaient mes amis depuis ma plus petite enfance : les prédécesseurs de Speedy.

Seuls mes amis gastéropodes avaient pu m'apprendre cette patience.

Avez-vous déjà suivi un escargot, jour après jour ? C'est facile, non ? Il ne va pas très vite. Pourtant, personne ne s'intéresse à eux. On préfère la rapidité, le zapping, le tout, tout de suite.

Épouser le rythme d'un escargot, c'est un peu tenir le cœur du monde dans sa paume. Pas de flashes, pas de paillettes, pas de superflu. Chaque mouvement en avant est une respiration

lente et pleinement consciente.

Si l'on prenait le temps de suivre un simple petit escargot pendant des semaines, on se rendrait compte de sa détermination, de sa persévérance, de sa tranquillité.

Il doit trouver de la nourriture et il la trouvera. Point.

Que cela prenne deux jours ou deux semaines.

Petite, seule à la maison, je suivais les traces argentées de mes amis à la recherche de nourriture et d'eau, explorant sans relâche le territoire où je les confinai : ma chambre. Je plaçais la nourriture dans des cachettes improbables. Dans un tiroir, sur le dessus de l'armoire, derrière les boîtes à chaussures du placard.

Pas un n'avait échoué dans sa mission. Toujours, ils découvraient le butin.

Quelle belle leçon pour une enfant !

Maintenant, pour moi, c'est pareil. Je ne perds jamais au Forex.

Sur le long terme, je suis toujours gagnante. La patience et la recherche du butin me font agir comme Speedy et ses compagnons. Tranquillement, je tisse ma toile argentée, explorant les chemins du marché des devises, revenant sur mes pas, perdant un peu régulièrement, jusqu'au jour où, dans mon filet scintillant, une récolte abondante tombe mollement comme des fruits bien mûrs.

Mais tout ça, ce ne sont que des préliminaires.

Un jour, je l'aurai.

Le gros butin.

Tout ce que je fais m'y prépare, ça ne fait aucun doute. Mon assurance me fait d'ailleurs un peu peur.

Peut-être demain. Peut-être dans cinq ans ou dans dix. Un crash dans une bourse, une monnaie qui dévisse, une autre qui monte de manière fulgurante ne laissant pas le temps aux petits daytraders de placer leurs positions.

Mais moi, je serai prête.

Et je gagnerai.

Calme.

Avec l'allure posée et la sérénité de Speedy.

Je me tourne vers le coin du bureau.

Dans sa boîte de plexiglas, mon ami ne bouge pas. Il connaît par cœur ma chambre d'hôtel et de toute façon, je sais qu'il le sent.

Il comprend que ce n'est pas le moment de se promener sur le bureau. Il sait que je suis dans un état différent, qu'il ne faut pas me déranger.

Tout à l'heure, il me faudra bien refermer mon ordinateur portable pour affronter ce monde fait de traîtrises et de mensonges qui nous entoure.

Je n'en ai aucune envie.

Il me reste une pilule.

Je n'ai pas le choix.

Pas encore.

Tant que je n'ai pas fini de tresser mon piège en filet argenté.

En soupirant, Trinity referme son ordinateur portable.

Et le monde, dans toute sa frénésie, lui bondit au visage.

Ce matin, elle a chaviré. À présent, elle survit grâce à trois éléments : Christina, le Forex et Speedy.

Lorsqu'elle s'était réveillée tout à l'heure après l'avalanche de mauvaises nouvelles du matin, elle était seule dans la chambre.

Son lit avait été arrangé, on l'avait déshabillée, et elle avait la couette qui lui arrivait au menton. Ses bras au-dessus.

Il lui avait fallu quelques secondes pour se remémorer les événements des jours précédents. Ah oui, Gian...

Elle avait détourné la tête et toutes les révélations lui étaient revenues, plus blessantes les unes que les autres.

Malgré tout, elle se sentait un peu mieux. Christina lui avait sûrement fait prendre un calmant.

Et puis, elle l'avait senti. Le léger mouvement sur son index. Quelque chose d'à peine perceptible, de tellement ténu... Elle n'avait pas bougé son doigt car elle avait tout de suite compris. Elle s'était sentie à la fois ragaillardie et prise d'une émotion profonde.

Comment savait-il ? Quelle force le poussait ? Pourquoi ? Une larme avait doucement roulé sur la joue de Trinity.

Plus bas, posée sur la couverture, sa main se laissait caresser par les touches infimes et délicates des antennes de Speedy. Le petit escargot avait fait le grand voyage, depuis sa boîte de plexiglas posée sur le bureau, jusqu'ici. En plus, il s'était déplacé de jour, ce que les gastéropodes n'aiment pas trop.

Trinity, depuis toute petite, était habituée à ces touches légères. Combien de fois dans son enfance, dans son adolescence ou même dans sa vie d'adulte, l'avaient-elles aidée à surmonter une épreuve ?

Elle ne savait pas pourquoi, mais ces infimes contacts la calmaient. Alors, dans cette situation, elle laissait toujours Speedy travailler sur sa main. Elle était certaine qu'il savait ce qu'il faisait, mais allez expliquer ça aux autres...

C'était son secret.

Au bout d'un moment, elle s'était doucement relevée pour regarder le petit gastéropode œuvrer. Elle avait délicatement effleuré cette longue coquille qu'il tirait derrière lui, et Speedy s'était mis à agiter les antennes, pour exprimer son contentement.

Trinity l'avait ramené dans sa boîte en plexiglas et l'avait remercié à mi-voix tout en le déposant sous les petites feuilles. L'Euxina circumdata avait vite trouvé son coin dans l'humus, s'était recroquevillé dans sa coquille et avait fermé la porte de chez lui, sans doute épuisé par le travail qu'il venait d'effectuer.

Un vrai thérapeute.

Avec un petit soupir, Trinity range son ordinateur et va se rafraîchir le visage. Comme d'habitude, elle n'a pas vu le temps passer, tant elle est restée concentrée sur son écran.

Elle regarde autour d'elle. Elle n'aime plus cette chambre. Trop de souvenirs. Trop de cauchemars.

Pourtant, elle doit y rester jusqu'au lendemain après-midi, au minimum, jour de la grande conférence MetaForex. De plus, ce matin, il y aura la répétition avec son PDG, Howard Noyce, toujours aussi sympa qu'un mur de briques. Un nœud commence à se former en elle, mais heureusement, il n'arrive pas à lui bloquer l'estomac.

Non, elle n'a pas pu résister, elle a finalement pris une autre de ces pilules. L'avant-dernière.

Ces pilules à l'origine de tous ses problèmes.

Ce matin, Christina avait suggéré que peut-être, il s'agissait d'hallucinogènes et que leur effet était différent de celui décrit par Paul Davenport, le chimiste des laboratoires Marck.

Trinity ne peut le croire. Davenport et Gianmarco ne peuvent être un seul et même homme !

Ces derniers jours, elle a abusé des Bolli-Stoli mais quand même, elle peut faire la différence entre un gros plein de soupe débraillé et un homme svelte, élégant. Un homme qui l'a aimée jusqu'au plus profond d'elle-même, lui ouvrant de nouvelles portes vers des contrées d'une délicatesse et d'un raffinement inconnus pour elle.

Malgré tout, elle devait reconnaître que de loin, le soir, et en étant myope, on aurait pu les confondre. Même couleur de cheveux, lunettes sur le nez et costume sombre... Mais c'était tout !

Il y a des choses qui ne trompent pas.

La suite de la conversation avec Christina avait été difficile.

« Je comprends, Trinity, je comprends. J'essaie juste de découvrir pourquoi votre Gianmarco n'existe pas dans les registres du Four Seasons.

— Je n'ai pas d'explication. Je vous l'ai dit, je ne l'ai pas rêvé, il est bien réel.

— Je suis en train de faire un petit sondage dans les hôtels, pour voir. J'ai des amis un peu partout, notre communauté est très soudée. Mais ça va prendre un peu de temps. »

Elle avait fait une pause.

« Je reste quand même persuadée que les pilules vous ont affectée, Trinity. Lorsque j'ai pris celle que vous m'avez offerte, j'ai vu les gens sous un nouveau jour. Même mon ex, qui me faisait peur, m'est apparu changé physiquement.

— Ah bon ?

— Oui, il m'a semblé plus séduisant et j'ai failli baisser ma garde ce soir-là !

— Mais c'était toujours lui ?

— Oui. La différence, avec vous, c'est qu'à chaque fois vous aviez bu de l'alcool et ce mélange a pu perturber votre vision et vos sensations, non ? »

Il y avait eu un petit silence. Les larmes lui étaient à nouveau montées aux yeux, lourdes, puissantes. Ravageuses. Trinity secouait la tête : c'était la seule défense qui lui restait en cet instant pour contrer les affirmations de Christina.

Mais une fois seule avec ses cauchemars, elle avait été moins sûre d'elle.

Elle ne pouvait imaginer un tel machiavélisme. Paul Davenport ne pouvait l'avoir manipulée. Il y a des choses qui ne s'effacent pas. Des moments intimes d'une douceur inoubliable. Des touchers délicats impossibles pour un homme rustre comme lui.

Pourtant, la vérité était là : Gianmarco, dont elle ne connaissait même pas le nom de famille, n'existait pas.

Elle avait lu des études sur ces témoins de bonne foi, absolument certains de leur mémoire et qui avaient envoyé des hommes en prison. Ceux-ci avaient été innocentés, bien des années plus tard, grâce aux analyses d'ADN, maintenant très précises.

Ces témoins n'avaient pas menti. Ils croyaient vraiment avoir vu leur coupable.

Le cerveau humain est très fort pour créer des images là où il n'y en a pas.

C'est à ce moment-là que Trinity a une idée.

Le Charlie Palmer.

Lorsque Trinity pénètre dans le bar de l'hôtel, elle manque de vaciller. Son cœur s'accélère. Tout, dans cette salle qui pousse à l'intimité, lui rappelle un passé trop proche.

Les lumières tamisées, les conversations à voix basse, le fond sonore légèrement jazzy... Les odeurs aussi. Le cuir des canapés. Les couleurs orangées des fauteuils profonds. Les chaises hautes, capitonnées et moelleuses devant le comptoir en marbre noir.

Trinity s'approche, presque timide, et s'assied au coin du bar. Elle s'est vêtue de la façon la plus discrète possible. Malgré elle, elle tremble. Si, quelques jours auparavant, elle n'avait pas eu cette idée bizarre de venir dans ce bar à minuit passé, rien de tout cela ne serait arrivé.

Ce soir, il est tôt, il y a beaucoup de monde : des couples enlacés, des hommes d'affaires qui bavardent, des groupes d'amis qui parlent fort.

Une femme pouffe de rire.

Trinity est là pour rencontrer le barman. Lui, il a tout vu. Des nuits comme ça vous marquent. Il n'a pas pu oublier. Il ne doit pas y avoir des milliards de clientes qui, plusieurs fois d'affilée, viennent s'enivrer au Bolli-Stoli, en parlant avec de parfaits inconnus.

Cette pensée lui fait baisser la tête.

Elle se ressaisit. Où est-il ? Il n'y a personne derrière le comptoir. Cela lui laisse le temps de se remémorer l'ordre des questions à poser : « Vous me reconnaissez ? », « Décrivez-moi l'homme avec qui j'ai... bavardé et avec lequel je suis partie. »

Elle rougit un peu, c'est assez direct... mais sa détermination est intacte.

Un homme avec un plateau se glisse entre les tables et revient vers le bar.

Trinity fronce les sourcils.

Ce n'est pas son barman.

Pourtant, il passe derrière le zinc et, l'apercevant, s'approche d'elle.

« Bonsoir, mademoiselle. Excusez-moi pour l'attente. Que puis-je vous servir ? »

Trinity le regarde en clignant des yeux. Blond, petite carrure, il ne ressemble en rien au barman des autres jours.

« Mademoiselle ?...

— Je, je... Un Bolli-Stoli, s'il vous plaît. »

Le petit barman, pressé, repart immédiatement.

Elle a dit ça mécaniquement. De toutes les boissons imaginables, elle a choisi un Bolli-Stoli.

Sa tête est ailleurs.

Ce n'est pas possible, pense-t-elle. Mon barman est grand, brun, yeux marrons, plutôt discret. Sa main droite tremble légèrement. C'est mon seul lien avec... Elle s'arrête de réfléchir. Elle fait un effort pour se ressaisir. Tout ça ne tient pas debout.

Le barman blond revient avec son Bolli-Stoli, qu'il pose devant elle.

« Voilà, mademoiselle.

— Je peux vous poser une question ? »

Elle voit une hésitation dans l'œil de l'homme qui regarde la salle, avec plusieurs clients, main levée, prêts à commander.

« Oui, si ce n'est pas trop long.

— Je vais faire vite. Vous êtes le seul barman, ici ?

— Non, nous sommes plusieurs à nous relayer.

— Parmi les autres, y en a-t-il un, plutôt grand, cheveux bruns courts ? »

Le petit barman réfléchit une seconde.

« Je crois que vous voulez parler de Jeffrey, récemment arrivé. Pourquoi ?

— Pour... Pour rien. C'est juste que je suis venue deux fois, tard le soir, et nous avons un peu sympathisé. »

Trinity se félicite intérieurement pour sa réponse évasive.

« Oui, c'est bien lui alors. Il va prendre son service à 23 h, juste après moi. Si vous voulez lui parler, il arrivera dans trois quarts d'heure. Il est toujours en avance, ce qui est bien pratique pour gérer mes derniers clients.

— Merci pour votre aide », dit Trinity en lui adressant un petit sourire.

L'autre hoche la tête et repart aussitôt.

La chef de projet de MetaForex se sent soudainement beaucoup mieux. Enfin une bonne nouvelle dans ce monde absurde. Elle n'est pas folle après tout ! Elle saisit son verre et boit une gorgée de Bolli-Stoli. Décidément, c'est toujours aussi bon. Il faut qu'elle fasse attention à ne pas devenir accro.

Elle se permet même un petit rire, qui n'échappe pas aux autres clients assis au bar. Un homme la regarde un peu plus intensément. Il porte de fines lunettes. Trinity lui tourne carrément le dos.

Ça suffit, les hommes solitaires à lunettes et costume sombre !

Un peu plus décontractée, la jeune femme continue à boire tranquillement son Bolli-Stoli pendant que plusieurs couples quittent le Charlie Palmer pour, sans doute, aller jouer dans les casinos voisins.

Trinity ne joue pas. Elle déteste les jeux de hasard qui dépendent... justement du hasard. Elle n'a aucun pouvoir sur ça alors qu'elle aime bien avoir un certain contrôle sur ce qu'elle fait. C'est pour ça qu'elle adore le Forex, car les enseignements du livre de Louis Bachelier – sa bible ! – lui permettent de bien gérer ses décisions.

Il y a beaucoup de chance dans le marché des devises mais au moins, on peut la canaliser – un peu – et être certain qu'elle ne se retournera pas contre soi. Elle a même expliqué plusieurs fois à des amis comment faire, avant qu'ils ne perdent immédiatement toutes les sommes qu'ils avaient engagées. De quoi se fâcher.

C'est pour ça que Trinity ne le fait plus. Elle parle rarement de Forex devant les autres, sauf si on insiste vraiment. Mais elle n'encourage plus personne à se lancer.

Trop dangereux.

Pour ses amitiés.

Elle boit encore. Elle regarde le fond de son verre, presque vide. Quand elle le repose et relève les yeux, elle sursaute.

Devant elle se tient le barman. Son barman. Exactement comme elle s'en souvient et comme elle l'a décrit à son collègue. Sauf qu'il n'est pas habillé pareil. Comme il vient d'arriver, il n'a pas encore revêtu son costume de travail avec nœud papillon.

« Bonsoir, dit-il en souriant, vous désiriez me parler ?

— Oui... Merci beaucoup. »

Elle est un peu prise de court.

« Vous... vous souvenez de moi ? »

La voix de Trinity s'étouffe légèrement et elle rougit un peu.

Jeffrey la regarde intensément.

« J'aurais du mal à vous oublier. Vous êtes... surprenante. »

Trinity baisse les yeux.

« Vous vous rappelez si bien ?... »

Elle relève ses yeux bleus pour fixer le barman.

C'est au tour de ce dernier d'être étonné. Il a un petit mouvement des sourcils.

« Oui, quand même ! Vous étiez les seuls clients, si tard le soir. Mais je sais être discret si c'est cela qui vous inquiète.

— Tant mieux », répond Trinity avec un petit rire forcé.

Dans sa tête, à marche forcée, elle remonte le courant du Bolli-Stoli qui coule dans ses veines. Oui, c'est ça, la carte de l'infidélité, c'est celle qu'il faut jouer.

« Je m'en voudrais que cela s'ébruite.

— Ne vous inquiétez pas, nous sommes des professionnels et nous sommes à Las Vegas. Vous connaissez le proverbe...

— Je le connais.

— Donc, vous et votre compagnon, vous n'avez rien à craindre, répond-il dans un sourire. Bonne soirée, alors ? » conclut-il en commençant à s'éloigner.

« Mon compagnon ? »

Sa voix a résonné bien plus haut qu'elle ne l'aurait voulu. On l'a entendue aux autres tables mais les conversations ont continué comme si de rien n'était.

« Attendez une seconde, insiste Trinity, qui a maintenant laissé derrière elle les effluves de Bolli-Stoli. Quel compagnon ? »

Le barman revient, un peu ennuyé.

« Oui, l'homme qui était avec vous.

— Vous pouvez me le décrire ? »

Le regard que lui jette Jeffrey en dit long sur sa surprise. Il a dû en voir de drôles dans sa carrière mais il semblerait qu'elle ait réussi à le désarçonner avec sa question.

« Décrire ? Mais... vous étiez avec lui... dit-il d'une voix légèrement irritée.

— Décrivez-le. »

Le ton de Trinity est beaucoup plus sec, ce qui surprend Jeffrey. Il finit par hausser les épaules et se lance.

« Plutôt grand, cheveux foncés, lunettes, costume sombre.

— C'est tout ?

— Excusez-moi, mais je ne passe pas mon temps à détailler chaque client. »

Le barman baisse la tête une seconde et fronce les sourcils, essayant visiblement de se souvenir. Son visage s'éclaire soudain. Il relève les yeux et Trinity n'aime pas la lueur qu'elle aperçoit dans son regard.

« Gros, il était plutôt gros. Comment ai-je pu oublier ça ? »

Le ton sur lequel il a prononcé le « ça » est comme un pic à glace qu'il enfonce d'un coup sec et violent dans le cœur de Trinity. Suffoquant, essayant de retrouver sa respiration, elle tente de contre-attaquer.

« Lequel ?

— Lequel quoi ?

— Lequel des deux était gros ?

— Des deux ?

— Oui, celui du premier soir ou du deuxième ? »

Le barman secoue encore la tête, stupéfait. Il en a vu de toutes les couleurs mais celle-là, cette fois-ci, elle dépasse vraiment les limites. Son rire est déplaisant.

« Je ne comprends rien à votre question et je vais vous dire : vous commencez sérieusement à m'ennuyer. Je dois me préparer. Alors écoutez bien et essayez de vous souvenir la prochaine fois que vous abordez un inconnu : vous êtes venue deux fois tard le soir, ici. Et les deux fois, vous y avez retrouvé un homme, gros, avec qui d'ailleurs vous êtes repartie le deuxième soir. Voilà, vous êtes contente ? »

Il regarde au bout du bar où son collègue l'attend impatiemment près de la caisse, maudissant sans doute, lui aussi, cette femme qui leur fait perdre du temps.

« Maintenant, si vous voulez bien m'excuser. »

Il s'éloigne rapidement, visiblement contrarié.

Trinity ne l'écoute plus.

Elle s'est déjà déconnectée du monde extérieur et se noie.

Des coups à la porte finissent par la réveiller.

Les rideaux sont tous tirés mais le soleil filtre sur les côtés, donnant un aspect lunaire à la chambre.

Elle se lève difficilement et se traîne jusqu'à la porte où des coups répétés continuent à se faire entendre.

Elle ouvre.

Christina est sur le seuil, poing fermé en l'air, vérifiant le contenu du petit plateau qu'elle a apporté avec elle. Elle est surprise de soudain frapper dans le vide. Se ressaisissant, elle pousse la porte et entre presque en force.

« Trinity, qu'est-ce qui se passe ? » demande-t-elle tout en allant poser le plateau, dans la semi-pénombre, sur la table.

Sans attendre une réponse, elle va ouvrir les rideaux d'un grand coup. L'éclat du jour est violent et Trinity, aveuglée, doit se protéger les yeux de la main. Se traînant, elle vient s'asseoir à la table.

« Trinity, qu'est-ce qu'il y a ? Il est presque 11 h, vous savez ? »

La jeune femme s'en moque. Elle soupire, apathique.

« Il n'y a pas de Gianmarco », laisse-t-elle échapper dans un murmure rauque.

Christina, qui était en train de refaire le lit, s'arrête d'un coup.

« Comment ça, il n'y a pas de Gianmarco ?

— Le barman du Charlie Palmer me l'a confirmé. Il n'y a eu que deux rencontres avec Paul Davenport. »

Rien qu'en y repensant, elle se prend la tête dans les mains et commence à pleurer. Christina s'approche doucement et s'assied à ses côtés, lui tapotant le dos.

« Vous aviez raison, reprend une Trinity aux joues maintenant ruisselantes, la pilule, mélangée à l'alcool, doit avoir un effet particulier. »

Elle hoquette un peu.

« J'ai honte... et je me dégoûte ! » dit-elle avant de repartir dans des pleurs encore plus intenses.

Christina reste silencieuse. Le malheur, elle connaît. Elle a donné, au Salvador, entre les morts violentes et les décès suspects. Son oncle Vitorio par exemple. Celui qui lui a insufflé l'énergie dont elle fait preuve maintenant, c'est elle qui l'avait retrouvé, sans vie.

Des choses qu'une petite fille ne devrait pas voir.

Christina étouffe les souvenirs qui resurgissent dans les pleurs de son amie. Pas maintenant. Trinity a besoin d'aide, pense-t-elle, je dois être forte.

« Je suis nulle, murmure Trinity entre deux hoquets. Nulle, nulle, nulle... »
Sa voix se perd dans un murmure.

Le téléphone sonne. La jeune femme ne réagit même pas. La sonnerie retentit plusieurs fois, insistante, avant que Christina ne se lève pour aller décrocher le combiné sur la table de chevet.

« Allô ? »

Une voix inaudible mais suffisamment forte résonne dans le combiné.

« Je suis... Je suis l'assistante de mademoiselle Silverman, monsieur, répond Christina. Elle s'est absentée quelques instants. Est-ce que je peux prendre un message de votre part ?... »

Pendant ce temps, Trinity, qui n'a plus de larmes pour pleurer, s'est levée et se dirige vers le lit. Elle tire la couette, se glisse dessous et se recouvre entièrement.

Christina, concentrée, lui tourne le dos, prenant note du message de son correspondant.

« D'accord, j'ai bien noté. Elle vous rappelle dès son retour. J'ai bien compris que c'était urgent... Merci, oui... Au revoir, monsieur. »

Elle raccroche le combiné, contrariée.

« Quel imbécile », dit-elle à voix basse.
Elle regarde vers la table et, la voyant vide, bondit.
« Trinity ? »

Regardant autour d'elle et apercevant l'arrondi sous la couette, elle souffle.
« Ah, vous voilà... dit-elle avec un petit sourire qui relâche sa tension. Vous êtes comme Speedy... Vous vous déplacez en silence... »

Elle s'assied sur le bord du lit.

« Vous voulez savoir qui vous appelle ? »

L'absence de réponse, sous la couette, lui fait clairement comprendre que non.

« Pourtant, reprend Christina d'une voix douce, vous devriez vous y intéresser. La vie continue, Trinity. Chaque jour est une nouvelle opportunité, vous savez ?... »
Elle attend quelques secondes, guettant une réaction, et poursuit en murmurant :
« Apparemment, non. »

Elle touche doucement l'arrondi.

« Alors, je vous lis le message ? »

Une main apparaît en haut de la couette et un index tendu fait signe que non.

« D'accord, alors je vais le faire. »

Elle est interrompue par un grognement venant de sous la couette qui s'agite.

Imperturbable, Christina continue.

« Ce message vous vient d'un certain Howard Noyce, un monsieur charmant au téléphone d'ailleurs, qui demandait à mots crus où vous étiez donc passée pour le rendez-vous et qui en a profité pour faire un aparté sur le gaspillage d'argent utilisé avec les assistantes. »

Elle fait une pause.

« Vraiment charmant, cet homme. »

La couette est immobile.

« Alors, il voulait vous parler immédiatement, a-t-il gentiment insisté, parce qu'il a dans son bureau un certain... Nick... Nick Burr, c'est ça. »

Un juron étouffé est émis par la bosse de la couette. Christina la regarde, pensive.

« Apparemment, cela ne vous fait pas plaisir... mais bon, il attend quand même votre appel... aussi vite que possible, a-t-il... hum, ordonné. »

La boule sous la couette ne bouge toujours pas.

« Trinity... insiste Christina, vous n'allez pas passer votre vie là-dessous, non ? Speedy ne passe pas sa vie dans sa coquille et pourtant il pourrait... »

Elle touche à nouveau la bosse.

« Allez, Trinity, il va bien falloir faire face à la réalité et plus vite vous le ferez, moins vous aurez de soucis ensuite. »

Elle se lève et se dirige vers la table.

« Tenez, je vous ai amené des jus frais, des fruits et un yaourt. Vous allez me faire le plaisir de

manger un peu, et vite. Je dois partir, j'ai aussi du travail mais je resterai ici jusqu'à ce que vous ayez enfin vu le soleil salvadorien. »

Il y a un silence dans la chambre, avant qu'une voix étouffée, venant de la couette, ne se fasse entendre.

« ...soleil salvadorien ?

— Oui, ajoute Christina en souriant, je vous explique tout dès que vous êtes assise devant votre plateau en train de manger. Vous verrez, vous n'allez pas le regretter. Après, si vous voulez, vous pourrez vous recoucher. Je vous laisserai en paix, promis. »

Un gros soupir se fait entendre avant que la couette ne soit rejetée vers le bas du lit. Trinity, les cheveux en bataille, les joues rouges, les yeux presque fermés à cause de la luminosité, sort à nouveau du lit et se traîne jusqu'à la table pour se laisser tomber sur une chaise.

Christina pousse le petit plateau devant elle, sans rien dire.

Machinalement, Trinity prend le verre de jus de poire et commence à le boire à petites gorgées.

Soudain, elle regarde Christina.

« Alors, c'est quoi, cette histoire de soleil salvadorien ? »

« Vous connaissez l'histoire du Salvador ? » demande Christina pendant que Trinity picore dans sa salade de fruits.

La jeune femme fait non de la tête.

« Ma patrie est un pays violent, qui a connu beaucoup de révolutions et de coups d'état, comme de nombreuses autres nations en Amérique latine. Nous sommes très croyants ; d'ailleurs en espagnol, on l'appelle *El Salvador* ce qui signifie le sauveur, en référence à Jésus. »

Trinity hoche la tête. Elle a bien noté que Christina est une catholique convaincue, alors qu'elle-même est athée. Elle se demande toujours comment, au XXI^e siècle, on peut encore croire à ces histoires bancales de paradis et d'enfer. Mais comme elle ne veut pas froisser son amie, elle s'abstient de tout commentaire.

« La guerre civile qui s'est terminée en 1992 a laissé des traces et malgré le fait que nous soyons maintenant en paix, vous avez rarement entendu parler du Salvador comme d'une destination touristique. »

Trinity continue de grignoter tout en l'écoutant. Elle commence à se sentir mieux. Cela lui fait du bien de penser à autre chose qu'à ses problèmes.

« Quand j'étais petite, mon oncle Vitorio s'occupait beaucoup de moi. J'étais sa favorite dans la famille. Il était agriculteur, pas loin de Santa Ana, ma ville natale. J'allais souvent passer le week-end dans sa ferme, pendant que mes parents travaillaient, tout en s'occupant de mon petit frère.

— Il cultivait quoi ? demande Trinity.

— Surtout du maïs et il a eu beaucoup de problèmes avec, mais c'est une autre histoire. Moi, j'arrivais souvent chez lui fâchée.

— Pourquoi ? »

Christina lève les bras dans un signe d'impuissance.

« À l'école, on a toutes sortes de soucis : des amitiés qui se brisent, un garçon qui nous plaît mais qui ne s'intéresse pas à nous... Vous avez connu ça aussi, non ? »

Trinity sourit un peu.

« Oui, les coups de foudre pour le voisin de classe qui ne vous voit même pas, je connais...

— Exactement ! Et puis il y avait aussi la situation à la maison... avec mes parents exténués par le travail et n'ayant aucun moment à nous consacrer. Ils étaient bien trop fatigués pour nous écouter. En réaction, mon petit frère s'enfermait dans le silence et moi, j'avais de quoi arriver

de mauvaise humeur à la ferme de l'oncle Vitorio.

— Je ne vois toujours pas le rapport avec le soleil salvadorien...

— J'y viens... »

Elle pointe du doigt la carafe.

« Vous permettez ?

— Bien sûr ! »

Christina se remplit un verre de jus de poire avant de le vider d'un trait et de continuer.

« Mon oncle venait toujours éteindre la lumière le soir dans ma chambre. Il me racontait aussi des histoires, mais un jour, devant mon air particulièrement boudeur, baissant un peu la voix, il me dit que moi, je n'avais sûrement pas vu le soleil salvadorien. »

Christina boit encore machinalement dans son verre avant de se rendre compte qu'il est vide et le repose.

« Quand je lui demandai ce qu'était ce soleil salvadorien, il mit un doigt devant sa bouche en faisant "chut" d'un air de conspirateur. Il approcha sa bouche de mon oreille et commença à me chuchoter le secret que je vous explique maintenant. »

Trinity, mi-sérieuse, mi-amusée, ne peut s'empêcher de froncer les sourcils.

« Le drapeau salvadorien a toujours été le même. Sauf pendant une grande partie du XIX^e siècle où il fut exactement comme celui des États-Unis, sauf qu'au lieu de cinquante étoiles, il en comportait neuf.

— Comme dans *Les 9 étoiles du désert* ? » demande Trinity.

Devant la réaction d'incompréhension de Christina, la chef de projet de MetaForex lui fait signe de continuer.

« Notre drapeau est fait de trois bandes horizontales : bleu, blanc, bleu et, dans cette bande centrale blanche, il y a nos armoiries, rondes. Mon oncle me dit de ne jamais oublier notre drapeau. Le bleu du bas représentant selon lui la mer qui baigne notre rivage et le bleu du haut, le ciel qui nous protège. »

Trinity, tout en écoutant, verse un peu de jus de poire à Christina et s'en ressert également.

« Au milieu, me dit-il, il y a ce beau soleil, cette forme arrondie, qui nous apporte tous ses bienfaits. Et là, il me posa la question. »

Elle s'interrompt une seconde pour boire avant de reprendre.

« Est-ce que tu as déjà vu notre drapeau sans son soleil ? me demanda-t-il. Je lui répondis que non, le soleil était toujours là. Il hocha la tête. "Et le vrai soleil ?", ajouta-t-il. Je lui dis que le vrai soleil était toujours là aussi, qu'il se levait tous les jours. Il me regarda dans les yeux et me

chuchota : “voilà !”

— Voilà quoi ?

— Tous les matins que Dieu fait, notre soleil se lève. Chaque aurore est un nouveau jour, une nouvelle chance, une excellente opportunité pour recommencer.

— Recommencer quoi ?

— Tout ce qui ne va pas dans notre vie car, chaque matin, c’est une journée nouvelle qui commence... et tout est possible. »

Christina fait une pause.

« Mon oncle m’a ensuite expliqué que je pouvais laisser tous mes soucis dans le silence et l’ombre de la nuit pour commencer une nouvelle journée, fraîche comme un rayon de soleil matinal.

— Et alors ?

— J’ai haussé les épaules, un peu déçue par son histoire. Il a souri en me disant d’essayer de voir ce soleil salvadorien tout neuf, le lendemain matin. Il a ensuite éteint la lumière avant de quitter ma chambre. »

Trinity s’arrête de manger.

« C’est tout ?

— Le jour d’après, je me suis levée, aussi maussade que d’habitude, et je suis allée à la cuisine pour le petit déjeuner. Mon oncle et ma tante étaient déjà partis aux champs mais, au milieu de la table, trônait un petit drapeau du Salvador fixé sur un socle. Lorsque je m’assis pour manger, je ne pus m’empêcher, de la main, de faire bouger ses plis afin de vérifier. »

Elle boit une gorgée de son jus, pensive.

« Et là, au centre de la bande blanche, il y avait, bien sûr, ce soleil dont m’avait parlé l’oncle Vitorio. »

Elle repose le verre.

« Cette simple constatation eut un effet prodigieux sur l’enfant que j’étais. »

« Je ne comprends toujours pas », dit Trinity, en reposant sa fourchette.

Les yeux de Christina se mettent à briller.

« Mais si ! C'est pourtant simple. Chaque matin que Dieu fait, je le répète, nous avons la possibilité de tout recommencer. C'est un jour nouveau et le bagage émotionnel que nous portions la veille ne doit pas nous encombrer.

— Vous voulez dire que l'on ne doit pas ressasser, quoi ?

— Entre autres, oui ! Nos soucis ne sont pas taillés dans le roc. Ils le deviennent parce qu'à chaque réveil, nous les laissons envahir notre vie, jusqu'à ce qu'ils fassent partie de notre quotidien, qu'ils paraissent être normaux, comme gravés en nous. »

Elle fait une pause.

« Mais ils ne sont pas nous. »

Trinity réfléchit une seconde.

« Oui, je vois ce que vous voulez dire, mais dans la pratique, c'est difficile. »

Christina hoche la tête.

« C'est normal. Vous ne pouvez pas vous séparer de ça aussi facilement. Imaginez depuis combien de temps vos soucis vous accueillent, dès votre réveil... »

Trinity repense encore une fois à ce moment où, chaque matin, elle ouvre les yeux. Cet instant magique où tout paraît calme et tranquille. Et puis, elle se rappelle qui elle est.

Trinity. Silverman.

À cet instant, tous ses soucis lui retombent dessus, d'un coup, l'enfermant dans une armure trop lourde et ô combien familière.

« Alors, il faut que je voie le soleil salvadorien, dit-elle pensivement.

— Et je vais vous y aider », répond Christina en souriant.

Elle prend son portefeuille et en sort un drapeau miniature, en tissu, accroché à une petite hampe qui ressemble à un cure-dent.

« Voilà, prenez-le, j'en ai d'autres à la maison. À partir d'aujourd'hui, entraînez-vous à voir le soleil salvadorien.

— Merci, c'est gentil, répond Trinity en prenant le drapeau entre ses doigts pour l'examiner. Effectivement, on dirait un peu un soleil au milieu. »

Christina rit.

« Il y en a vraiment un, dont vous pouvez apercevoir les rayons. Un jour, lorsque vous aurez un vrai grand drapeau entre les mains, vous pourrez les distinguer. Il y a aussi un petit arc-en-ciel. — Ah bon ? Mais c'est une vraie caverne d'Ali Baba votre drapeau ! » ne peut s'empêcher de dire Trinity en plaisantant.

Les deux jeunes femmes rient de bon cœur.

« J'aime mieux vous voir comme ça ! dit Christina.

— Vous savez, c'est facile, ici, dans le confort de cette chambre...

— Ah, ne recommencez pas ! Vous allez encore retomber dans vos travers. Vos soucis ne sont pas vous. Mais je ne peux pas vous en vouloir car ce n'est facile pour personne. Y compris pour moi. Il y a des jours, vous l'avez remarqué, où je n'arrive même pas à le voir. »

Les traits de Christina se durcissent. Elle soupire un bon coup avant de retrouver son sourire.

« Alors, allez-y, cherchez-moi ce soleil salvadorien, comme disait mon oncle Vitorio.

— Vous parlez toujours de lui au passé... »

Le visage de la jeune Salvadorienne s'assombrit à nouveau. Elle se signe rapidement.

« Mon pays est violent, je vous l'ai dit, et Vitorio n'est plus parmi nous. Je suis certaine qu'il a une belle place, au paradis. »

Elle se lève et commence à ranger le plateau.

« Je vais vous laisser, Trinity. Vous avez du travail et moi aussi. Si vous voulez, je peux repasser ce soir, avant mon service.

— Vous pouvez venir quand vous voulez, Christina, vos visites sont toujours les bienvenues car vous m'apportez un peu de votre soleil... salvadorien. »

Elles sourient et vont ensemble jusqu'à l'entrée. Trinity ouvre la porte pendant que Christina sort en tenant le petit plateau.

« Merci pour tout... souffle la chef de projet de MetaForex.

— Chacune son tour, non ? » répond Christina, souriante, en s'éloignant dans le couloir.

Trinity referme la porte et la dernière phrase de son amie résonne étrangement en elle. Oui, c'est vrai, elle l'a déjà aidée en lui offrant une de ses pilules miraculeuses pour affronter son ex.

Pilules.

Présentation MetaForex.

Gianmarco.

Trois chapes de plomb tombent d'un coup sur ses épaules. Elle sent son corps se tasser.

C'est maintenant qu'elle aurait besoin du soleil salvadorien. Mais comment faire ? Comment comprendre, dans sa chair, que ses soucis ne sont pas *elle* ?

Trinity regarde, sur la table, le petit drapeau laissé par son amie.

Soleil ?

La chef de projet a un mouvement d'hésitation. Instinctivement, elle a envie de retourner sous sa couette. Pour cela, elle doit passer à côté du drapeau de Christina. Cette dernière s'est donné tant de mal pour la réconforter...

En soupirant, elle passe une main dans ses cheveux. Trinity n'a ni envie de se maquiller, ni envie de s'habiller. Pourtant, elle doit se préparer. Elle sait que la prochaine étape sera difficile mais elle ne peut pas y échapper.

Le PDG de MetaForex, Howard Noyce, est quelque part dans une suite de l'hôtel et il l'attend. Avec Nick Burr.

Trinity frissonne.

Affronter ces deux requins lui paraît impossible. Ils vont la tailler en pièces, c'est tout. Elle prend la note laissée par Christina et compose le numéro de la chambre d'un doigt qui commence à trembler.

« Noyce, fait la voix sèche de son PDG au bout du fil.

— Bonjour, monsieur, répond Trinity, sa main agrippant un coin du bureau. Je... Je suis de retour. J'ai bien eu votre message et j'arrive vous voir tout de suite.

— Pas trop tôt, Silverman », répond son patron avant de raccrocher immédiatement.

Trinity coupe son portable, les mains tremblantes.

Ce n'est pas si mal, pense-t-elle, il n'a même pas mentionné Nick Burr. Peut-être qu'il est parti ?...

Elle passe dans la salle de bain.

Sur le bureau, Speedy se promène avec prudence. Ce matin, les phéromones ne sont pas bonnes. C'est un peu comme la météo. Aujourd'hui, le temps est maussade avec, par intermittence, des pluies de molécules pessimistes. Il y a bien eu un petit rayon de soleil tout à l'heure mais c'est tout. L'après-midi paraît incertain.

Alors le petit Euxina reste prudent.

S'il avait un parapluie, il s'en servirait pour se protéger des rafales de phéromones tristes qui persistent. Cependant, Speedy aime le sport. Une petite marche sur cette grande plaine qu'est le bureau lui fait du bien et lui permet de se détendre les antennes.

Au moment où il arrive au bord abrupt de la vaste étendue, il sent un mouvement autour de lui.

Il note de nouvelles senteurs, presque indétectables mais qu'il connaît pourtant, suivies d'une grande vibration violente et courte.

Maintenant, il le sait, il le sent, il est seul.

Il s'approche du précipice.

Il n'a pas peur.

« Qu'est-ce que vous foutiez, Silverman ? »

Trinity vient d'entrer dans la suite de son PDG, au 35^e étage du Four Seasons.

C'est presque un petit appartement. La pièce est spacieuse, avec des murs vert pastel. Il y a un coin salon et une table pour au moins huit personnes, derrière laquelle son patron est assis. Dans son dos, une immense baie vitrée laisse entrer les rayons de soleil. Aucune trace de Nick Burr.

« Bonjour, monsieur, j'avais une affaire urgente à régler... mais nous pouvons tout de suite passer en revue ma présentation de cette après-midi. »

Howard Noyce grogne.

Trinity a préféré éviter ses éventuelles attaques frontales en prenant la parole la première. Elle sait qu'elle n'a aucune chance face à lui. C'est un bouledogue. Non, un pit bull. Quand il vous attrape à la gorge, il ne vous lâche plus. Elle l'a vu tailler en pièces ses propres sous-directeurs devant tout le monde.

Il paie bien mais demande beaucoup. Trop, même.

Noyce ne fait pas de quartier.

« Allons-y », aboie-t-il en indiquant un siège de l'autre côté de la grande table en bois sombre sur laquelle plusieurs dossiers sont ouverts.

Trinity respire un grand coup et s'assied. Elle tend une copie du dossier de présentation à son patron qui l'attrape sans un mot.

La jeune femme, assise sur le rebord de sa chaise, commence à lui expliquer ce qu'elle va dire avec les images qui correspondent à la présentation.

Howard Noyce écoute, ses yeux bleus délavés rivés sur ceux de Trinity. De temps en temps, il baisse la tête pour faire tourner les pages et suivre les graphiques de la présentation.

Quand elle en a terminé, un silence s'installe. Le PDG baisse les yeux pour consulter le dossier.

Tous les employés de MetaForex connaissent bien cette tactique. Howard Noyce aime déstabiliser ses interlocuteurs. Il veut toujours garder la main. Comme au poker. Sauf qu'il n'y joue pas. Surtout pas à Las Vegas, qu'il déteste. Perte de temps, dit-il.

Le silence se prolonge. Noyce a toujours le regard plongé dans le dossier dont il tourne de temps en temps une page.

Trinity sait que ce petit jeu peut durer longtemps. Bien qu'elle y soit habituée, c'est toujours déstabilisant.

Son patron continue à relire sa présentation. Elle ne voit que le haut de son crâne, quelque peu dégarni, avec ses cheveux gris et blancs coupés très courts.

« C'est nul. »

Il n'a même pas levé les yeux. Trinity essaie de respirer un grand coup pour calmer son cœur qui vient de faire une embardée.

« Je vous paie pour quoi ? »

Ça, c'est sa grande phrase. Il n'a toujours pas levé les yeux.

« Dans votre présentation, je ne vois que des banalités. C'est ennuyeux. Zéro ! Et le conseil d'administration va mal le prendre. »

Il soupire.

« À refaire. »

Il referme le dossier d'un coup sec et le lance ensuite au-dessus des autres papiers. Glissant sur la table, il atterrit devant Trinity et cette dernière doit le rattraper avant qu'il ne tombe sur la moquette.

Clignant plusieurs fois des yeux, la jeune femme n'arrive même plus à penser.

Refaire la présentation ? C'est impossible. Elle n'a plus la tête à ça. Il lui a fallu des semaines pour rassembler les données, réaliser les diagrammes, apprendre son texte... Comment pourrait-elle tout recommencer ?

« Monsieur Noyce, vous savez bien que ce n'est pas possible... commence-t-elle.

— Tout est possible, Silverman ! dit-il.

— Mais rien que les diapos...

— Débrouillez-vous. C'est votre problème. Si, dès le début, vous aviez fait du bon travail, on n'en serait pas là. »

Howard Noyce n'a toujours pas levé les yeux.

Trinity ouvre la bouche pour dire quelque chose et puis elle change d'avis.

Elle a envie de l'insulter, cet homme imbu de lui-même, incapable de la moindre empathie. Elle a envie de lui hurler d'aller se faire voir, de lui annoncer avec un grand sourire qu'elle démissionne. Qu'il se débrouille avec la présentation !

La jeune femme tremble.

Tiens, il n'a qu'à la faire lui-même puisqu'il est si bon !

Elle aimerait là, tout de suite, se lever, lui renvoyer son dossier à la figure et sortir de cette prison en claquant la porte.

Trinity est à un cheveu de le faire.

À un rayon de soleil salvadorien.

Pourtant, elle ne bouge pas. Qu'est-ce qui l'arrête ? Un vernis de politesse, un conditionnement d'enfance ou la peur primaire qui la tenaille ?

Ses angoisses qui la menotent, qui l'emprisonnent, qui la torturent ?

Soudain, Noyce lève les yeux, visiblement ennuyé.

« Qu'est-ce qu'il y a ? Vous voulez que je répète ? »

Bien malgré elle, Trinity sent sa tête hocher toute seule, comme mue par une volonté qui n'est pas la sienne. Elle voudrait l'arrêter mais cette fichue tête continue à dodeliner d'avant en arrière. Elle doit avoir l'air stupide.

Cela n'échappe pas à Howard Noyce qui esquisse un sourire ironique.

« Arrêtez d'approuver ou je vais finir par croire que vous faites du fayotage. »

Trinity se sent humiliée. La jeune femme arrive finalement à stabiliser sa tête. Ce n'est pas normal, tout ça. Elle ne devrait pas réagir comme ça. Ah, si elle avait eu quelques minutes de plus pour que la pilule... Il lui faudrait un temps comme à la Speedy. Un temps qui s'écoule beaucoup plus lentement, pas au lance-pierre, comme celui de son patron.

Ce dernier lève une nouvelle fois les yeux.

« Vous sortez, ou quoi ? Vous devriez être déjà partie ! »

Howard Noyce baisse à nouveau les yeux sur ses dossiers. Un autre silence s'installe, lourd, étouffant.

Trinity retrouve enfin un peu de force et va pour se lever lorsqu'une voix, derrière elle, la fait sursauter.

« Si Trinity ne traînait pas dans les bars, tard le soir, sa présentation serait sûrement de meilleure qualité. »

Cette voix, nasillarde, ne peut appartenir qu'à une seule personne.

Nick Burr.

Trinity fait volte-face.

Nick Burr, adossé contre l'entrée de ce qui doit être une deuxième pièce, bras croisés, l'observe d'un œil narquois. Il porte toujours un de ses costumes serrés, un peu brillants.

La jeune femme sent un grand frisson la parcourir. Ça va être ma fête, pense-t-elle en commençant à trembler.

La star du daytrading fait son entrée dans la pièce à pas lents. Cette fois-ci, le fauve – ou plutôt le roquet, pense Trinity – tient sa proie.

Il s'avance jusqu'à la table et s'assied négligemment, croisant ses jambes et savourant le regard stupéfait de Trinity.

« Eh oui, ma chère, Nick Burr est un dur à cuire. Il est là où on ne l'attend pas. »

Elle jette un œil inquiet à Howard Noyce. Ce dernier les regarde d'un air amusé. Il est comme au cirque. Voilà qui va lui apporter un peu de distraction.

Trinity revient sur Nick Burr. S'il le pouvait, elle a l'impression qu'il mettrait les pieds sur la table. C'est pourtant son patron qui reprend la parole.

« Puisque nous y sommes, Silverman, qu'est-ce qui s'est passé l'autre jour ? Vous savez que monsieur Burr est le meilleur trader à utiliser notre équipement. Qu'il est le porte-parole officieux de MetaForex ? Et vous, vous le mouchez comme un moins que rien, en pleine conférence ? »

Nick Burr interrompt presque Noyce.

« Elle ne m'a pas mouché, Howard, elle a tenté de me déstabiliser. »

Le PDG regarde Burr et hausse les épaules.

« Elle vous a ridiculisé. J'ai vu la vidéo. »

La star du trading s'enfonce dans son siège.

« Elle avait un micro. C'était facile. »

Noyce ne l'écoute pas et revient sur Trinity.

« Silverman, vous pouvez vous expliquer ? Car micro ou pas, on ne tourne pas en bourrique un

client important. »

Burr lève à nouveau la main.

« Howard... je n'ai pas été tourné en bourrique... »

Le PDG ne le regarde même pas. Ses yeux sont rivés sur Trinity. Il a senti quelque chose d'étrange. Un subtil changement dans la façon qu'a son employée d'être assise, de poser sa main sur ses genoux, de tourner la tête vers Nick Burr.

Ça fait presque quarante ans qu'il traîne ses costumes croisés dans les conseils d'administration d'entreprises aux dents longues. Il connaît cette attitude, il l'a déjà ressentie mais il n'arrive pas à mettre un mot dessus.

Trinity pose ses yeux sur Nick Burr, qui la regarde à son tour. Il a tout d'un coup l'étrange impression de se retrouver dans la même situation que le jour de la conférence.

« Monsieur Burr, je n'ai pas de micro aujourd'hui et, je le reconnais, c'était un avantage injuste. Voilà, je suis là, devant vous, sans artifice, pour vous écouter. »

Noyce est de plus en plus fasciné par la transformation de Trinity. Il se force pourtant à regarder Burr.

« Oui, dit-il, répétez-nous vos griefs, ceux que vous m'avez déjà exposés. »

La star du trading a un peu de mal à avaler.

« Je... Vous m'avez insulté devant tout le public. C'est inadmissible. Si... si je quitte MetaForex et signe chez vos concurrents, vous aurez de gros soucis car j'ai une aura importante chez les jeunes traders indépendants, qui eux, me suivront tous. »

Il s'avance sur son siège et, retrouvant de sa superbe, il lève un doigt en l'air.

« Sans exception ! »

Il s'appuie à nouveau sur son dossier, croisant à nouveau les jambes et tirant sur les manches de son costume à peine froissé, pas peu fier de lui.

Noyce regarde à nouveau Trinity. Il attend sa réponse. Et il cherche toujours quelle est cette étrange aura qui émane de sa collaboratrice. Cette dernière s'avance à son tour sur sa chaise, buste en avant, les yeux fixés sur Burr.

« Et alors ? » dit-elle lentement.

La star du trading, qui arrangeait son nœud pour se donner une contenance, se fige pendant

une seconde, les mains immobiles sur la soie colorée de sa cravate. Ce n'est pas du tout la réponse qu'il attendait. Il l'imaginait déjà la voix tremblante, les yeux en larmes, soumise et contrite. Il lui faut quelques secondes pour retrouver tous ses sens.

« Comment ça... et alors ? Mais... c'est la mort de votre business, vous êtes finis sans mon soutien ! »

Trinity jette un œil à son patron. Il paraît ailleurs. Elle reporte son attention sur Nick Burr, qui semble rapetisser dans son siège.

« Vous savez à quoi sert notre logiciel de Forex, monsieur Burr ? »

La question est posée comme à un enfant à qui on va essayer d'expliquer un concept difficile avec des mots simples.

« Bien entendu que je le sais ! dit le célèbre trader.

— Non, monsieur, vous ne le savez pas. »

Le ton est direct, franc, sans colère.

Burr, estomaqué, remue sur sa chaise et cherche de l'aide du côté de Noyce.

« Vous voyez, Howard ? Elle recommence... »

Le PDG de MetaForex ne le regarde même pas. Ses yeux sont sur Trinity, essayant de se rappeler où il a déjà vu cette attitude.

La jeune femme continue.

« MetaForex 3.0 ne sert pas uniquement à prendre des positions sur les marchés, il sert surtout à vous éviter de faire des bêtises et, à long terme, à gagner sur le marché des devises. »

Le rire nasillard de Nick Burr résonne dans la chambre. Il est un peu forcé mais c'est le seul mécanisme de défense qu'il ait trouvé la star du daytrading pour contrer Trinity.

« Laissez-moi rigoler ! »

Il repart de son rire qu'il fait résonner sur les quatre murs de la suite. Comme pour marquer son territoire.

« Ah, Trinity, vous êtes naïve. Jamais un robot ne remplacera le talent et les intuitions d'un trader avec des années d'expérience. Votre truc me gêne plus qu'autre chose, en fait. Moi, je peux trader en solo et sans filet... pour de plus gros gains. Bien juteux. »

Il s'avance à nouveau sur son siège, certain de son coup, regardant tour à tour Trinity et Howard Noyce.

« Je crois que je l'ai prouvé, ces dernières années. Non ? »

Fier de lui, il se rassied, tirant à nouveau sur les manches de son costume.

Le PDG ne prête pas la moindre attention au discours de Burr. Il continue à observer Trinity, fouillant dans sa mémoire.

Elle, sans se démonter, a déjà répondu, scotchant au mur le trader.

« Vous avez eu de la chance. »

Scotché ou pas, Nick Burr en a oublié de respirer.

Dire ça à un trader est presque une insulte dans le milieu du Forex. S'il y a bien une chose que les professionnels de la finance ont tous en horreur, c'est qu'on leur dise qu'ils ne maîtrisent pas vraiment leurs coups, que toutes leurs analyses sont plus ou moins bancales et que leur succès est plus dû à une bonne tendance des marchés qu'à autre chose.

« Je ne vous permets pas, Silverman ! »

Nick Burr a bondi sur le rebord de sa chaise, encore plus hargneux, rouge de colère.

« Howard, dit-il en se tournant vers le PDG de MetaForex, elle m'insulte et à travers moi, c'est toute la profession qu'elle salit. C'est scandaleux ! »

Noyce, presque à regret, quitte des yeux Trinity pour regarder Burr.

« Nick, il y a toujours une part de chance dans ce métier. Vous le savez. »

Son ton est neutre. Mais son regard revient vite sur Trinity.

« Silverman, n'en rajoutez pas, non plus. »

La jeune femme ne semble même pas entendre son PDG.

« Monsieur Burr, j'insiste. Vous avez eu beaucoup de chance. »

Elle fait une pause avant d'ajouter :

« Surtout vous. »

Sa voix est calme, mais ferme.

C'en est trop pour la star du trading qui se lève d'un bond.

« J'en ai assez d'être traîné dans la boue. Je m'en vais et je vais signer chez vos concurrents. »

Il fait quelques pas rapides vers la sortie.

« Attendez ! »

C'est la voix de Trinity, toujours assise. Nick Burr a déjà fait demi-tour, comme s'il n'attendait que ça.

« Ah, enfin ! On devient raisonnable ? dit-il, en laissant encore éclater son rire nasillard. C'est

bon, c'est bon... je reste mais vous allez devoir me présenter des excuses dans un communiqué de presse officiel. »

Son doigt, pointé en avant, se veut menaçant, dominant.

Trinity se tourne lentement et se lève pour faire face à son interlocuteur.

« Non. »

Sa réponse coupe à nouveau le souffle de Nick Burr, qui reste estomaqué. Ne lui laissant pas le temps de réagir, elle reprend :

« Je propose que vous nous montriez vos talents. Dans le logiciel, vous le savez, il y a un système de sécurité qui vous empêche de prendre des positions trop dangereuses ou de perdre trop d'argent en cas de dégringolade des marchés.

— Je sais, répond le trader toujours en colère.

— Je vous propose de désactiver cette fonction sur trente jours et de voir combien de milliers de dollars vous allez gagner pendant ce temps. »

Nick Burr ricane.

« Milliers ? Ce sont plutôt des millions que je vais engranger ! Ainsi, je prouverai au monde que je suis réellement un as du trading et que votre logiciel ne fait que brider mon talent !

— Vous savez aussi que nous contrôlons toutes vos opérations sur nos serveurs centraux. Mais je suis certaine de votre honnêteté, monsieur Burr. »

Le sourire qui apparaît sur le visage de Trinity met la star du trading mal à l'aise.

« Oui, c'est ça... vous rirez moins dans un mois ! »

Il regarde Noyce.

« Howard, vous avez vu comment elle se comporte avec moi ? Désolé pour votre MetaForex, mais je vais le battre à plate couture ! Dans un mois, vous me mangerez dans la main, avide de recevoir mes conseils à intégrer dans votre logiciel. »

Ses yeux, assassins, reviennent sur Trinity.

« Et à ce moment-là, on pourra se passer de vos services. »

La jeune femme penche la tête en avant, comme si elle approuvait.

Fébrile, Nick Burr fait une nouvelle fois demi-tour et quitte la chambre pour de bon. La porte claque violemment derrière lui.

Trinity se rassied.

« Qu'est-ce qui vous arrive, Silverman ? lui demande aussitôt son PDG.

— Rien, monsieur. Je travaille dur – elle insiste sur le mot – et ce n'est pas Nick Burr qui va me déstabiliser.

— Oui, mais avant, vous rampiez devant lui...

— Avant quoi ?

— C'est bien ce que je me demande. »

Il y a une pause et Howard Noyce reprend.

« Avant votre venue à Las Vegas. »

Trinity frissonne, se rappelant soudainement tout ce qui s'est passé depuis qu'elle a mis les pieds ici, sept jours plus tôt.

Elle respire un grand coup et reprend.

« Une chose est certaine : je ne referai pas la présentation. D'abord, parce que je n'en ai matériellement pas le temps, et ensuite, parce que je la trouve très bien. Maintenant, si vous souhaitez changer quelques détails dans le texte, je suis à votre disposition. »

C'est au tour de Noyce de la regarder avec des yeux arrondis.

« Qu'est-ce qui vous prend, Silverman ? Je ne suis pas cette lopette de Nick Burr, moi.

— Non, je sais, mais je ne vois pas comment améliorer la présentation. À moins que vous n'ayez des idées ? »

Le PDG grogne.

« Ça va, ça va. Je vais vous envoyer des chiffres-clés que je veux voir et entendre dans votre exposé. »

Toujours assis, il fait pencher sa chaise en arrière et croise ses mains derrière sa nuque.

« Entre nous, vous croyez que Burr va se planter ? »

Trinity sourit.

« Évidemment. Et j'espère pour lui qu'il n'y aura pas de mouvement surprise dans les marchés, sinon il risque d'y laisser sa chemise. »

Noyce laisse apparaître un semblant de sourire sur son visage.

« Ça pourrait nous faire un excellent coup de pub, ça. La preuve irréfutable que MetaForex 3.0 est plus qu'utile... Le plus grand trader sur le marché des devises qui perd tout, y compris son costume à paillettes, sans le soutien de notre logiciel... Je vais en toucher un mot,

officieusement, à notre service de communication », conclut-il songeur.

Trinity se lève, comme si ce que venait de dire Howard Noyce ne la concernait pas du tout. Elle rassemble ses papiers.

« J'attends vos chiffres-clés dans ma chambre. Bonne journée. »

Elle se dirige vers la porte d'entrée de la chambre et alors qu'elle tourne la poignée pour sortir, la voix de son PDG la fige.

« Silverman, c'était quoi cette histoire de bar que vous fréquentez la nuit ? »

La main de Trinity se crispe sur la poignée.

Une nouvelle fois, un torrent d'images l'agresse. Le Charlie Palmer, les Bolli-Stoli, l'iPhone qui vole dans les airs, la non-existence de Gianmarco, l'image de Davenport la serrant dans ses bras...

Pendant un instant, elle panique. Davenport ? Tout contre elle ? Mais... Mais d'où vient cette image ? Elle n'a aucun souvenir de ça, elle !

Trinity suffoque pendant quelques secondes.

« Qu'est-ce qu'il y a, Silverman ? »

La voix de Noyce est à nouveau irritée. Le temps, c'est vraiment de l'argent.

Trinity se retourne lentement en s'adossant à la porte.

« Qu... Quel bar ? »

C'est tout ce qu'elle arrive à dire. Noyce lève les sourcils, agacé.

« Je ne sais pas, moi. Burr a bien dû vous voir dans un bar pour en parler comme ça... »

La jeune femme respire mieux. Il ne sait rien. Elle ne tient pas à ce que sa vie privée – et quelle vie privée ! – s'étale au grand jour.

Elle se redresse et revient vers la table de travail de son PDG.

« Monsieur, vous n'avez pas à vous inquiéter des élucubrations de Nick Burr. Vous connaissez mon sérieux, je vous l'ai prouvé à maintes reprises. »

Son ton est à nouveau assuré, ferme. Debout, elle s'arrête devant Howard Noyce qui, toujours assis, doit lever les yeux vers Trinity. Elle plonge son regard dans le sien.

« Et je crois que je vous rends bien des services... n'est-ce pas ? »

Le PDG est obligé de détourner le regard le premier et il a horreur de ça. Il revient vers les yeux bleu clair de la jeune femme.

Vieux renard, il a déjà deviné.

« Silverman... vous n'allez pas me demander une augmentation, quand même ? »

Trinity appuie ses deux mains sur la table et se penche légèrement en avant.

« Non, vous allez généreusement me l'accorder. »

Dans d'autres circonstances, Howard Noyce aurait éclaté de rire au visage de son interlocuteur, mais là, aucun son ne sort de sa gorge. Il est ébahi. D'où connaît-il ce regard ? Lorsqu'il reprend la parole, sa voix n'est plus la même et il sait qu'il a déjà perdu.

« Si je vous augmentais, certains de vos collègues crieraient à l'injustice.

— Vous, monsieur Noyce ? Parler de choses injustes ? Et pourquoi pas d'éthique, aussi ?... »

Trinity hoche la tête, un petit sourire sur ses lèvres.

« Eh bien, tout arrive ! Dans une minute, vous allez aussi jouer la carte de l'honneur, peut-être ? »

Le PDG ne peut empêcher ses yeux de papillonner... C'était exactement ce qu'il allait dire, sa ligne de barrage ultime lorsqu'il fait face à des négociateurs difficiles. L'honneur, l'éthique... ça marche toujours... mais là !

Ses yeux ont glissé vers la gauche... Pendant quelques fractions de seconde, il est ailleurs, loin et puis son regard se ravive. Une nouvelle lueur apparaît et il tourne la tête pour fixer à nouveau Trinity.

Sa bouche s'ouvre doucement.

« J'ai trouvé... » murmure-t-il.

La jeune femme est surprise, cherchant quel nouveau coup fourré lui prépare son patron.

« Trouvé quoi ? »

Noyce fronce à nouveau les sourcils, retrouvant son masque habituel de PDG sans pitié.

« Rien du tout. Et ne croyez pas que je vais vous augmenter comme ça. On en reparle après la conférence.

— Si vous m'annoncez la bonne nouvelle avant la conférence, je crois que je serai encore plus performante », répond Trinity avec un petit sourire en coin.

Howard Noyce se lève brusquement. Il est un peu plus grand qu'elle.

« Ça suffit, Silverman, n'abusez pas. Sortez, maintenant, j'ai du boulot ! »

La jeune femme s'incline doucement, sans mot dire. Elle a noté que la voix de son patron n'est plus tout à fait la même. Il y a quelque chose de changé dedans, moins d'agressivité ou peut-être moins de mépris, elle n'est pas sûre. Même son regard semble avoir quelque chose de

différent...

Ce n'est pas important, elle s'est fait entendre et c'est ça qui compte.

Trinity sort tranquillement, sans plus un mot pour Noyce.

Ce dernier, une fois la porte claquée, se rassied lentement dans son siège, pensif.

Il a du mal à le croire.

Ce qu'il cherchait depuis tout à l'heure, il l'a enfin trouvé. Mais cette découverte le surprend tellement qu'il ne peut pas y croire.

Il se prend la tête dans les mains.

Il y a longtemps, très longtemps, il a connu un tout jeune homme... Il était pétri de confiance en lui, intelligent et ambitieux. Il savait que rien dans le monde ne pourrait lui résister. Il avait la force et le courage. Il savait qu'un jour le monde des affaires mangerait dans sa main.

Le regard de ce jeune homme ne pouvait tromper.

Direct, droit, presque transperçant, rien ne pouvait lui résister. Son aplomb était formidable et tous ses professeurs à Harvard lui promettaient un brillant avenir.

Quand il se regardait dans un miroir, il voyait un homme loyal mais implacable et tenace, que rien n'arrêterait. Quand il se regardait dans un miroir, il voyait l'avenir des États-Unis, ambitieux et dominateurs, qu'aucun autre pays ne pourrait contrer. Quand il se regardait dans un miroir, il voyait un Howard Noyce tout juste diplômé et prêt à partir à la conquête du monde.

L'éclat de ce regard ne trompait pas et c'est ce même éclat qu'il a vu dans les yeux de Trinity Silverman.

Comment est-ce possible ? Elle si timide, réservée, presque invisible...

Avant elle, il n'avait croisé qu'une seule autre fois ce même regard presque métallique. Mais cela ravive des souvenirs pénibles, trop longtemps enfouis, qu'il n'a pas envie de déterrer.

Sans cet accident, au sortir de l'université, il ne serait pas le petit PDG d'une entreprise qui vivote ! Car ce n'est pas ce à quoi il était destiné, lui, Howard Noyce, le futur grand capitaine d'industrie qu'il n'est jamais devenu.

Il se frotte le visage de ses deux mains.

Non, surtout pas ça. Pas maintenant.

Il se lève d'un bond et s'engouffre dans la salle de bain, claquant la porte derrière lui.

Si Speedy avait été présent, il aurait tout de suite fui les phéromones d'angoisse et de désespoir qui s'étaient glissées dans la pièce principale de dessous la porte de la salle de bain.

Il n'aurait pas entendu le gémissement étouffé.

Mais il l'aurait senti, au bout de ses antennes.

Trinity se jette dans son lit, paniquée. Ce n'est pas possible, se dit-elle, c'est même impossible ! Cela ne s'est jamais produit !

L'image est pourtant là, floue, mais bien présente dans sa mémoire. Les bras de Paul Davenport la serrent fort.

Elle n'arrive pas à voir l'image d'avant ou d'après et c'est tant mieux. Elle a très peur de ce qu'elle pourrait découvrir.

Non, ce n'est pas possible, se dit-elle encore. Je perds la raison, moi. Elle a tout juste pu contenir cette panique face à Howard Noyce, sans doute grâce à la pilule qu'elle a finalement avalée.

Du coup, elle se demande si cette image qui s'accroche à sa mémoire n'est pas un effet secondaire de ces maudits comprimés. Après tout, Christina a raison, on ne sait pas ce qu'il y a dedans et, sur quelques jours, peut-être que des modifications psychologiques se produisent.

Ça lui fait peur.

Pourquoi ? Parce qu'elle a essayé de se dire avec fermeté qu'il fallait qu'elle arrête de prendre ces cachets mais, ce matin, elle n'a pas pu résister.

De toute façon, elle a pris la dernière pilule. C'est fini, il n'y en a plus.

Après la conférence, elle quittera immédiatement Las Vegas pour rentrer à San Diego, chez elle. Cela lui fera du bien de retrouver l'air de la mer et, là-bas, elle n'aura pas besoin de ces drogues.

Elle roule dans son lit.

En plus, ce qu'elle vient de faire avec son patron lui donne des frissons de frayeur. Comment a-t-elle pu oser ?

Il n'y a pas à dire, les pilules sont efficaces.

Trop, peut-être, même.

Sa tête lui fait mal. Il faut dire que son cerveau tourne en surrégime depuis quelques jours. Avec tout ce qui lui est arrivé, elle s'étonne même de ne pas être déjà à l'hôpital.

Peut-être que ça ne va pas tarder.

Mais rien de tout cela n'a d'importance. Il n'y a qu'une seule chose qui compte et elle ne peut pas se voiler la face ou essayer de l'ignorer.

Gianmarco.

Ou plutôt, l'image qu'elle se fait de lui.

Avec le peu de temps qu'elle a soi-disant passé avec lui, il a réussi à la séduire. Vraiment.

Elle est amoureuse.

De quelqu'un qui n'existe pas.

Qu'est-ce qu'on fait dans ces cas-là ?

On va voir un psychanalyste et on lui raconte tout ? Non, c'est plutôt un psychiatre qu'il lui faudrait, et un bon ! Parce qu'elle, au plus profond de son cœur, elle pense encore qu'elle l'a vraiment vu et touché.

On ne peut pas inventer ces choses-là !

Mais alors, que dire de l'image de Paul Davenport l'enlaçant ? Selon elle, cela ne s'est jamais produit et pourtant l'image est là, toujours présente dans son esprit.

La jeune femme est perdue.

Et si elle avertissait la police ? Le commissariat est juste à côté...

Elle roule à nouveau dans son lit.

Pour raconter quoi ? Qu'elle a dîné avec un fantôme italien ? Qu'il faut la croire même s'il n'y a eu aucun Gianmarco inscrit au Four Seasons et pas plus de conférence sur la physique ? C'est elle qu'ils vont arrêter, oui ! Elle a plutôt intérêt à se taire.

Elle se redresse dans son lit en s'appuyant sur les coudes.

Elle soupire.

Rien.

Rien du tout. Elle ne voit pas comment sortir de cet imbroglio. Peut-être que le mieux, c'est bien de retourner à San Diego et de tout oublier. Avec le temps, tout ça s'effacera.

Oui, c'est cela !

Tout oublier et ne plus y penser.

Un peu ragaillardie par sa décision, Trinity sort de son lit et se dirige vers le bureau. Speedy doit être affamé, se dit-elle, depuis le temps que je ne lui ai rien donné.

Elle examine la boîte en plexiglas mais le petit gastéropode est absent.

Encore en vadrouille, pense Trinity en esquissant un minuscule sourire. Je n'ai plus rien à lui donner, il va falloir que je fasse les courses.

« Les courses » est un bien grand mot car Speedy se contente de quelques lamelles de champignon, de temps en temps.

Elle va demander à Christina si elle peut à nouveau en avoir des cuisines de l'hôtel, sinon elle ira en acheter au 7-Eleven du coin.

Comme à son habitude, Trinity s'accroupit lentement devant le bureau, posant ses bras croisés sur le bord, encore décoré par les traces argentées du petit Euxina. Où est-il passé, le gastéropode miniature qui n'a pas froid aux yeux ?

Trinity ne le voit pas sur le bureau.

Elle ferme les yeux et essaie un peu d'oublier.

Mais c'est pire.

Dès qu'elle clôt ses paupières, l'image qui la souille, un peu plus nette cette fois-ci, lui saute à nouveau au visage.

En même temps, il y a ce petit bruit.

Familier.

Qui la fait vraiment sourire et fondre.

Ce petit « crunch » régulier, celui de la radula d'un escargot en vadrouille qui mâchonne un bout de papier.

Elle rouvre les yeux en souriant.

Là-bas, à l'autre bout du bureau, elle aperçoit Speedy qui grignote tranquillement un coin d'une des feuilles de papier blanches. Il doit avoir faim, le pauvre.

« Eh bien, Speedy, dit-elle, on ne vient pas me dire bonjour ? »

Pas de réaction de la part du gastéropode qui continue à croquer le coin d'une page.

« Je m'excuse, continue-t-elle, je ne m'occupe plus du tout de toi. »

Elle s'approche un peu plus près pour examiner la coquille. Celle-ci cicatrise bien et c'est tant mieux. Speedy est un dur. Il en a vu d'autres.

Distraitement, elle avance un doigt pour toucher délicatement la longue coquille torsadée de son ami. Ce dernier bouge à peine les antennes sous le toucher de Trinity et continue à grignoter.

Il doit avoir terriblement faim pour ne pas réagir plus que ça !

La main de Trinity se pose, non loin de Speedy et, doucement, elle avance son index. Comme elle a l'habitude de le faire.

La pulpe de son doigt glisse sur le papier en direction de son petit ami et s'arrête juste devant ses antennes qui commencent à s'agiter, car il a senti sa présence, toute proche.

Trinity va pour éclater de rire mais d'un coup sa bouche se fige.

Alors que Speedy allait la toucher du bout de ses antennes, elle ramène brusquement son doigt en arrière, à la grande surprise du petit Euxina qui se demande à quoi elle joue.

Obnubilée par son doigt sur le papier, elle le fait aller et venir plusieurs fois, au point de complètement désorienter le gastéropode.

Trinity essaie de se rappeler.

Elle se concentre, fort. Très fort.

Sourcils froncés, ayant une impression de déjà vu, elle essaie de retrouver dans sa mémoire l'image associée à la surface un peu rugueuse, mais lisse, du papier.

Elle clôt ses paupières, pressant intensément ses yeux.

Elle veut retrouver ce flash qui tente de lui échapper. En même temps, elle a peur de ce qu'elle va découvrir.

Sous son crâne, les centaines de millions d'images qui constituent sa vie et ses rêves se bousculent, roulent, tournent comme un immense manège aux lumières métalliques et puis, soudain, une seule jaillit, claire cette fois-ci.

Trinity ouvre d'un coup les yeux et pousse un cri.

La surprise est telle qu'elle en perd l'équilibre et tombe en arrière sur la moquette.

Allongée par terre, elle porte ses mains à sa tête.

« Mais oui... » souffle-t-elle.

« Où est-elle ? »

Dans sa chambre, Trinity tourne comme un lion en cage.

Elle ouvre les tiroirs, cherche dans sa valise, regarde même dans la poubelle de la salle de bain, au cas où elle aurait fait la même bêtise qu'avec les pilules, mais non, rien. Elle ne la trouve pas.

Elle ne s'est quand même pas volatilisée ! Elle n'a pas rêvé !

Elle l'a bien lue, cette lettre de Gianmarco.

La voilà, sa preuve !

Et même si son amie salvadorienne dit que ça peut être facilement truqué, Trinity ne voit pas qui aurait fait ça et pourquoi.

« J'espère que Christina ne l'a pas jetée », pense-t-elle tout haut.

Elle continue à chercher. Sa suite est assez grande mais ce n'est qu'une chambre d'hôtel.

Elle veut trouver cette lettre avant la conférence sinon elle ne pourra pas se concentrer.

Méticuleusement, elle reprend sa recherche, passant au peigne fin placards et tiroirs, pour la plupart vides.

Elle se souvient avoir déposé la lettre à l'entrée mais l'étagère est vide. Elle se rappelle aussi l'avoir montrée à Christina alors qu'elles étaient à table mais Trinity a vite fait le tour des dossiers : elle n'est pas là non plus.

Direction la salle de bain.

Elle fouille chaque petit tiroir, regarde parmi son linge de corps, ses dessous colorés, même son linge sale. Rien non plus.

« C'est un complot ou quoi ? »

Le mot est sorti de lui-même.

Face au grand miroir, Trinity lève lentement la tête et se regarde droit dans les yeux.

Les images se bousculent. Celle qui revient avec le plus d'insistance est celle de Paul Davenport en train de l'enlacer. Mais elle lutte contre une autre image. Celle de son iPhone

volant haut au bout de sa main. Cette dernière est de plus en plus floue.

Malgré tout, Trinity le sait : Davenport ne l'a jamais touchée, sauf du bout des doigts au Charlie Palmer. Et l'image de l'iPhone swinguant dans les airs est bien réelle puisque c'est elle qui le tenait dans sa main crispée.

C'est bien ça ?

Elle ferme les yeux. Oui, c'est bien ça. Elle en est... certaine.

Pourtant, tout de suite, elle se remémore l'haleine forte de Davenport sur son visage. Elle rouvre immédiatement les yeux, paniquée. Son souffle s'accélère. L'image que lui renvoie le miroir n'est pas très jolie. Elle se reconnaît à peine.

« Un complot ? dit-elle encore tout haut. Ses sourcils se froncent. Mais pourquoi ? Ma vie est la plus banale qui soit. »

Ses yeux s'égarèrent sur le petit flacon à bouchon rouge, maintenant vide.

« Complot ? »

Elle secoue la tête.

« C'est de la folie, je deviens parano, moi. »

N'empêche. Un doute s'insinue dans son esprit.

Christina.

Elle lui donne toujours des réponses qui se sont avérées correctes jusqu'à maintenant. Elle est toujours là au bon moment pour l'aider. Pour la consoler. Pour la surveiller ?

Trinity frissonne. Elle voudrait que ce cauchemar en forme de montagnes russes s'arrête. À chaque fois qu'elle émerge pour respirer et y voir un peu plus clair, quelque chose la fait replonger dans des eaux troubles où elle ne se reconnaît même plus.

Elle rapproche son visage du miroir.

Qui est-elle vraiment ? La Trinity timide et obéissante ou la Silverman forte qui sait ce qu'elle veut ?

« Maudites pilules, se dit-elle tout haut, j'en aurai le cœur net. »

Elle retourne dans la chambre, s'assied au bord du lit et compose le numéro de portable de Christina. « Appelez-moi dès que vous avez besoin de quelque chose ou de parler », lui a

toujours dit la Salvadorienne.

« Pour me contrôler ? »

Le portable sonne. Personne ne décroche.

Trinity jette un œil à la pendule. Il ne lui reste plus beaucoup de temps avant la conférence avec les grands pontes et elle attend toujours les modifications de son patron. Elle sent en elle la pression augmenter, lentement. Inéluctablement.

« Allô, Trinity ? Ça ne va pas ? »

C'est la voix de Christina. Trinity ne prend pas de gants.

« Où est-elle ? »

Il y a un silence à l'autre bout du fil.

« Je l'ai cherchée partout et je ne la trouve pas. Il n'y a que vous qui soyez entrée dans ma chambre, Christina. Redonnez-la moi. J'en ai besoin et vous le savez.

— ...

— Christina !

— Je... Je suis désolée.

— C'était... donc bien vous ? »

Il y a un long silence sur la ligne. Trinity reprend enfin, une colère sourde montant en elle.

« Comment avez-vous pu ? Je vous faisais confiance !

— J'ai fait ça pour... Pour votre bien, Trinity, je vous assure. Je ne peux pas vous parler maintenant. Je suis au salon de coiffure. Mais je viens ce soir... à 18 h... Je, je vous la redonnerai... Excusez-moi. »

Elle a déjà raccroché. On entendait des sanglots percer dans sa voix.

Trinity n'y comprend rien. C'est quoi, cette histoire ? Il va falloir que Christina lui donne de sérieuses explications. Le mot complot lui revient à l'esprit.

La bonne nouvelle, c'est que la lettre n'est pas perdue et qu'elle va la récupérer. Elle a un petit sourire triste. C'est la seule preuve de l'existence de Gianmarco. Enfin, preuve est un bien grand mot mais elle veut s'en convaincre car, au fond d'elle-même, il y a toujours ce lien ténu qui l'attache à lui.

Au plus profond de son cœur, là où chaque être humain ne peut se mentir, là où les sentiments sont bruts et purs mais aussi enflammés et vifs, Trinity n'arrive pas à se convaincre de la duplicité de Gianmarco.

Est-elle trop naïve ? Certainement. Est-ce ce rêve de prince charmant qu'on enseigne à toutes les petites filles à coups de contes imaginaires et de poupées Barbie qui ressort chez elle ? Elle voudrait se convaincre que non.

Elle voudrait même le détester, cet Italien. Mais ça aussi, c'est une forme d'attachement. Elle voudrait l'effacer de sa mémoire comme on efface un programme informatique. Mais elle ne peut pas. Elle ne veut pas.

Pas encore.

Elle prend son iPhone et pianote à la recherche du seul message qu'elle ait envie d'écouter. Celui d'une voix un peu gênée, au ton grave avec un fort accent qui l'invite, si elle le désire, à le rejoindre au Verandah, à 19 h 30.

La lèvre supérieure de Trinity tremble un peu. Une voix comme ça, ce n'est pas celle de quelqu'un qui ment. Ce n'est pas possible.

Son iPhone se met soudain à vibrer.

Trinity prend fébrilement la communication avec toujours cet infime espoir au fond d'elle-même.

« Oui ?! »

Sa voix semble dire : Gianmarco ?!

« Monica Mc Bride. »

Le ton est professionnel et distant. C'est l'assistante d'Howard Noyce.

« ... »

— Allô ? Mademoiselle Silverman ?

— Oui...

— J'ai des données à vous communiquer de la part de monsieur Noyce pour la conférence de tout à l'heure. Je viens de vous envoyer un mail mais je tenais à confirmer que vous l'aviez bien reçu. Vous l'avez ? »

Trinity se lève à regret pour rejoindre sa table de travail et allumer son ordinateur portable.

« Une seconde, Monica... Voilà, oui, je vois votre mail avec une pièce jointe. Je vais intégrer les chiffres dans la présentation. C'est juste une ou deux diapositives à modifier.

— Très bien. Merci, bye. »

Efficace, comme son patron, pense Trinity en regardant son iPhone avant d'appuyer sur la touche « off ».

Elle inspire un grand coup, essayant de s'éclaircir les idées, et se met au travail. Elle a à peine terminé d'arranger les nouvelles diapositives que son portable vibre encore. Et une nouvelle fois, la première pensée qui lui vient est pour Gianmarco. Elle regarde le correspondant, chose qu'elle avait oublié de faire tout à l'heure...

C'est Jim. Il doit l'appeler depuis la salle de conférence.

« Bonjour Trinity ! En forme pour cet après-midi ?

— Oui, ça ira Jim. De votre côté ?

— Tout est installé, je n'attends plus que vous... »

Il a une petite hésitation.

« Dites... Il y a une rumeur qui court comme quoi Nick Burr quitterait MetaForex ?

— Je vois que les nouvelles vont vite. Oui, c'est très possible. Vous avez aussi entendu parler du pari, je suppose ?

— Ah non, c'est quoi ?

— Monsieur Burr va travailler sans aucune sécurité pendant un mois avec notre logiciel, histoire de prouver que c'est son seul talent qui fait son succès, pas le système de contrôle de MetaForex. »

Il y a un grand rire au bout du fil.

« Il est fou ou quoi ?

— On le saura dans un mois, Jim.

— En tout cas, après votre performance de la semaine dernière, je peux vous dire que votre cote est au top parmi les traders. La plupart détestaient Nick Burr et sa clique.

— Oui mais aucun n'avait levé le petit doigt contre lui jusqu'à maintenant.

— Je comprends, Trinity. Mais il ne faut pas leur en vouloir, la réussite de Burr et son agressivité impressionnent.

— Oui, c'est sans doute ça. À tout à l'heure, Jim. »

Elle raccroche.

Trinity n'est pas trop convaincue par les explications du technicien. Le monde du Forex est un monde de requins. Un monde du qui-perd-gagne où on ne peut pas se faire de cadeaux. Elle se dit, pour la centième fois, qu'il va falloir qu'elle songe sérieusement à quitter MetaForex pour s'installer à son compte.

Voilà, elle y pense, elle y pense mais elle n'agit pas. C'est vrai que cela lui fait peur de se lancer toute seule. Pourtant, elle sait qu'elle a du talent pour ça. Le problème, c'est qu'en ce moment, elle a d'autres chats à fouetter.

Elle passe dans la salle de bain pour se préparer. Elle est anxieuse mais, pour une fois, pas à cause de la conférence. Gianmarco, bien sûr, accapare son esprit et maintenant, s'y ajoute Christina. Trinity secoue la tête en se regardant dans le miroir. On ne peut vraiment faire confiance à personne dans ce monde.

Elle vérifie que son tailleur anthracite est toujours impeccable depuis ce matin et sa visite à Howard Noyce. Son maquillage léger, lui, n'a pas bougé. Elle ne rajoute qu'un peu de fond de teint avec une petite éponge.

Du coin de l'œil, elle aperçoit encore le petit flacon en plastique avec le bouchon rouge.

Il est vide, bien sûr.

Trinity pousse un long soupir. Aujourd'hui, ça va, elle se sent prête à affronter tous les Nick Burr et les Howard Noyce du monde... mais demain ?

Une pensée lui traverse l'esprit.

Retrouver Paul Davenport ? Après tout, Christina a ses coordonnées.

Un frisson la secoue. Elle commence à tousser. Elle se penche en avant, s'agrippant au lavabo comme si elle allait vomir.

Revoir Paul Davenport est impossible. Rien que d'y penser, elle en est malade. Alors, il faudra

bien vivre sans pilule. Demain, cela sera assez inquiétant.

Elle relève la tête et prend de grandes respirations.

J'ai vraiment besoin de vacances, pense-t-elle. Il faut que je planifie ça. Le Salvador de Christina est maintenant hors de question, tout comme l'Italie ou l'Europe.

Alors ?

D'un coup, elle quitte la salle de bain, fatiguée par toutes ces pensées qui se bousculent dans sa tête. Elle s'approche du bureau, s'agenouille et regarde dans la boîte de plexiglas.

Speedy est tranquillement accroché à l'une des parois transparentes.

Que fait-il ? se demande Trinity. Le petit Euxina est immobile. Ses antennes sont dressées mais ne remuent pas. Elles sont comme pétrifiées, immobiles. La jeune femme esquisse un sourire. Il médite ? C'est ce que je devrais faire aussi. Depuis le temps que je me le dis... Encore une autre promesse en l'air.

Le simple fait d'observer Speedy a toujours un effet calmant sur Trinity. Son anxiété diminue. Sa tension tombe. Ses angoisses s'estompent.

Pendant quelques secondes, elle retrouve cette sérénité dans laquelle elle baignait lorsqu'elle était petite mais qu'elle a perdue en grandissant. Les seuls moments de vrai calme dans son existence ont été avec ses amis gastéropodes. L'espace d'un instant, le monde de Trinity s'efface. Le passé n'existe plus ; le futur, lui, n'existe pas encore.

Elle est là, présente, dans ce moment privilégié, avec un petit être qui a compris depuis longtemps qu'elle avait besoin de lui.

Et Speedy, il prend son devoir à cœur.

Tout le monde a été affable.

Même Jim en est encore tout étonné.

« Les nouvelles vont vite, a-t-il glissé à mi-voix après la conférence. Votre prestation face à Nick Burr a dû les impressionner... »

Il se penche un peu plus vers Trinity.

« ... eux aussi », ajoute-t-il mi-sourire, mi-sérieux.

La jeune femme laisse échapper un petit rire.

« Vous croyez vraiment ? Avec leur statut et leurs millions, ils n'en ont rien à faire d'une employée comme moi. »

Jim secoue la tête, faisant remuer sa queue de cheval où l'on peut apercevoir quelques cheveux gris.

« Non, je ne crois pas. Ils ont du respect pour vous, maintenant. Dans ce monde dur et sans pitié, vous avez montré que vous en avez. »

Il rougit un peu face à son image, avant de reprendre.

« Vous leur avez montré de quel bois vous vous chauffez, vous avez marqué votre territoire. »

Jim rougit encore plus.

« Enfin, vous me comprenez... »

Trinity hoche la tête et sourit. Bien sûr qu'elle comprend mais intérieurement cela ne la réjouit guère.

La jeune femme soupire.

Elle rêve de vivre dans un monde où la courtoisie et l'honnêteté seraient de mise. Où l'intégrité serait naturelle. Au XXI^e siècle ? Autant rêver.

Elle regarde sa montre. 17 h 45.

Ça continue. Une autre trahison à régler. Christina ne va pas tarder, si elle ose se montrer.

Trinity force un nouveau sourire sur ses lèvres. Jim le mérite.

« Merci pour tout. Sans votre aide, je ne sais pas comment je m'en serais sortie pendant toutes ces conférences. »

Jim hésite un peu et puis pose le câble qu'il était en train de rouler. Son visage devient plus grave.

« C'est moi qui devrait vous remercier pour la leçon que vous m'avez donnée. Vous ne le savez pas mais j'ai une fille de douze ans. Sa mère et moi avons divorcé il y a longtemps et de mon côté, je n'arrive toujours pas à trouver comment communiquer avec ma petite. Allison n'est pas distante, elle se cherche et je ne peux pas beaucoup l'aider. »

Il reprend le câble pour finir de le ranger.

« Pourtant, vous voyez, depuis une semaine, Allison a une héroïne, une vraie. »

Il pose le câble dans une boîte. Trinity commence à rougir. Jim la regarde.

« Et c'est vous. »

La jeune femme secoue la tête et va pour parler mais il reprend avant elle.

« Non, non, non. Je lui ai raconté votre dernière performance et, depuis quelques jours, ma fille a changé. Elle a un modèle. Elle se dit que si une autre jeune femme a pu se faire respecter, elle aussi, elle le peut. Son regard est différent et je suis certain qu'à l'école, ils vont aussi apprendre à connaître la nouvelle Allison. Donc, c'est bien à moi de vous remercier. »

Trinity ne sait pas quoi répondre.

« Je... Jim, il ne faut... »

Elle se reprend.

« ... enfin, merci Jim. Saluez Allison de ma part et... et à bientôt. »

Elle s'éclipse aussitôt sous le regard un peu surpris de Jim qui finit par hocher la tête en souriant.

Trinity court presque dans les couloirs du Four Seasons. Elle veut s'échapper. Elle veut oublier. Elle veut qu'on la laisse en paix.

Elle va quitter cet hôtel maudit le plus rapidement possible et aller se terrer à San Diego, chez elle.

Elle claque la porte de sa chambre, jette ses chaussures à talons dans un coin et se laisse tomber dans un des grands fauteuils qui font face à la baie vitrée.

Le soleil se retire. Las Vegas s'illumine. Le monde des paillettes entre en scène.

Deux grosses larmes roulent sur les joues de la jeune femme. Elle les écrase presque rageusement avec ses doigts.

Moi, une héroïne ! Moi, un modèle pour les petites filles !

Elle se met en boule dans le fauteuil, étouffant un sanglot. Les images des pilules reviennent sans cesse dans son esprit.

Elle est belle, l'héroïne qui marche à coups de cachets !

Elle en veut à Jim. Pourquoi a-t-il été raconter ça ? Elle en veut à Paul Davenport. Elle en veut à Howard Noyce. Et elle en veut encore plus à Gianmarco.

Elle en veut à la planète entière.

On frappe doucement à la porte.

Trinity redresse la tête, hésite une seconde puis se souvient.

Christina.

Elle frissonne une seconde avant que ses traits ne se durcissent.

Elle se lève, attrape un kleenex sur la table pour essuyer ses larmes et se moucher. Elle ne veut surtout pas que la Salvadorienne la voie dans cet état. Dire qu'elle s'est confiée à elle ! Elle respire un grand coup, essayant de retrouver un semblant de calme. Au fond d'elle-même, elle sent une vague de colère monter, prête à déferler.

Elle ouvre la porte d'un coup.

La jeune Salvadorienne est surprise par le mouvement sec de la porte.

« Entrez. »

Le ton est glacial.

Christina essaie un petit sourire et s'avance dans la pièce.

« Je suis vraiment désolée, Trinity, mais c'était pour votre bien. »

Trinity ne lui répond pas. Elle se sent prête à éclater. Elle se retient. Elle veut la lettre.

Christina pose son petit sac sur l'une des chaises et se tourne vers la chef de projet de MetaForex.

« Essayez de me comprendre. Vraiment, je pensais que c'était la meilleure solution et je... »

Trinity l'interrompt en tendant la main.

« Donnez. »

Christina cligne des yeux et bafouille.

« Oui, oui... bien sûr... mais je... Vous comprenez que j'ai quand même des circonstances atté...

— Donnez ! »

Un lourd silence suit.

Christina, devant la froideur de Trinity, commence aussi à s'agacer. Elle attrape son sac et fouille dedans.

« Puisque vous le prenez comme ça, dit-elle, la voix tremblante, je vais vous dire une cho...

— Je ne veux plus vous entendre ! Donnez-moi la lettre et sortez ! »

Trinity a crié les derniers mots.

Dans un coin de la boîte en plexiglas, Speedy s'est recroquevillé au fond de sa coquille, pour échapper à ces phéromones d'une agressivité rare.

Christina fronce les sourcils. Elle ne comprend pas.

« Quelle lettre ?

— La lettre de Gianmarco que vous m'avez volée. Rendez-la moi et partez, vite ! »

La jeune Salvadorienne semble surprise. Sa colère est retombée, d'un coup.

« Mais... Trinity, je n'ai pas la lettre... Pourquoi l'aurais-je volée ?...

— Je ne sais pas, moi. Pour votre complot, avec tous les autres.

— Complot ? Mais de quoi vous parlez ? »

Elle secoue la tête.

« Je vous assure que je n'ai pas touché à cette lettre. »

Trinity, tremblante, au bord de la crise de nerfs, monte encore d'un ton.

« N'essayez pas de m'avoir. Donnez-moi cette lettre ! »

Christina lui répond du tac au tac. Sa voix a aussi grimpé d'un cran dans les aigus.

« Je ne l'ai pas ! C'est clair ? »

Trinity marque un temps d'arrêt, surprise par la force du ton de la Salvadorienne. Elle baisse la tête, essayant de comprendre ce qui se passe et regarde à nouveau Christina, droit dans les yeux. Elle croise les bras.

« Et alors, qu'est-ce que vous me rapportiez ?
— Ça. »

La jeune Salvadorienne tend la main et l'ouvre.

Dans sa paume, il y a une pilule blanche.

Après tous ces cris, il y a un long silence dans la chambre.

Les deux femmes sont comme figées, l'une face à l'autre.

Cela dure tellement longtemps que même Speedy, inquiet, sort une antenne pour humer l'air et savoir ce qui se passe.

Trinity, les yeux rivés sur la paume tendue de Christina, n'ose prononcer une parole. Elle se sent pâlir.

« Ce n'est pas... » commence-t-elle.

La Salvadorienne hoche la tête.

« Oui. »

Trinity cligne des yeux, décroise lentement ses bras et s'avance.

« C'est impossible.

— Si, c'est possible, répond Christina en lui prenant la main et en y mettant le comprimé. Je me faisais trop de souci en vous voyant dépérir. Alors hier, après votre évanouissement et après vous avoir couchée, c'est la première chose que j'ai faite. Je pensais que les effets chimiques de cette pilule étaient trop dangereux face à votre état de faiblesse. »

Trinity s'approche de la table et se laisse tomber sur une chaise. Elle tourne d'un coup la tête vers son amie.

« Mais j'ai quand même pris une pilule. »

Christina esquisse un sourire en s'asseyant elle aussi.

« Évidemment, je l'ai remplacée par une de vos aspirines. Autrement, je suis certaine que vous auriez paniqué. »

Elle baisse la tête une seconde, touchant ses longs cheveux noirs.

« Je m'excuse encore d'avoir fait ça et je comprends votre colère. Mais ça m'a fait tellement mal au cœur, hier, de vous voir dans cette situation. J'étais persuadée que c'était à cause de ces maudites pilules. Vous êtes une femme bien et vous êtes plus forte que ces cachets. »

Elle se lève et regarde à nouveau Trinity qui reste apathique, perdue dans ses pensées.

« Voilà, je suis certaine que tout se résoudra pour le mieux. Vous vous en sortirez. Au revoir et merci encore de m'avoir aidée. »

Christina prend son sac et part. Elle ouvre la porte de la chambre, se tournant une dernière fois vers Trinity.

« Désolée. »

La porte se ferme derrière elle.

Trinity ne bouge toujours pas.

Elle sent que son corps se vide de son sang pour aller dans son cerveau où elle tente d'analyser toutes les conséquences du geste de Christina.

C'est tellement invraisemblable qu'elle ne peut pas croire ses propres conclusions. Comme si cela ne pouvait la concerner.

Après quelques instants, elle bouge la tête, comme si elle se réveillait. Elle regarde devant elle, comprend que Christina est partie et s'élance vers la porte, qu'elle ouvre d'un coup.

Dans le couloir, il n'y a qu'un jeune serveur, qui passe avec un plateau à la main. Il est tellement surpris de voir cette femme jaillir d'une chambre, le regard fixe, qu'il en manque de laisser tomber son plateau.

« Ma... madame, je peux vous aider ? » bafouille-t-il.

Trinity pointe un doigt vers lui.

« Christina ! Où est Christina ? »

Le jeune garçon, impressionné, réfléchit, tout en mettant son plateau hors de portée de la main de cette jolie femme quelque peu surexcitée.

« Christina ? Christina Vasquez, vous voulez dire ? Je ne l'ai pas v... »

Il n'a pas le temps de finir. La belle apparition a déjà disparu dans sa chambre, porte claquée, laissant le jeune serveur bouche bée.

Trinity se rue sur son portable et appelle Christina.

Personne ne répond. Ça lui rappelle des souvenirs. Un grand frisson lui parcourt le dos.

Elle raccroche et saisit le téléphone de la chambre pour appeler la réception.

« Passez-moi la personne responsable du personnel... Non, ce n'est pas pour me plaindre... Je patiente... »

Elle fait les cent pas en maudissant le câble trop court du téléphone qui l'oblige à rester près de la table de chevet.

« ... Il est parti ?... Bon... Merci, je rappellerai. »

Trinity raccroche et soupire. Elle sait qu'elle est en surchauffe. Elle a besoin de parler et c'est avec Christina qu'elle doit le faire. Il faut à tout prix qu'elle lui parle des effets de cette substitution de pilule. En plus, elle peut vraiment lui faire confiance. Christina au grand cœur et au vrai courage.

Dire qu'elle a douté d'elle.

Trinity s'approche du bureau. Speedy ne montre même pas le bout d'une antenne. Elle s'agenouille et pose ses bras croisés sur le bureau, toute à sa réflexion.

Elle essaie de repenser au moindre indice que lui a donné Christina qui pourrait l'aider à la contacter. Elle pourrait essayer de retrouver sa collègue de travail, comment s'appelait-elle déjà ?...

Mais il y a peu de chances qu'elle soit là. À cette heure-ci, la plupart des employés de l'hôtel sont partis.

Elle fronce les sourcils. Comment s'appelait ce chef auprès de qui Christina s'était procuré les champignons pour Speedy ?

José ?... Sergio ?...

Son visage s'éclaire. Oscar ! Elle a bien dit qu'il était le chef responsable du room service et lui, il doit pouvoir l'aider, puisqu'il travaille de nuit.

Alors qu'elle continue à réfléchir, quelque chose bouge sur sa droite et attire son regard.

Bouge n'est pas le mot juste, il semblerait plutôt qu'il y ait un semblant de mouvement. Ça suffit à Trinity pour comprendre que Speedy s'approche.

Sans faire un mouvement, elle regarde du coin de son œil droit le petit Euxina circumdata qui, à marche forcée semble-t-il, s'avance. Il tire derrière lui sa belle coquille torsadée, trois fois plus longue que lui.

Trinity sourit doucement.

Je peux toujours compter sur toi, pense-t-elle. Tu es comme Christina. Elle te rejoint dans le

club des êtres en qui j'ai totalement confiance.

Elle déplie lentement ses bras et avance son index à quelques centimètres de Speedy. Ce dernier marque un court temps d'arrêt afin de sentir les phéromones qui se sont rapprochées.

Oui, ce sont bien elles, celles qu'il connaît et qu'il protège. Il s'approche encore et doucement, déploie ses antennes pour toucher délicatement ce matériau chaud et odorant.

Il note dans toutes ces senteurs du soulagement, de l'excitation, de la joie même, mais aussi quelque chose de nouveau qu'il n'arrive pas à bien définir. Il se concentre sur ces nouvelles molécules, toutes petites, inconnues de sa panoplie et pourtant savoureuses.

Speedy est un escargot d'expérience, qui a pas mal vadrouillé derrière Trinity mais là, il bute. C'est quoi, ces phéromones légères, fermes, droites, pleines de vie ?

C'est nouveau ; n'empêche, il y goûte avec plaisir, comprenant que quelque chose a été modifié.

Il y a eu une évolution chimique.

Trinity claque la porte du taxi.

Elle n'a aucune idée du lieu où elle se trouve.

Enfin si, à Las Vegas, mais elle n'imaginait pas que Sin city, c'était cela aussi.

On ne pense qu'aux lumières éblouissantes, aux casinos étincelants, aux shows multicolores, mais on ne s' imagine pas, pour que le spectacle plaise aux touristes, qu'il faille tant de monde pour le faire tourner. Toutes ces personnes vivent à la périphérie du Strip, là où les visiteurs ne s'aventurent jamais et moins ils gagnent d'argent, plus ils sont éloignés du centre.

Pour Trinity, cela n'a pas été facile d'arriver jusqu'ici.

Lorsqu'elle est retournée dans les couloirs sombres du 2GF, le deuxième sous-sol, les souvenirs de sa première course, à la poursuite des pilules, lui sont revenus. Que de chemin parcouru depuis !

Elle a un peu erré, essayant de trouver les cuisines du room service dans les longs couloirs, vides à cette heure-là. Après plusieurs dizaines de minutes de recherches prudentes, mais surtout infructueuses, elle a fini par entendre au loin un air de musique comme elle en entend chez elle à San Diego, lorsqu'elle passe dans certains quartiers latinos.

Une sorte de musique country mêlée à de la polka, le tout joué à l'accordéon. Rien que ça. Ce n'est pas du tout de son goût mais on lui a dit que c'était un genre très populaire dans le Nord du Mexique.

Dans le couloir, elle suit la mélodie de cet accordéon qui mène la danse dans une sorte de sarabande endiablée. Le son se fait plus fort à mesure qu'elle se rapproche d'une double porte dans laquelle se découpent deux ronds de lumière.

Elle jette un œil par l'un de ces hublots.

Une cuisine !

Trinity regarde à gauche et à droite avant de pousser l'une des portes battantes et d'être immédiatement agressée par la musique. Elle joue à plein volume, à partir d'une radio posée sur l'une des imposantes tables de travail en métal poli.

Elle laisse la porte se refermer derrière elle et marche prudemment dans l'allée centrale.

Il n'y a personne.

Elle s'avance encore sur la pointe des pieds, plus par stress que par prudence parce que, de toute façon, la musique couvre tout.

À la radio, le morceau s'achève et l'animateur se lance dans une grande envolée en espagnol. Il semble annoncer, la voix vibrante d'émotion, une information de la plus haute importance, du style fin du monde imminente. Un envoyé spécial, sans doute au téléphone, prend le relais et s'enflamme encore plus que le premier, roulant dangereusement les « r » sans même reprendre sa respiration.

Trinity s'arrête, prise dans le tourbillon de cette voix passionnée qui monte, monte, monte et qui soudain, s'interrompt brutalement. Pendant une demi-seconde, c'est le silence complet à part les crachouillis de la radio. Trinity ne peut s'empêcher de tourner la tête vers l'appareil, inquiète pour le commentateur en apnée.

Et soudain, c'est l'explosion.

La voix dans la radio triple de volume en hurlant. Trinity fait un grand bond en arrière lorsqu'elle entend ce mot qu'elle connaît vaguement, qui paraît-il fait vibrer l'Amérique du Sud mais aussi l'Europe et tout le reste du monde... Sauf les États-Unis.

« Gooooooooaaaal!!! »

Le mot rebondit sur les murs de la cuisine, se cogne contre les grandes casseroles accrochées au mur pour repartir de plus belle en dribble entre les immenses cuisinières en fonte.

Trinity, toujours figée, les yeux fixés sur le poste de radio dont elle se demande comment il n'a pas encore éclaté sous le rugissement du commentateur, entend maintenant en stéréo.

Elle fronce les sourcils.

La radio est sur sa gauche, écrasant son tympan, mais elle entend maintenant le « goooaal ! » sur sa droite.

Elle tourne la tête juste au moment où apparaît, vêtu de blanc et de dos, un petit homme qui sautille, les bras levés au ciel. Il crie le même mot que son commentateur favori, mais en plus aigu.

Autant le pro du sport a une voix de baryton qui maîtrise son sujet après des années d'expérience et de bonnes bières à pratiquer le mot mythique, autant l'homme qui n'arrête pas de faire des petits bonds serait plus dans les falsetti.

En étant gentil.

Tout à sa joie, il continue ses sautilllements et, d'un coup, en se retournant, tombe à genoux dans l'allée centrale, comme un vrai avant-centre ayant marqué « le » pénalty du siècle. Il fait

des moulinets avec ses poings, tête baissée. Enfin, il lance encore ses bras au ciel, lève les yeux et sa voix s'interrompt d'un coup.

Il reste là, à genoux, les bras levés, pendant que ses yeux, maintenant fixés sur ceux de Trinity, s'arrondissent.

La jeune femme, tout aussi surprise, lui fait un petit signe de la main tout en lui offrant son sourire le plus engageant.

La musique, dans le poste, repart de plus belle.

« Bonsoir... ça va ? » crie-t-elle.

L'homme est toujours à genoux, les bras au ciel.

« Quien eres ? dit-il, la voix toujours haut perchée.

— No hablo Spanish, désolée », répond Trinity.

L'homme se rend finalement compte de sa position et rougit tout en baissant prestement les bras et en se relevant rapidement. De la main, il époussette les genoux de sa tenue blanche tout en se dirigeant vers la radio qu'il débranche d'un geste sec et d'un coup, le silence envahit la cuisine.

« Vous ne pouvez pas restez ici, madame, ce sont les cuisines, explique le petit homme, l'air toujours gêné de sa prestation.

— Oui, oui, je sais et je m'en excuse. Mais vous êtes Oscar, c'est ça ? »

Le visage de l'homme marque à nouveau son étonnement. Intérieurement Trinity se dit « goooal ! » pendant qu'il s'approche d'elle.

« Oui, c'est moi, Oscar Henrique de la Cunia, cuisinier en chef du room service », dit-il en se reprenant et en bombant légèrement le torse.

Il a annoncé ça comme un titre de noblesse, pour se redonner un peu d'éclat.

« Je voulais d'abord vous dire que vos plats sont délicieux. J'ai rarement dégusté des choses aussi bonnes en room service, tard le soir. »

Trinity a mis le paquet parce qu'elle veut son information et puis, de toute façon, c'est vrai, car ses cuissons étaient parfaites.

Le cuisinier cligne des yeux et un sourire qu'il n'arrive pas à contenir se dessine sur ses lèvres. Il se porte bien, Oscar : il doit goûter à tous les plats. Ses yeux noirs sont pétillants, il perd un peu ses cheveux, mais son visage respire une simplicité bien agréable.

« Merci beaucoup, madame, j'essaie de faire de mon mieux. »

Son anglais est sans accent. Il est sans doute né ici.

« Vraiment, vous ne pouvez pas rester. »

Sa voix est plus douce.

Trinity indique de la main les portes battantes.

« Je pars tout de suite. Je voulais juste vous poser une question. J'ai une amie qui s'appelle Christina Vasquez et...

— Christina ? Elle va bien ? » l'interrompt Oscar, stupéfait.

Goal...

Trinity comprend que les sentiments du chef pour la jeune Salvadorienne sont apparemment plus qu'amicaux.

« Oui, Christina. Elle a été très gentille avec moi pendant mon séjour ici et nous avons sympathisé. Malheureusement, je pars demain et je n'ai pas pris son adresse pour lui écrire... Vous pouvez m'aider ? »

Oscar secoue la tête.

« Vous savez, ça aussi, c'est interdit par le règlement. Je ne peux pas juste vous donner son adresse. »

Trinity se rapproche un peu et le fixe de ses yeux bleus. Elle baisse la voix.

« Je vais vous confier un secret. Christina est une fille formidable et je voudrais la remercier. » Elle baisse encore la voix.

« Je voudrais aussi envoyer un joli cadeau à Célestina. »

Le visage d'Oscar s'illumine.

« Oh, ça lui ferait très plaisir... mais je ne sais pas si...

— Pensez que Christina appréciera beaucoup ce geste de votre part pour le bien de sa fille », l'interrompt doucement Trinity.

Le chef, touché au cœur, se gratte la tête, là où il a moins de cheveux.

« Bon, d'accord, mais pas de bêtises, hein ? Je prends un risque, moi.

— Promis. »

Le petit chef fait demi-tour et Trinity le suit.

À défaut des bras, elle lève les yeux au ciel.

Gooooal !

Oscar l’emmène dans un bureau adjacent qui possède une sorte de baie vitrée donnant sur la cuisine.

Une autre radio tourne avec le même type de musique que tout à l’heure. La country-polka mexicaine à l’accordéon.

Décidément, je n’y échapperai pas, se dit Trinity.

« La musique ne vous dérange pas, au moins ? lui demande Oscar.

— ... du tout !

— C’est la musique de mes ancêtres, du Nord du Mexique. La nortehña, c’est la plus belle musique du monde, non ?

— Au moins... c’est original ! »

Oscar esquisse deux-trois sautilllements, sans doute des pas de danse, tout en cherchant quelque chose sur son bureau.

Il prend enfin un bloc-notes et écrit soigneusement l’adresse de Christina.

« Vous la connaissez bien ? demande Trinity, faussement ingénue.

— Oui, nous sommes très amis. »

Il a lourdement insisté sur le « très ». Comme un commentateur sportif au style country-polka.

D’un coup sec, il déchire la feuille et la tend à Trinity.

« Voilà !

— Merci et je ne manquerai pas de dire à Christina combien votre aide m’a été précieuse pour la retrouver. »

Oscar, qui souriait aux anges, fronce d’un coup les sourcils, l’air soupçonneux.

« La retrouver ? Mais... je croyais que vous vouliez lui envoyer un cadeau ? »

Trinity se pince intérieurement.

« Mais... c’est bien ça... La retrouver... son, son adresse !

— Ah bon, d’accord. »

Un petit éclair passe dans ses yeux.

« Venez avec moi », dit-il et, sans attendre, il sort du bureau.

Il file au bout de la cuisine rebrancher la radio qui se remet à la country-polka accordéonnée, avant de revenir vers Trinity et de la conduire dans un coin de la grande salle.

Il y a des livres ouverts, des feuilles couvertes de notes, des légumes découpés, des sauces à demi préparées et des tas d'ustensiles de cuisine qui encadrent le tout.

« Mon laboratoire ! dit Oscar en ouvrant les bras et en bombant le torse. La cuisine, ça s'apprend mais surtout, ça s'invente, ajoute-t-il en plaçant une petite toque sur sa tête. Tenez, goûtez-moi ça ! »

Il tend à Trinity un ramequin blanc rempli d'une sorte de sauce verte, très épaisse.

Face à la mine inquiète de la jeune femme, il rit.

« Ne vous inquiétez pas, vous connaissez ! C'est du guacamole, fait maison. »

Un peu rassurée, Trinity sait que de toute façon, elle ne peut échapper à la dégustation. Elle n'a pas très faim et veut vite aller rejoindre Christina mais enfin, un petit effort ne lui coûte rien. Instinctivement, elle ferme les yeux au moment où elle avale une minuscule cuillère de sauce.

Elle est surprise.

« Hmm, c'est bon, c'est très doux ! Et on sent bien l'avocat.

— Sauf qu'il n'y a pas d'avocat », dit Oscar en clignant de l'œil.

Trinity ne peut s'empêcher de porter la main à sa bouche.

« Pas d'avocat ? Dans un guacamole ? »

Oscar bombe à nouveau le torse et hoche la tête, fier de lui. Trinity s'attend presque à le voir lever les bras au ciel et repartir en sautillant.

« Oui, il n'y a pas d'avocat. »

Il prend un autre ramequin.

« Et maintenant, essayez-moi ça ! »

Encore une sauce verte, plus liquide que le guacamole-sans-avocat.

« C'est la même chose ? » demande Trinity, méfiante.

Oscar secoue la tête.

« Non, le guacamole est mexicain. »

Il met une main sur son torse qui se gonfle pour la énième fois.

« d'où ma famille est originaire, mais cette sauce-là est du Vénézuëla. C'est du guasacaca.

— Guasa... hésite Trinity en regardant avec circonspection le ramequin.

— ... caca ! Du guasacaca, c'est délicieux et un peu plus piquant. Allez-y, goûtez. »

Avec beaucoup de prudence, Trinity trempe sa petite cuillère dans la sauce.

« Et votre guasacaca... c'est sans avocat aussi ? »

Oscar hoche la tête rapidement, lui faisant signe d'avaler. Trinity ferme les yeux et goûte.

Il y a une seconde de flottement. Les yeux de Trinity s'ouvrent d'un coup.

« Hmm, c'est bon aussi !... Et c'est épicé...

— Vous voyez, je vous l'avais dit. »

Le chef du room service jubile.

« Vous voulez savoir ce que j'utilise pour remplacer l'avocat dans le guasacaca ? »

Il recommence à sautiller sur place.

Trinity jette ses mains en avant.

« Non merci Oscar ! Je vous fais confiance. Et puis il faut garder vos secrets de cuisine sinon, à quoi ça vous servirait de passer des heures dans votre laboratoire ? » dit-elle en montrant la forêt d'équipement étalée sur la table de travail.

Le chef hoche la tête.

« C'est vrai, c'est du boulot tout ça. Surtout que je dois tout ranger chaque matin, avant de rentrer.

— Vous êtes seul ?

— Non, mais là, c'est la pause et les autres sont partis s'aérer, alors j'en profite pour tester, rechercher, faire des choses qui sortent de l'ordinaire. »

Trinity sourit.

« Vous êtes un peu le Einstein de la cuisine ! »

Oscar rougit, prenant le compliment au premier degré.

« Non, vous exagérez, dit-il alors qu'il sautille à nouveau, pas encore, mais ça viendra ! »

Trinity est surprise par le ton décidé du jeune chef. Il monte d'un cran dans son estime. Oui, pourquoi pas, après tout ? Oscar peut bien devenir un grand de la gastronomie, si on veut bien lui donner le temps.

Elle se penche vers lui, très près de son oreille.

« Je suis certaine que vous allez y arriver. Mais maintenant, je dois vous laisser. »

Elle se recule. Le jeune chef bat des paupières, très vite. Il se reprend.

« C'est dommage, j'avais encore quelques sauces à vous faire goûter... »

Trinity secoue la tête en se dirigeant vers la double porte.

« Vous êtes gentil mais non, j'ai encore du travail moi aussi. »

Elle agite la feuille dans sa main.

« Et merci pour l'adresse de Christina. Au revoir ! »

Elle pousse les portes battantes qui se referment immédiatement après son passage, étouffant la musique entêtante. Elle se retrouve dans le couloir sombre, pratiquement silencieux. Perdue dans ses pensées, elle glisse la feuille avec l'adresse dans sa poche et se dirige vers l'ascenseur qu'elle vient d'apercevoir, au bout du couloir.

Elle l'atteint presque lorsque soudain, elle entend un grand bruit de portes derrière elle et pendant une seconde, la country-polka accordéonnée envahit le couloir.

« Attendez ! »

C'est Oscar qui court vers elle en tenant quelque chose. On dirait qu'il vient encore de marquer un but. Trinity se dit qu'il est plein d'énergie ce petit homme. C'est certain, il ira loin.

Il vient se planter devant elle, doigt pointé vers la jeune femme.

« Les champignons !

— Quoi, les champignons ?

— C'était pour vous les champignons coupés en lamelles que voulait Christina, l'autre jour ! »

Trinity est surprise.

« Oui, c'est ça. »

Elle sourit.

« Perspicace, en plus ! »

Oscar commence à sautiller.

« Je m'en souviens bien parce que quelqu'un qui veut manger des champignons crus sans assaisonnement, c'est rare. Alors voilà pour vous. »

Il lui tend un petit paquet recouvert de cellophane.

« Les meilleurs champignons de l'hôtel, frais et prédécoupés. Vous allez vous régaler.

— Oh... c'est, c'est vraiment gentil, Oscar. Merci beaucoup. »

Trinity pense à Speedy qui va enfin pouvoir déguster de bonnes choses après quelques jours de diète. Mais Oscar n'en a pas fini. Il tient autre chose dans sa main. Un minuscule récipient

en plastique.

« Et puis, j'ai compris que vous l'adoriez. Allez ! Tenez, je vous la donne. »

La jeune femme prend le petit bocal, le remerciant encore. Dans la semi-obscurité du couloir, elle lève le récipient entre ses deux doigts, questionnant du regard le jeune chef. C'est à lui de se rapprocher et de murmurer.

« Guasacaca. Nappé sur des champignons fraîchement cueillis, c'est un délice incomparable. Une promenade dans la campagne gastronomique. »

Il a récité ça comme on le ferait avec un vers de Virgile, extrait des **Bucoliques**. Trinity bat des paupières, surprise par le changement de ton d'Oscar. Elle va pour lui répondre mais le chef, étrangement calme, met un doigt sur ses propres lèvres.

« Ne me remerciez pas. Vous aussi, vous irez loin. Je le sens. Prenez soin de vous... et que Dieu vous protège. »

Il a chuchoté les dernières paroles en prenant un air très sérieux.

Il commence à reculer et à s'éloigner tout en gardant son regard fixé sur Trinity. Petit à petit, il accélère le pas et pointe du bras vers la jeune femme. Tout en passant à la petite foulée, il pointe ensuite le plafond, comme une star de football qui remercie un coéquipier avant de saluer les cieux, pour le but qu'il vient d'inscrire.

Il ne manque plus que le tonnerre d'applaudissements des supporters.

Après un dernier regard vers Trinity, il se tourne enfin, part en courant et disparaît derrière les portes battantes et la norteña.

La jeune femme frissonne, émue.

Derrière Trinity, le taxi s'est déjà éloigné dans la nuit du Nevada.

Elle regarde autour d'elle.

C'est une petite rue tranquille, avec des maisons basses, pas très grandes. Elles sont presque toutes entourées d'un vieux grillage qui arrive à hauteur de la taille. Derrière, il y a du gazon, mal entretenu.

À la lueur d'un lampadaire à la lumière vacillante, la jeune femme vérifie l'adresse et s'avance vers l'une des maisons.

Alors que le rythme de la nortea d'Oscar résonne encore dans ses oreilles, Trinity sent sa gorge se serrer.

D'abord, à cause des pilules. Ses conclusions l'ont ébranlée et elle a besoin d'en parler à quelqu'un. La seule personne avec qui elle puisse le faire, c'est Christina.

Justement, Christina.

Qu'elle a traitée avec tout le mépris du monde. Christina qui ne voulait que son bien.

Elle pousse le portail en grillage et s'avance lentement vers la bâtisse peinte d'un bleu clair qui a vu de meilleurs jours. L'herbe manque par endroits. Il y a un tricycle renversé dans un coin.

Trinity monte les trois marches du porche.

Elle perçoit une voix qui chantonne un air en espagnol.

Elle presse le bouton de la sonnette. On entend un petit buzz à l'intérieur et le chant s'interrompt. Une main bouge un rideau derrière la fenêtre sur sa gauche. Il retombe vite.

Une clef tourne dans la serrure. La porte s'ouvre brusquement et Christina apparaît, toujours en tee-shirt blanc et jeans, les sourcils froncés.

Les deux jeunes femmes s'observent, séparées par une porte moustiquaire qui recouvre toute l'entrée.

Il y a un flottement.

« Comment êtes-vous arrivée ici ? » demande Christina.

Le ton est neutre mais distant.

Trinity ouvre la bouche pour lui expliquer son aventure dans la cuisine d'Oscar mais se ravise.

« Je voudrais m'excuser.

— Pourquoi ?

— Parce que je vous ai très mal traitée, tout à l'heure, dans ma chambre. »

Christina serre une de ses mains contre son bras.

« C'est normal. J'ai volé un objet qui vous appartenait. Je pourrais... Je devrais être licenciée par l'hôtel pour ça. »

Un nouveau silence.

Trinity s'avance un peu. Son visage, qui était dans l'ombre du porche, est éclairé par la lumière du couloir.

Ses yeux brillent.

« Christina, je... »

Sa voix s'étouffe. Elle n'arrive pas à dire les mots suivants.

Soudain, une ombre surgit derrière Christina. Elle vient se glisser autour d'une de ses jambes. Un petit visage timide apparaît, les yeux inquisiteurs.

« Mamita, quién es ? »

Christina passe un bras autour des épaules de la petite fille.

« Andale y lávate los dientes. »

Le visage de Trinity s'éclaire.

« Célestina ? C'est bien toi ? »

La petite fille est étonnée. Elle tient une minuscule brosse à dents à la main.

« Oui... Tu me connais ? »

À l'inverse de celui de sa mère, son anglais est parfait. Elle a froncé les sourcils. Comme sa maman lorsqu'elle se bute.

Toujours derrière la moustiquaire, Trinity se baisse, pose un genou à terre et sourit à Célestina.

« Tu sais que tu es très belle, toi ? »

La petite fille esquisse un sourire.
« Plus encore que sur les photos. »

Trinity lève un œil vers Christina. Cette dernière a toujours la main crispée, posée sur les épaules de sa fille, mais son regard a changé.

« Comment tu connais mon nom ? C'est ma maîtresse qui t'a dit ? »

Célestina est tout le portrait de sa mère. Volontaire et décidée. Le regard bleu de Trinity revient sur la petite fille.

« Je vais t'expliquer. J'ai un tout petit animal de compagnie qui sait beaucoup de choses. Un jour, il m'a parlé d'une Célestina qui était fantastique et très gentille. C'est bien toi ? »

La petite fille, rayonnante, lève les yeux vers une mère maintenant souriante qui lui caresse doucement les épaules. Célestina regarde à nouveau Trinity. Elle hoche la tête.

« Mais comment tu sais ça ?... Et comment ton animal me connaît aussi ?... Et puis, comment tu fais pour lui parler ? C'est un chat, c'est ça ? Et puis... »

Sa mère l'interrompt.

« Célestina, et si tu allais d'abord finir de te brosser les dents ?... »

La petite hoche encore la tête, jette un dernier regard à Trinity, comme pour lui dire « Je m'occuperai de ton cas plus tard », et détale en courant.

Christina se penche en avant et pousse la porte moustiquaire.

« Entrez. »

Trinity s'en saisit et pénètre dans le hall de la maison, pendant que la moustiquaire claque derrière elle. Christina ferme ensuite la porte à double tour.

« Par ici, on vient de finir le dîner. »

Elles entrent dans la cuisine, propre, d'un style ancien.

« Je vous offre un thé ? Comme d'habitude ? »

Le regard de Trinity sur les deux assiettes vides encore sur la table en dit long sur son envie de thé.

« Vous n'avez pas mangé ? »

Trinity a envie de lui répondre que non, car elle n'a fait que danser la country-polka accordéonnée. Elle secoue simplement la tête.

« Il me reste juste quelques tacos. Poulet, légumes. Ça ira ?
— C'est parfait, souffle Trinity.
— Alors asseyez-vous. J'en ai pour cinq minutes. »

Pendant que Christina s'affaire pour réchauffer une poêle et y jeter une tortilla, Trinity apprécie le moment.

L'atmosphère est calme, tranquille. On se sent bien, ici. On entend la brosse de Célestina qui s'active sur ses petites dents. La tortilla commence à chauffer et à répandre une bonne odeur de farine de maïs dans la cuisine.

Oui, on se sent vraiment bien, ici.

Trinity envie Christina. Elle sait qu'elle ne devrait pas et elle est au courant de tous les soucis de la jeune Salvadorienne. Mais elle ne peut pas s'en empêcher. Là, ici, maintenant, elle est bien dans cette cuisine vieillotte des années 1970.

Aura-t-elle aussi un jour une atmosphère semblable chez elle ? Pourra-t-elle sentir cette douceur confortable d'une maison accueillante comme une couette encore tiède de la chaleur de l'autre ?

La voix de Christina, toujours de dos, coupe sa réflexion.

« Pourquoi êtes-vous venue ? »

Trinity hésite un peu avant de répondre.

« Vous savez, dans la vie, je pense qu'il y a toujours "la" chose juste à faire et c'est pour ça que je suis ici. »

Christina, qui est en train de cuisiner, se retourne une seconde pour regarder Trinity. Cette dernière a le visage grave et poursuit.

« J'aurais très bien pu prendre un avion et rentrer chez moi pour oublier toutes ces histoires. Mais cela aurait été extrêmement égoïste de ma part. Au fond de moi-même, je savais que ce n'était pas la bonne réaction. »

Elle soupire.

« Appelez ça l'intuition ou comme vous voulez mais je savais bien qu'il y avait d'autres choses à faire avant de rentrer à San Diego. »

Christina, qui a coupé le gaz sous la tortilla croustillante, continue à tourner son mélange poulet-légumes dans une autre casserole. La cuisine embaume maintenant d'épices sud-américaines.

« Vous êtes une battante, finalement. »

Trinity relève la tête brusquement et fixe le dos de Christina qui ne se retourne pas.

« Qu'est-ce que vous voulez dire ? » demande-t-elle à la jeune Salvadorienne.

Cette dernière continue à touiller son mélange qui commence à frémir.

« Je commençais vraiment à me demander de quoi vous étiez faite. Parce qu'entre pleurs et pilules, c'est tout ce que j'avais vu de vous. »

Elle se retourne, cuillère en bois à la main.

« Enfin, je vous découvre. »

Trinity est surprise, un peu choquée.

« Comment ça ?

— Comme vous l'avez dit, vous n'aviez pas à me retrouver. Vous pouviez rentrer chez vous et vous terrer dans votre coin.

— Je... Honnêtement, Christina, je ne l'ai pas seulement fait pour vous...

— Je le sais bien ! C'est de l'esprit avec lequel vous avez agi dont je parle. Vous êtes une

battante... quand vous le voulez. »

Elle coupe le feu, verse un peu du mélange sur la tortilla, la plie en deux en s'aidant de la cuillère en bois pour en faire un taco et sort une nouvelle assiette du placard. Après y avoir déposé le taco, elle place le tout devant Trinity.

« Voilà, les assaisonnements sont sur la table, si vous voulez manger plus relevé. »

Trinity fait non de la tête. Après le guasacaca d'Oscar, ça suffit. Elle attrape le taco des deux mains et mord dedans plus vite qu'elle ne l'aurait voulu, sous le regard étonné de Christina. Cette dernière lui fait signe qu'elle va revenir et quitte la cuisine.

Trinity continue à manger à grandes bouchées et entend au loin la jeune Salvadorienne parler à sa fille dans la salle de bain. Elle lui dit sûrement que le brossage de dents, ça ne doit pas durer deux heures. Ce à quoi Célestina proteste mollement, la voix endormie, tentant de se rebeller contre ce qu'elle estime sans doute être de la tyrannie maternelle.

Rien n'y fait.

Apparemment, Célestina est expulsée de la salle de bain et menée d'une main ferme vers la cuisine pour souhaiter une bonne nuit à Trinity.

C'est effectivement une petite fille boudeuse qui apparaît, suivie de sa mère qui la pousse en avant.

Célestina, en pyjama orange avec un grand lapin blanc dessiné dessus, s'approche de Trinity, lui fait une bise en lui glissant un mot à l'oreille : « Ma maman, elle veut encore que j'aille me coucher à l'heure des bébés. »

La chef de projet de MetaForex rit de bon cœur et se dit que ce petit bout de femme va donner quelque chose d'assez détonnant lorsqu'elle aura atteint l'âge adulte.

Une fois Célestina couchée, Christina revient dans la cuisine où Trinity a déjà repoussé son assiette vide.

« Merci beaucoup. C'était vraiment très bon.
— Un thé ? »

Trinity hoche la tête et la jeune Salvadorienne prépare rapidement un Earl Grey dans une théière. Elle pose deux tasses, deux petites cuillères et du lait sur la table. Elle place la théière fumante au centre et s'assied, face à Trinity. Cette dernière, qui se sent mieux maintenant qu'elle a pu avaler quelque chose, va pour parler mais Christina est plus rapide qu'elle.

« Vous m'avez retrouvée comment ?
— Sans Oscar, je n'aurais pas pu... »

La Salvadorienne éclate de rire.

« Oscar ? Vous l'avez rencontré ? » dit-elle, ne voulant pas y croire.

Trinity hoche la tête.

« Non seulement je l'ai rencontré, mais j'ai aussi eu droit à la nortaña, au foot et au guasacaca... sans avocat. »

Christina rit aux éclats.

« Il vous a fait le grand jeu, alors ?

— Oui, et en plus... je crois bien qu'il est amoureux de vous. J'ai raison ? »

Christina s'arrête de rire et laisse échapper un petit soupir.

« Oui, c'est vrai. Tout le monde à l'hôtel le sait. »

Elle regarde Trinity.

« Même les clients, maintenant. »

C'est au tour de la chef de projet d'esquisser un sourire.

« Il est gentil, Oscar. Je le trouve même adorable.

— Oui, mais ce n'est pas mon type. Et puis la nortaña et le foot, ça fait beaucoup ! »

Christina a de nouveau froncé les sourcils. Elle va pour se saisir de la théière mais Trinity l'arrête d'un geste rapide et ferme.

« Non, laissez-moi faire. »

Elle verse le thé fumant et y ajoute un peu de lait. Le nez dans sa tasse, chacune mélange le liquide avec sa cuillère.

Cette fois, c'est Trinity qui se lance.

« Je veux en avoir le cœur net. Je dois vous poser une question et il faut que vous y répondiez avec sincérité. »

Soudain inquiète, Christina se fige.

Trinity plante son regard dans celui de son amie.

« Vous avez vraiment changé la dernière pilule en la remplaçant par un cachet d'aspirine ? »

Christina fronce les sourcils.

« Oui, bien sûr. C'est ce que je vous ai dit dans la chambre. Je ne voulais plus que ces produits chimiques vous perturbent. Je suis sincèrement désolée, votre journée a dû être un enfer sans l'effet des pilules. Si je pouvais, je... »

Trinity lève la main pour l'interrompre.

« Vous n'avez pas à vous justifier. Je voulais juste que vous me confirmiez ce que vous m'aviez dit lorsque nous nous disputions. Je voulais être certaine que j'avais bien entendu.

— Pourquoi c'est si important ?

— Parce que, Christina, cela veut dire qu'il n'y avait pas de produit actif dans la pilule que j'ai avalée...

— Et... ? »

Trinity parle lentement, en prononçant bien chaque syllabe.

« Écoutez bien : pendant toute la journée, j'ai agi comme si j'avais en moi une de ces pilules. Je me suis sentie sûre de moi. J'ai bataillé sans aucun problème avec ce requin de Nick Burr et mon propre patron. Tenez, encore maintenant, j'en ressens les effets. »

Christina pâlit. Trinity poursuit.

« Quant à la conférence de cet après-midi, je n'ai eu absolument aucun stress. »

Christina a la bouche grande ouverte.

« Mais... mais... finit-elle par dire, c'est absurde ! »

Trinity hoche la tête.

« Si. Je vous dis la vérité.

— Mais comment c'est possible alors ? continue la jeune Salvadorienne en se reprenant. Une simple aspirine aurait les mêmes effets qu'un composé chimique ?...

— Non, je pense plutôt à un effet placebo. J'y ai réfléchi dans le taxi et je me dis même maintenant que toutes les pilules étaient sans effet. »

Christina secoue la tête.

« À ce point-là ? Avec de tels résultats ? Ça me paraît invraisemblable. Moi aussi j'en ai pris une et j'ai vraiment senti quelque chose en moi qui changeait. S'il suffisait d'une simple aspirine... les laboratoires pharmaceutiques feraient des fortunes.

— Et ils en font. La plupart de leurs produits ne contiennent que des traces de produits actifs. Une ordonnance médicale plus un achat dans une pharmacie nous prédisposent psychologiquement... »

Trinity prend sa tasse et boit une gorgée de thé.

« Croyez-moi, je sens vraiment que c'est ça. Maintenant, je comprends mieux le manège de Paul Davenport. Sous ses faux airs de scientifique, il se promène avec de l'aspirine, essayant de séduire les femmes qui ont une petite faiblesse. »

Christina secoue la tête.

« Non, vous faites erreur. »

Elle aussi a commencé à boire son thé brûlant par petites gorgées.

« J'ai vérifié sur sa fiche en faisant la copie de son passeport. Il travaille bien pour les laboratoires Marck et il est bien écrit ingénieur chimiste sur son passeport. Donc, il ne mentait pas.

— Sauf sur les pilules, ajoute Trinity. Là, il m'a eue sur toute la ligne. J'ai vraiment été naïve... »

Sa voix a baissé.

« Vous ne pouviez pas savoir... » avance Christina.

La chef de projet de MetaForex hoche la tête.

« C'est vrai que j'étais dans un très mauvais état et donc vulnérable. Il a dû le sentir. D'un autre côté, sans ces fausses pilules, je n'aurais pas rencontré Gianmarco », finit-elle d'une voix étouffée.

Christina fronce les sourcils.

« Ce n'est pas ça le plus important. Ce qui compte, c'est ce que vous avez accompli. Sans pilule. »

Trinity relève les yeux, surprise.

« Vous avez, pendant une semaine, affronté toutes vos peurs en pensant que vous vous faisiez aider par une sorte de drogue. Maintenant, vous me dites qu'il n'y avait rien dedans. Comment vous expliquez vraiment ça ?

— L'effet placebo... On vient d'en parler.

— Non, Trinity, je ne suis pas certaine que ce soit ça. Je crois plutôt à autre chose. »

Elle prend le temps de boire une gorgée de thé avant de se lancer.

« Vous aviez, en vous, toute la force nécessaire pour agir avec l'assurance qui habite nos rêves les plus fous. Peut-être que les pilules ont été l'élément déclencheur, mais rappelez-vous, il n'y avait rien dedans. C'est en vous que ça s'est produit. »

Elle fait une pause comme pour s'arrêter et reprend soudain avec encore plus d'enthousiasme.

« Trinity, vous avez été la femme qui a affronté seule une assemblée de traders machos. Et vous les avez mis dans votre poche ! Pensez-y !... »

La chef de projet de MetaForex repose sa tasse. Ses mains tremblent. Ce que lui dit Christina ne fait que confirmer ce qu'elle avait déjà compris, tout à l'heure dans la chambre.

En elle, il y avait donc toute la force nécessaire pour se faire respecter. Pourquoi ne pouvait-elle pas l'utiliser avant ? Est-ce que tout le monde est comme ça ?

« Ça veut dire que pour vous aussi, c'est la même chose, face à votre ex... »

C'est au tour de Christina de rester bouche bée.

Le silence est long autour de la table.

« Pas vrai ? » insiste Trinity.

La jeune Salvadorienne plonge le regard dans sa tasse. Elle boit un peu.

« C'est vrai... » marmonne-t-elle finalement.

Les deux jeunes femmes ne savent plus quoi dire. Un autre silence suit. L'ampleur de leur découverte dénoue soudainement des années de croyances acquises.

« Qu'est-ce qui nous arrive ? souffle Trinity.

— Je ne sais pas, répond Christina, mais il va me falloir du temps pour bien comprendre tout ça. »

La chef de projet frissonne.

« Ça me fait penser à une histoire qui m'a marquée et que j'ai apprise pendant mes cours de philo. Si je me souviens bien, elle est de Platon. Il raconte l'histoire d'hommes, enchaînés au fond d'une caverne et faisant face à la paroi. Derrière eux, un feu ou le soleil les éclaire quelque peu mais, attachés, ils ne peuvent se retourner. Leur vision du monde est donc limitée aux ombres qu'ils projettent devant eux, sur la paroi. »

Elle boit un peu de son Earl Grey.

« Pour ces hommes, et c'est comme ça que je le comprends, la vie, ce ne sont que ces ombres. Si on détache l'un d'entre eux et qu'on le sort pour l'amener dehors, face au soleil, il ne va pas pouvoir croire ce qu'il voit. Son monde à lui, ce sont les ombres en bas, dans la caverne. Ce qu'il observe soudain, toute cette vie, toutes ces couleurs, est sûrement dû à des hallucinations. »

Elle repose sa tasse.

« Là, maintenant, j'ai l'impression d'être comme un de ces hommes qu'on vient de détacher...

— Moi aussi, alors », dit Christina.

Son visage devient plus grave.

« Par contre, cela signifie qu'à partir de maintenant, nous n'avons plus d'excuses pour ne pas affronter nos peurs... »

Dans le silence qui suit, un téléphone se met à sonner.

Toutes les deux, en même temps, plongent la main dans leur poche pour en sortir leur portable.

Chacune regarde l'écran de son smartphone.

Seul celui de Christina brille. Trinity, à regret, range le sien.

Le visage de la Salvadorienne se peint d'une moue significative lorsqu'elle reconnaît son correspondant. Elle soupire et prend l'appel.

« Oui, Oscar ? »

Trinity lève les sourcils, surprise.

« Merci, c'est gentil de t'inquiéter... Pas de problème, tu as bien fait... Il n'y a pas de danger... Elle est juste là, en face de moi... Quoi ?... Pourquoi tu jures ? Pourquoi tu te fâches ?... »

Christina regarde Trinity.

« Ah, d'accord... ce n'est pas ce qu'elle t'avait dit... Oui, oui, je comprends. Tout va bien Oscar, je te promets... Oscar, tu m'écoutes ?... Oscar ?... Oscar ! Tu m'écoutes ?! »

Christina a crié dans son portable pour interrompre le flot de paroles et, sans doute, de nortefia.

« Je t'assure que tout va bien... Non, tu n'as pas besoin de venir, je contrôle la situation... Oui... »

La jeune Salvadorienne lève les yeux au ciel et secoue la tête d'un air agacé.

« Voilà, oui... Ça va aller... Oui, je fais une bise à Célestina... Allez, bonne nuit à toi. »

Elle coupe la communication en poussant un soupir.

« Comme je vous le disais, Oscar est adorable mais parfois, avec sa gentillesse, il peut être un peu trop encombrant. »

Trinity sourit.

« Je sais, je l'ai vu en action. N'empêche, maintenant je dois être sur sa liste rouge... — Non, ça s'arrangera. Avec Oscar, tout s'arrange. »

Christina prend la théière.

« Je vous en ressers un peu ? »

— Oui, merci... »

Chacune prend le temps de tourner le mélange de thé et de lait. La maison est calme. Aucun bruit ne filtre. À l'extérieur non plus, on n'entend absolument rien. Le silence total. Comme si la planète s'était arrêtée de vivre.

« Est-ce que vous croyez qu'on va y arriver ? »

C'est Trinity qui a posé la question.

« À ne plus avoir peur... de la peur ? dit Christina.

— Oui, est-ce que je peux aller au-delà de ces angoisses qui me tenaillent depuis tant d'années et dont j'ai toujours rêvé de me débarrasser ? Maintenant, j'ai la solution mais ce n'est pas ce que j'attendais. Une pilule, oui... cela aurait été bien plus simple. Pourtant, la solution est là, cachée en nous. Les autres peuvent ignorer la vérité et se réfugier dans le stress. Pour nous, ce n'est plus possible Christina, nous connaissons la vérité. Nous savons. Je me demande si ce n'est pas pire. »

Son amie repose sa tasse.

« Trinity, ne dites pas ça. Moi, je crois que c'est une formidable opportunité que Dieu nous offre. En fait, nous avons eu beaucoup de chance que ce Davenport vous offre ces pilules. Sans le savoir, il nous a fait un magnifique cadeau. »

La chef de projet de MetaForex lui jette un regard noir. Christina se reprend.

« Pardon, je sais, ce sont des événements que vous préféreriez oublier. Mais ce qui est fait est fait. On ne peut plus rien y changer. Regardez plutôt vers demain matin. Vers le soleil salvadorien et toutes les possibilités qui vous sont offertes. »

Trinity fronce soudain les sourcils. Un éclair passe dans ses yeux.

« Dites donc...

— Quoi ?

— Eh bien, puisque les pilules étaient sans effet... »

Son visage prend une nouvelle couleur. Ses yeux brillent un peu plus. Elle se redresse sur sa chaise.

« Si les pilules sont neutres, cela signifie que je ne peux pas avoir eu d'hallucinations, non ? »

Christina hoche la tête. Elle a compris où veut en venir son amie.

« Oui, oui, vous avez raison. Cela voudrait dire que votre Gianmarco est vrai. Ce qui en fait aussi un sacré salopard.

— Vous n'en savez rien ! »

La réponse est sortie d'un coup, presque hurlée, un vrai cri du cœur.

Trinity met la main sur sa bouche, en regardant vers le couloir qui mène à la chambre de Célestina.

Christina se lève immédiatement et disparaît dans l'ombre du couloir. Elle en revient quelques secondes après et se rassied devant sa tasse.

« Je suis désolée... » chuchote Trinity.

Son amie secoue la tête.

« C'est bon, elle dort. Heureusement, elle a le sommeil lourd. »

Elle boit une gorgée de thé.

« Et vous, qu'est-ce que vous allez faire de ce casanova ? »

Trinity frissonne. Cette question, c'est celle qu'elle n'arrête pas de se poser.

Depuis que Christina l'a quittée cette après-midi. Après sa rencontre avec Oscar. Tout au long du trajet en taxi.

Depuis ce matin où...

En fait, au fond d'elle-même, elle sait exactement ce qu'elle veut faire.

La chose juste.

La seule action qui soit digne d'une femme qui croque la vie à pleines dents. D'une battante qui croit en elle-même et en ses valeurs. Sans l'aide de pilules.

Et ça lui fait peur. Encore une fois.

Car c'est loin de sa petite existence routinière et paisible.

Dans son cœur, une bataille est en train de se dérouler, entre la Trinity à la vie millimétrée et la Trinity libre, aussi libre que la petite fille d'antan qui n'avait peur de rien et qui allait retourner chaque caillou à la poursuite de trésors inconnus.

Maintenant, bien qu'elle ait toutes les cartes en main, cette petite fille devenue grande a peur de ce qu'elle va découvrir si elle retourne ce gros caillou qui lui bloque le chemin.

Le silence se poursuit, dans la cuisine de Christina.

« Il faut que je sache qui est vraiment Gianmarco, dit enfin Trinity.
— Vous êtes certaine ? Ce que vous allez faire, ce n'est que remuer le couteau dans la plaie et, à mon avis, vous attacher à lui un peu plus longtemps pour rien. »

Trinity secoue doucement la tête.

« Ça, c'est ce que dit ma raison. Mon cœur, lui, me souffle d'aller jusqu'au bout, de tout faire pour le retrouver. Je sens que c'est vraiment la chose juste à faire, celle qui me laissera en paix, quelle qu'en soit l'issue. »

Christina inspire un grand coup.

« Vous en êtes certaine ?
— Oui, absolument. »

La voix de Trinity est ferme. Christina hoche la tête.

« Dans ce cas... »
Son visage s'éclaire.
« Même si je n'aime pas votre casanova, vous pouvez compter sur moi pour vous aider. »

Elle tend sa main droite au-dessus de la table. Trinity, surprise, après une hésitation, tend aussi la sienne.

Pendant un instant, les deux jeunes femmes se regardent, mains serrées. Trinity comprend que Christina n'est pas une femme comme les autres. Une poignée de main comme celle-là, pour sceller une promesse, c'est plus une affaire d'hommes au coin d'un bar ou sur le terrain.

Entre femmes, on ne fait jamais ça.

Mais c'est ce qu'elle aime chez Christina, cette indépendance, ce côté je-fais-ce-que-je-veux, ce non-respect des codes. Grâce à cette poignée de main, pour la première fois de sa vie, Trinity comprend ce sens de l'amitié, du devoir, de l'honneur, dont les hommes parlent si souvent. C'est un symbole profond, une porte que la Salvadorienne lui ouvre. Elle sait maintenant qu'elle peut avoir totalement confiance en Christina.

« Merci beaucoup, dit-elle, votre amitié est très importante pour moi. Avec votre soutien, je me sens prête à faire bouger des montagnes. »

Christina rougit un peu et baisse les yeux.

« Merci, et j'espère que vous êtes prête parce que là, c'est face à El Pital que vous êtes !
— El... Pital... C'est quoi ?
— Le Cerro El Pital, le plus haut sommet du Salvador. »

Trinity sourit.

« Alors, après le soleil salvadorien, me voici confrontée à la plus haute montagne de votre pays. Dites, il faudra vraiment que j'aille visiter votre patrie, surtout que la cuisine y est bonne », conclut-elle en montrant son assiette vide.

Christina éclate de rire.

« Ça, ce n'était pas de la cuisine de chez moi. Le taco est plutôt mexicain. Au Salvador, nous avons les pupusas, qui sont un peu comme des tortillas épaisses, fourrées avec du fromage ou de la viande de porc.

— Ah bon ? Il faudra que je demande à Oscar de m'en préparer quelques-unes en room service », répond Trinity en clignant de l'œil.

Christina prend un air choqué.

« Oscar ? Mais il est d'origine costaricienne, lui, même s'il se fait passer pour un Mexicain. Non, seule une vraie Salvadorienne peut vous préparer des pupusas et c'est moi qui m'en occuperai. »

Trinity hoche la tête, vaincue. Souriante. Épuisée mais plus sereine après cette trop longue journée.

« D'accord, d'accord. Promis, je ne toucherai pas à un seul plat salvadorien qui n'ait été préparé par vous-même. »

Sans un mot, Christina tend à nouveau la main au-dessus de la table. Mais cette fois-ci, elle la lève de façon verticale, paume ouverte vers son amie. Trinity avance la sienne et leurs deux mains claquent dans l'air. Ça, elle connaît Trinity, le « high five », c'est bien américain.

C'est presque comme si elles avaient toujours été amies, ce qui est aussi une nouvelle sensation pour Trinity, qui a toujours été solitaire, ou même, mise à l'écart par les autres filles au lycée.

Reprenant une gorgée de thé, Christina fronce les sourcils.

« Comment allez-vous vous y prendre pour retrouver la trace de ce Gianmarco ? »

Trinity fait la moue.

« C'est bien ça, le problème. Je n'ai aucun indice.

— Et cette lettre que vous pensiez que j'avais, où est-elle ?

— Je me demande bien. Plus j'y pense et moins je crois qu'elle pourra nous aider. Elle était écrite avec du papier de l'hôtel et sans adresse ou indication précise. »

Elle baisse la voix.

« C'était juste une belle lettre. »

Christina soupire.

« Il faudrait la relire. Peut-être que vous avez manqué quelque chose... »

Trinity secoue la tête.

« Croyez-moi, je l'ai lue et relue des dizaines de fois. Je la connais par cœur. Elle commence par une citation et ensuite il me dit des choses... très belles. »

Christina tape deux fois des doigts sur la table.

« Non, non. Ne vous laissez pas aller. Vous devez regarder tout ça de façon distante et avec objectivité. Sinon, vous resterez aveugle aux indices.

— C'est difficile.

— Oui, je m'en doute, mais moi je n'en ai rien à faire de votre séducteur. Et je ne vous laisserai pas vous faire hypnotiser par des illusions. »

Christina finit sa tasse. Elle la repose.

« Et dans vos conversations ? Il ne vous a rien dit ? Sur sa ville, le nom de l'entreprise où il travaille ? Quelque chose, quoi ! »

Trinity secoue tristement la tête.

« Le salopard, continue Christina à voix basse, il a bien couvert ses arrières.

— Mais il a parlé de sa grand-mère, ajoute aussitôt son amie.

— Oui ? Je me demande si elle existe vraiment. C'est un classique de séducteur : ça fait fondre, ça... »

La tasse claque sur la soucoupe. C'est Trinity qui l'a reposée, un peu trop fort.

« Christina, nous ne sommes pas certaines que Gianmarco soit l'horrible casanova que vous décrivez.

— Ah oui ? Alors dites-moi où il est, le beau Gianmarco qui n'existe nulle part sur les registres de l'hôtel ? Enlevé par les extraterrestres, peut-être ? »

Le ton est monté d'un cran dans la cuisine.

Instinctivement, les deux femmes se tournent en même temps vers le couloir. Aucun bruit. Célestina a vraiment le sommeil lourd.

Trinity soupire.

« D'accord, Christina, ça paraît bizarre mais il doit bien y avoir une explication, non ?
— Pour moi, c'est tout vu. J'espère que vous pourrez le retrouver pour enfin accepter la vérité et passer à autre chose. »

Trinity étouffe un bâillement.

« Excusez-moi. Je crois que je vais rentrer, je suis épuisée... Quand est-ce que je peux vous revoir ?
— Demain, c'est mon jour de congé. Vous voulez que je passe ?
— Vous pouvez vraiment ? Demain matin ? C'est très gentil. Amenez Célestina avec vous. Je lui présenterai le chat... Speedy. »

Les deux femmes sourient et Christina prend son smartphone pour appeler un taxi.

Une fois arrivée à l'hôtel, Trinity paie le chauffeur et, en baillant pour la énième fois, passe les portes du Four Seasons.

À cette heure tardive, il y a beaucoup moins de clients dans le lobby. Mécaniquement, elle se dirige d'un pas fatigué vers les ascenseurs.

Elle appuie sur un des boutons pour appeler une cabine.

Bras croisés, elle ne pense à rien. Trop épuisée.

Ding.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrent et elle entre dans la cabine déjà occupée par un homme âgé, qui porte un petit chapeau de paille.

Poliment, il lui demande son étage avant d'appuyer sur le bouton correspondant. Trinity garde les yeux baissés. Elle est trop fatiguée pour faire autre chose. Elle a envie d'un bon bain et de se noyer dans son grand lit. C'est tout.

Ding.

Troisième étage. Avant de sortir, l'homme salue poliment une Trinity à moitié endormie, en touchant du doigt son chapeau. Alors qu'il est à peine à l'extérieur, il se heurte à quelqu'un et les deux hommes s'excusent mutuellement.

Quelque chose dans la voix du deuxième homme déclenche une petite alarme tout au fond de

l'inconscient de Trinity. Les portes de l'ascenseur commencent à se refermer. À la vitesse de la lumière, l'alarme dans la tête de la jeune femme remonte à travers tous les circuits de son cerveau pour atteindre sa conscience.

L'accent est italien.

Aussitôt, ses yeux entrent en action. Elle a tout juste le temps d'apercevoir le profil de l'homme avant que les portes ne se referment.

Gianmarco !

Un quart de seconde suffit à Trinity pour se jeter sur le bouton « Ouvrir ». Elle tambourine dessus mais c'est trop tard. L'ascenseur est déjà reparti vers le quatrième, son étage.

Alors que la cabine monte, son cerveau tourne déjà à plein régime. Il prépare à l'avance les prochaines étapes : rattraper Gianmarco. Il n'y a plus de fatigue. Son corps est inondé d'adrénaline, libérée sur ordre de son intellect. Cela va lui donner l'énergie dont elle aura besoin pendant les minutes à suivre.

Quatrième étage. À peine les portes ouvertes, Trinity est déjà dehors. Elle se jette sur la porte de secours et dévale les escaliers. Elle se retrouve dans le hall du troisième.

Elle pivote sur elle-même, étudiant chacun des trois longs couloirs qui partent à gauche, tout droit et à droite, depuis l'ascenseur.

Rien... rien... et... elle aperçoit une jambe qui disparaît à l'angle du troisième couloir, tout là-bas.

Trinity est déjà en train de sprinter.

Son visage est sans expression, ses réflexes ayant pris le dessus sur l'émotionnel.

Elle tourne à l'angle et repart de plus belle, apercevant bien, tout au fond, Gianmarco. Il marche d'un pas très rapide et prend le couloir suivant à gauche.

« Gianmarco ! »

Le cri de Trinity est désespéré. Elle accélère encore sa foulée. Son entraînement de joggeuse paie.

Elle passe le coin et s'arrête d'un coup. Gianmarco a disparu.

Plus personne. Le couloir est vide.

« Non ! » crie-t-elle, essoufflée.

Entre adrénaline et fatigue, elle panique. Elle ne va pas le reperdre, quand même ? Trinity essaie de reprendre le contrôle de ses sens.

Réfléchis ! se dit-elle. Réfléchis ! Où est-il passé ? Dans une de ces chambres ?

Elle s'avance le plus silencieusement possible, haletante, mains sur les hanches. Elle écoute les bruits, essayant de faire fonctionner sa conscience pourtant épuisée et noyée sous les effluves de l'adrénaline.

Un peu plus loin dans le couloir, une porte s'ouvre.

Un couple en sort, main dans la main. Sans doute des jeunes mariés en lune de miel. Ils croisent Trinity et la regardent, étonnés. La femme se serre un peu plus contre son mari.

Trinity croise les bras pour se donner une contenance mais en fait, elle se moque pas mal de ce qu'ils pensent. Une seule chose compte.

Où est passé Gianmarco ?!

Elle arrive au bout du couloir, qui ne possède qu'une porte de secours, bien fermée. Elle doit revenir sur ses pas. À mesure qu'elle avance, elle essaie d'entendre un bruit caractéristique, quelque chose qui lui donnerait un indice.

Mais la plupart des chambres sont silencieuses. Derrière certaines portes on entend le son d'une télé. C'est tout.

Trinity s'arrête d'un coup.

Elle entend une sorte de murmure étouffé. Gianmarco ? Elle tente de garder son calme, inquiète. Elle reprend très lentement sa marche et essaie de repérer la provenance de ce bruit.

Le murmure stoppe. Trinity aussi.

Elle reste immobile, au milieu du couloir. Tous sens en éveil.

Le murmure reprend.

N'osant plus respirer, elle continue à revenir sur ses pas, au-delà des chambres, presque à l'angle du couloir. Il n'y a pourtant rien ici.

Trinity fait encore un pas et aperçoit une ouverture dans le mur. Elle est difficile à voir parce que l'éclairage n'est pas parfait à cet endroit. Tout à l'heure, en courant, elle ne l'a pas remarquée.

Elle s'avance doucement, retenant son souffle.

L'ouverture est en fait un petit couloir. Un simple panneau collé au mur indique « Vending Machine and Microwave ». Distributeur de boissons et micro-ondes.

Au bout, il y a une porte vitrée et derrière, de dos, dans une semi-pénombre, la silhouette de Gianmarco.

Il est apparemment en grande conversation au téléphone. D'où les murmures.

Dans l'ombre du couloir, Trinity hésite. Une joie immense l'envahit. Mais en même temps, une angoisse incontrôlable se glisse en elle, sournoise, et s'installe dans son ventre. Elle a peur. Peur d'affronter son amant d'une nuit. Peur de savoir pourquoi il la fuit. Peur d'être encore abandonnée. Peur que personne ne l'aime, plus jamais.

Elle se force à penser à la conférence où elle a surpris tout le monde. Elle se force à penser à sa prestation, ce matin, face à son patron. Tout est en elle.

Elle peut le faire. Elle doit. Elle se force à avancer et, finalement, pose une main tremblante sur la poignée de la porte vitrée.

Elle inspire encore un grand coup et ouvre.

Il se retourne brusquement.

Elle le regarde.

Et pâlit...

Trinity est sans voix.

Les yeux écarquillés, le souffle coupé.

Ce n'est pas possible.

L'homme qui la regarde, mi-étonné, mi-agacé, est Jeffrey, le barman du Charlie Palmer.

Ce n'est pas Gianmarco.

La déception est telle qu'elle ne pense même pas à réagir.

Le barman a vite raccroché et la regarde avec irritation.

« Je peux vous aider ?

— ...

— Vous voulez une boisson ? Vous avez aussi un distributeur à votre étage, vous savez. »

Le ton est un peu sarcastique.

« Non... Non, merci... »

C'est tout ce que Trinity peut répondre.

Elle recule, laisse la porte vitrée se refermer automatiquement et fait demi-tour. Comme une automate, elle revient vers l'ascenseur, monte au quatrième et retrouve sa chambre. Elle claque la porte, s'appuie dessus et soupire un grand coup. Des larmes apparaissent au coin de ses yeux.

Il lui faut quelques minutes pour retrouver tous ses sens, pour que l'adrénaline quitte son système, la laissant épuisée, sans forces.

Elle n'allume même pas la lumière et passe directement dans la salle de bain où elle commence à se faire couler un bain. Elle y jette un galet Kneipp à la mélisse, se démaquille, se déshabille et plonge jusqu'au cou dans l'eau chaude et parfumée.

Le galet continue à se dissoudre avec ses petites bulles odorantes.

Mais Trinity s'en moque.

La montagne russe de sentiments par laquelle elle vient de passer a fini de l'achever.

Et pourtant... Elle est persuadée d'avoir reconnu la voix de Gianmarco. Certes, elle était fatiguée. Mais c'était bien un accent italien ! Elle en est convaincue. Il avait une voix tellement particulière...

Elle note qu'elle vient de parler de Gianmarco à l'imparfait.

À nouveau, des larmes montent spontanément à ses yeux. Elle les laisse rouler sur ses joues. Elles glissent sur sa peau. Se bousculent à l'angle de son cou et vont rejoindre l'eau du bain parfumé. Pendant plusieurs minutes, Trinity reste prostrée, de simples hoquets résonnant contre les parois de sa baignoire.

Dans la chambre, Speedy a déjà senti.

Toutes antennes dehors, il hume les effluves qui lui parviennent. Entre les délicieuses molécules de mélisse, il distingue parfaitement ces phéromones de détresse qui, depuis quelques jours, reviennent régulièrement souiller son système olfactif au point de le bloquer. Il est obligé de secouer vigoureusement ses antennes pour se donner un peu d'air et ne pas être trop contaminé.

Car Speedy, petit être à l'intelligence avancée, le sait bien.

Continuer à humer ces odeurs, continuer à vibrer avec elles, ne le conduira qu'à une seule chose : la symbiose. On se met à vibrer au rythme de ces cellules basses et voilà qu'au bout d'un moment, notre moral se retrouve en berne, sans qu'on sache pourquoi.

Alors, comme il l'a appris de son vieux maître, Speedy bouge ses antennes à intervalles réguliers, empêchant les phéromones de détresse de trop s'agripper et de pénétrer dans sa chair poreuse. Cette dernière est pourtant protégée par un manteau brillant qui évite à Speedy de se dessécher comme une noix.

Mais cette protection naturelle est inefficace face à une agression comme celle-ci. Et les mouvements d'antennes ne suffisent pas. Alors le petit Euxina, au milieu de cette immense plaine déserte qu'est le bureau, utilise la méthode d'urgence.

Il se glisse rapidement dans sa coquille, repoussant les molécules tristes pour les empêcher de s'incruster et referme immédiatement sa porte pivotante, attendant que l'orage passe.

Trinity est finalement sortie de son bain, séchée, dents brossées, crème de nuit appliquée. Elle masse doucement son corps avec une autre crème apaisante, qui nourrit sa peau souple. Ces gestes tout simples, mille fois répétés, l'aident à se relaxer un peu plus, après les bienfaits du bain à la mélisse.

Elle enfle ensuite son pyjama de coton blanc à pois roses. Dans chaque pois, la forme hélicoïdale d'une coquille d'escargot est dessinée.

Trinity sort de la salle de bain. Elle allume sa lampe de chevet avant d'éteindre la lumière de l'autre pièce. En repassant devant le bureau, elle aperçoit la coquille de Speedy, immobile.

Trinity s'approche et soudain repense aux champignons d'Oscar. Elle va les chercher dans la poche de son vêtement. Elle attrape le paquet et avec lui le minuscule récipient qui contient la sauce.

Malgré son état d'épuisement avancé, Trinity esquisse un sourire.

Si je mets du guasacaca sur les champignons, se dit-elle, Speedy va nous faire une belle overdose.

Revenant au bureau, elle effleure du bout de son doigt la coquille de son ami, juste pour lui signaler sa présence. Ensuite, délicatement, elle le prend entre deux doigts.

Elle l'emmène dans sa boîte en plexiglas, le dépose dans un coin et déballe les champignons. Elle en saisit une tranche qu'elle dépose juste devant Speedy avant d'aller ranger le reste dans le frigo.

Quand elle revient, un autre sourire se dessine sur ses lèvres. Speedy, toutes antennes focalisées sur la tranche de champignon, est déjà en train de la mâchonner à grands coups de radula.

Trinity le laisse tranquille et se glisse rapidement dans son lit qui est toujours en bataille. Elle éteint la lumière et se recouvre complètement avec la couette comme pour s'isoler et stopper toute intrusion possible.

Exactement à la Speedy.

Elle se tourne d'un côté pour essayer de trouver la meilleure position de sommeil.

Ça ne marche pas.

Elle se tourne de l'autre côté. Elle entend alors un froissement qui n'a rien à voir avec la couette.

Trinity, sous sa couverture, se fige.

C'est quoi ce bruit ?

Elle n'ose pas bouger.

Elle se reprend.

Ça suffit, ces bêtises ! Elle a assez donné !

Si maintenant le moindre petit bruit la bloque dans son propre lit, elle n'aura pas le loisir de vivre assez longtemps pour découvrir ses premières rides, c'est sûr.

Épuisée, exaspérée, excédée, elle donne un coup de pied dans la couette.

À nouveau, un bruit de froissement lui répond.

Hors d'elle, Trinity, toujours la tête sous la couette – par prudence – sort un bras et allume la lampe de chevet.

Doucement, elle risque un œil et ne remarquant rien de particulier, se redresse sur son lit. Dans les plis de la couette, elle aperçoit ce qui ressemble à un bout de papier. Elle tire la couette jusqu'à elle et soudain, son visage s'illumine.

La lettre !

La lettre de Gianmarco !

Elle est tellement heureuse qu'elle bondit sur son lit et pousse de petits cris de joie. Elle saute sur la moquette et court jusqu'à la salle de bain sans raison, la lettre entre ses mains. Elle revient, brandissant le message de Gianmarco comme un trophée, comme l'objet le plus précieux du monde, ce qu'il est en effet pour elle à cet instant précis.

« Merci, merci, merci ! » dit-elle tout haut.

Elle s'approche de la boîte de Speedy et lui montre la lettre, en poussant de petits cris de joie. S'il était plus gros, elle lui ferait une bise sur la coquille.

« Merci les cieux, merci le monde, merci l'univers ! » lance-t-elle encore, toute à sa joie.

Trinity respire.

Non, elle n'est pas folle. En voila la deuxième preuve. C'est bien un vrai message, écrit par une vraie main. Quelque chose de réel.

Elle court encore dans la chambre, sans remarquer que Speedy, qui était en pleine digestion tranquille, agite maintenant les antennes, grognon. Qu'est-ce que c'est que tout ce ramdam ? On est pourtant en pleine nuit, son moment de tranquillité à lui, l'instant où normalement il peut le mieux explorer les alentours.

Mais les phéromones sont joyeuses, donc il les hume avec un certain plaisir avant de retourner à ses occupations, à savoir pour cette nuit : inspecter en détail l'intérieur du tiroir du bureau, qui est entrouvert.

Trinity est aussi prête pour une nouvelle exploration.

La fatigue a disparu. Elle tient entre ses mains une deuxième pièce tangible reliée à Gianmarco et évidemment, elle n'a plus aucune envie de dormir.

Elle se dirige vers la grande table de travail de la suite en n'ayant plus qu'un désir : mieux comprendre ce message. Car une idée lui vient : Gianmarco n'a pas laissé ce message par hasard. Ce n'est pas possible, il ne se serait pas fatigué à écrire tout cela s'il avait juste voulu profiter d'une nuit agréable avec elle.

Et quelle nuit.

Trinity pousse un petit soupir de regret et se rend compte qu'elle a faim.

Elle appelle le room service pour commander un sandwich au poulet et pesto, ainsi qu'un café latte. Et puis... Si elle osait... Elle hésite un peu au téléphone, avant de demander si elle peut commander quelque chose du bar.

Quelques instants plus tard, elle est devant son Mac, en train de lancer ses programmes. Elle consulte d'un œil distrait ses mails. Il y en a un d'Howard Noyce, son patron, qu'elle n'ouvre même pas et un de son maintenant « ex » qui, maladroitement, essaie de s'excuser et exige un rendez-vous pour se rabibocher.

Trinity lève les yeux au ciel et envoie le message dans la poubelle.

Poussant son ordinateur sur le côté, elle se concentre maintenant sur la lettre qu'elle relit, même si elle la connaît par cœur.

*« Comme l'ami qui s'attache au bras de l'ami,
Je t'étreins avec toute ma force :
Si tu n'as plus aucun bonheur pour moi
Eh bien ! Il me reste la souffrance »*

Trinity,

La journée sera longue. Je dois partir tôt pour le congrès. Mais ce soir, à 18 h 30 au Charlie Palmer, la plus belle et la plus merveilleuse des femmes me rejoindra pour un Bolli-Stoli.

*L'homme le plus heureux du monde,
Gianmarco*

Elle soupire plus longuement qu'elle ne le voudrait. Mais cette fois-ci, c'est un soupir de plaisir. Un hommage aux trop courts moments, si précieux, qu'elle a vécus avec Gianmarco.

Connaîtra-t-elle à nouveau ce bonheur, cette extase, ce nirvana ?...

Elle fronce les sourcils et se concentre à nouveau sur la lettre.

L'enveloppe, jaune pâle, ne comporte que les mots *Bella Trinity* écrits d'une écriture fine et serrée. Elle ne peut s'empêcher de sourire à nouveau.

Par contre, ce qui la laisse perplexe, c'est la citation que Gianmarco a placée en tête de lettre. Avant même de la saluer. C'est bizarre et ce n'est pas très joyeux comme texte. Cela parle d'abandon, de tristesse, de souffrance, exactement le contraire de la suite.

Gianmarco, masochiste ? Torturé ?

Non, cela ne correspond pas à sa personnalité.

Elle continue la lecture de ce rendez-vous qui n'a jamais eu lieu, promesse de tant de bonheurs imaginés, promis, entr'aperçus mais maintenant disparus...

« Non ! dit tout haut Trinity en tapant du plat de la main sur la table. Il y a forcément une solution, une raison, une conclusion logique. »

Les histoires d'amour ont toujours une fin, bonne ou mauvaise. C'est le jeu de la vie. Trinity, elle, se sent suspendue entre deux mondes. Au fond d'elle-même, elle croit en Gianmarco et elle veut se persuader que quelque chose l'empêche de la revoir.

Mais en prenant du recul, ce qu'elle observe ressemble plus à un roman de gare qu'à la réalité de l'existence. En général, la vérité est plus simple, plus froide, plus sobre.

Un homme séduit une femme et cette dernière, sentimentale, s'amourache de lui, alors qu'il est déjà parti vers d'autres conquêtes.

Une nouvelle fois, la main de Trinity s'abat sur la table.

« Non, non et non ! dit-elle, excédée par ses pensées négatives. J'en aurai le cœur net. »

Elle reprend la lettre entre ses mains.

Il y a une clef. C'est certain. Comme dans les romans de gare.

À l'intuition, elle tire vers elle son Mac, ouvre une nouvelle fenêtre pour faire une recherche dans Google et, tape, mot pour mot, la citation.

Elle va pour appuyer sur « envoi » lorsque plusieurs coups sont frappés à sa porte.

Elle sursaute.

Elle ne se fera jamais à ces interruptions.

Affamée, elle se lève pour aller récupérer sa commande.

Trinity ouvre la porte et tressaille.

C'est le barman qui se tient devant elle, son Bolli-Stoli sur un plateau.

« Bonsoir, dit-il, neutre, voici votre commande. »

Il fait un pas en avant mais Trinity l'arrête.

« C'est bon, merci. Donnez-moi simplement le plateau. »

Elle n'a pas du tout envie qu'il rentre dans sa chambre. Il s'exécute. La jeune femme saisit le plateau et croit sentir une certaine frustration en lui.

« Je voudrais m'excuser pour mon attitude de tout à l'heure.

— Ce n'est pas grave, c'est moi qui vous ai surpris en pleine conversation.

— Oui, mais c'est un endroit public, donc vous aviez tout à fait le droit d'entrer.

— En tout cas, vous n'aviez pas l'air content. »

La phrase est sortie toute seule. Le genre de phrase que Trinity n'aurait jamais osé dire à quelqu'un avant.

Est-ce son nouveau statut de femme-qui-connaît-le-secret-des-pilules-et-de-la-vie qui lui permet de se libérer ?

Le barman du Charlie Palmer accuse le coup et baisse la tête.

« Oui, j'ai... j'ai pas mal de problèmes personnels en ce moment. »

Il relève les yeux.

« Un peu comme tout le monde, non ? »

Trinity ne sait pas si cette remarque la vise directement ou pas, mais peu importe. Elle a une idée.

« Je peux vous poser une question ?

— Oui, bien sûr. »

Le barman semble ravi et s'avance un peu. Trinity n'ouvre pas plus la porte. Il est obligé de se reculer à nouveau.

« Lorsque vous m'avez dit l'autre soir que j'avais rencontré le même homme, deux nuits de suite... Y a-t-il une possibilité pour que vous vous soyez trompé ?

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Je ne sais pas, moi, vos soucis personnels par exemple. Le manque de sommeil. Tout cela pourrait perturber votre mémoire. »

Le barman se met à rire.

« Vous y tenez, hein ?

— À quoi ?

— À changer ce qui s'est passé. Cela arrive souvent lorsqu'on a des remords. »

Il hésite une seconde.

« Je vais vous confier un secret. Vous ne pouvez pas imaginer le nombre de femmes et d'hommes qui viennent me voir le lendemain d'une nuit, qu'on dira débridée, pour me demander, un peu gênés, ce qui s'est passé exactement. »

On entend le « ding » de l'ascenseur au bout du couloir. Des rires qui se rapprochent. Le barman baisse la voix.

« Alors, en général, je calme le jeu. On est à Vegas, non ? Je les rassure en leur expliquant que tout s'est bien passé. Au vice-président d'une grande entreprise qui a commencé à déblatérer sur son PDG, une figure publique, je confirme qu'il n'a rien dit de compromettant. À la jeune femme qui a commencé à faire un strip-tease sur les tables, lors de la réunion des anciens de l'université, je dis qu'elle n'a fait que danser. »

Les rires se rapprochent.

« J'arrondis les angles. Je les rassure. La vie est tellement stressante que chacun, de temps en temps, a le droit de se défouler, non ? »

Un couple apparaît derrière le barman. Un homme d'une soixantaine d'années, cheveux gris et petite moustache impeccablement taillée. Il porte une chemise hawaïenne avec une grande chaîne en or autour du cou. La soirée a été très arrosée. Accrochée à lui, une blonde platine, facilement la moitié de son âge, la robe moulante rouge extra courte, n'a pas l'air en meilleur état. Elle porte des bijoux qui brillent un peu trop et un appareil photo autour du cou.

L'homme s'arrête, titube un peu. Ses yeux tentent de distinguer les contours du barman. Sa main, peu sûre, finit par se poser sur son épaule.

« Nous ch'allons nous marier... »

Il a un petit renvoi.

Le barman, qui doit bien connaître ce genre de situation, sourit poliment.

« Toutes mes félicitations, monsieur.

— Ouiche... licitations... on che marie maintenant ! » dit-il en pointant du doigt vers le sol avec force, ce qui le déséquilibre et il manque de tomber.
Le barman le rattrape à temps. La blonde platine a suivi le mouvement, toujours accrochée à son cou.

« Merchi... » dit l'homme.
Peu stable sur ses jambes, fronçant les sourcils, il aperçoit Trinity par la porte entrebâillée.
« M'dame... » dit-il en se penchant en avant dans une courbette risquée vu son état et la blonde platine qu'il transporte.

Le barman les rattrape à nouveau avant qu'ils ne s'étalent de tout leur long dans le couloir.

« Attention, voilà... dit-il. Où est votre chambre ? »

Le sexagénaire semble trouver la question incongrue.

« Chambre ?... »
Il regarde d'un côté du couloir, puis de l'autre.
« Ch... chambre ? » répète-t-il, pour personne en particulier.
Il pointe finalement du menton vers la droite.
« Ah... bas », bafouille-t-il, perdant encore l'équilibre.

Trinity se demande comment ils ont pu arriver jusqu'ici. Le barman, qui les tient maintenant fermement, fait un signe vers la droite.

« Par là ? Allez, je vous ramène jusqu'à votre chambre... avant le mariage. »
Il fait un clin d'œil d'excuse à Trinity et commence à s'avancer.

L'homme freine soudain des deux pieds.

« Frotto !
— Pardon ? dit le barman.
— F... faire la f... frotto !
— La quoi ? »

Le sexagénaire attrape l'appareil photo accroché au cou de la blonde et le montre bien haut, étranglant à moitié la jeune femme. Elle ne réagit pas plus. Face à ce mouvement brusque, le groupe des trois tanguent dangereusement.

« D'accord, d'accord, dit le barman un peu irrité. On va faire la photo dans votre chambre. »

L'homme se secoue.

« Gnonh ! Main... maintenant ! »

Il appuie sur le déclencheur et toute une série de flashes s'enchaînent, aveuglant Trinity qui est en plein dans le champ de la caméra, avant que le barman n'arrive à saisir l'appareil. Mais il ne peut pas l'ôter des mains de l'homme qui continue à flasher dans tous les sens.

La blonde, toujours accrochée et toujours étranglée, n'a aucune réaction.

« Frotto ! » crie encore l'homme, qui s'éloigne sous la poussée du barman, le couloir crépitant sous les flashes.

Trinity esquisse un sourire face au comique de la situation.

Unique à Las Vegas.

Le barman, en s'éloignant, se retourne et roule des yeux comme pour lui dire « ras-le-bol de ces fêtards ! » La jeune femme hoche la tête, compatissante. Il va pour continuer mais se retourne à nouveau.

« Et tranquillisez-vous, lui lance-t-il dans le couloir, dans votre cas, je n'ai pas enjolivé votre histoire. Vous avez vraiment vu la même personne pendant les deux soirs. Soyez rassurée. — Rat hachuré ?... ajoute le sexagénaire. Y... y'a des... des rats rayés, ichi ? »

Le barman pousse son convoi à flashes en avant.

Derrière lui, la porte de la chambre de Trinity s'est refermée.

Cette dernière, plateau en main, est adossée à la porte, le visage à nouveau fermé.

« Ce n'est pas possible », se dit-elle.

Sans trop réfléchir, elle attrape le verre et boit une longue gorgée de Bolli-Stoli avant de le reposer sur le plateau.

« Les pilules sont sans effet, donc je n'ai pas pu imaginer Gianmarco. Il ment ! »

Trinity s'avance dans la chambre, pose le plateau sur le bureau et reprend le Bolli-Stoli. Elle en boit une autre gorgée. Le goût fort lui remémore immédiatement ses deux nuits au Charlie Palmer et ses rencontres. Paul Davenport et Gianmarco.

Oui, ils étaient bien deux !

Machinalement, elle referme le tiroir du bureau.

Et puis, il y a la lettre !

Elle revient vite vers la table de travail, son verre à la main. Elle le dépose à côté de son Mac et se concentre à nouveau sur son écran. Elle vérifie qu'elle a tapé correctement la citation du début de la lettre et lance la recherche Google.

On frappe à la porte avec insistance.

Trinity tourne vivement la tête.

On frappe encore. Ça tambourine presque.

Ce n'est quand même pas le sexagénaire avec sa blonde platine et son flash en folie ?

La jeune femme s'avance avec prudence vers la porte. Quand elle regarde par le judas, elle ne peut s'empêcher de pousser un petit cri et de faire un mouvement en arrière.

Trinity inspire un grand coup, main sur la poignée de la porte.

Franchement, elle a peur d'ouvrir. Qu'est-ce qu'elle va lui dire ?

Autant en finir tout de suite.

D'un grand coup, elle tire la porte.

Devant elle, dans toute la splendeur de sa petite taille, se tient Oscar Henrique de la Cunia, tel un fier hidalgo bien en chair, le menton haut, le sourcil haussé, tenant un grand plateau d'une seule main. Il contient deux assiettes couvertes et le café latte.

« Vous m'avez menti, vous ! »

Il entre en trombe dans la chambre.

Trinity referme la porte, la lèvre inférieure pincée sous ses dents.

Oscar a déjà déposé le plateau sur la grande table. Il attend Trinity les mains sur les hanches, prêt à en découdre.

« On ne va pas se battre ? dit la jeune femme.

— Non, mais vous m'avez bien roulé dans la farine ! »

Trinity ne peut s'empêcher de sourire en imaginant Oscar, qu'on roule dans de la farine blanche.

« Et ça vous fait rire, en plus ! » ajoute le chef, en écartant les bras avant de les ramener sur ses hanches.

On dirait un joueur de football qui proteste face à une décision injuste de l'arbitre.

Trinity se rapproche.

« Je vais vous expliquer. J'avais vraiment besoin de contacter Christina et vous m'avez bien aidée. Si je vous avais dit que je voulais son adresse pour aller la voir, vous ne me l'auriez jamais donnée, j'ai raison ?

— Oui, jamais, c'est évident ! La sécurité de Christina et Célestina est primordiale pour moi.

— Justement, elle vous remercie pour ça. »

Oscar sourit malgré lui.

« Ah oui ? »

Mais il se reprend vite.

« N'empêche, vous avez abusé de moi ! »

Trinity met les deux mains en avant.

« D'accord, Oscar, d'accord. J'ai joué sur les mots pour avoir l'adresse de Christina mais je vous assure que mes intentions n'étaient pas mauvaises. Vous avez bien entendu Christina au téléphone, non ? Elle n'avait pas l'air en colère contre vous, que je sache. Bien au contraire. Je m'excuse et je vous demande de me pardonner, là ! »

Un long silence s'installe dans la chambre.

Oscar croise les bras, l'air toujours bougon. Trinity ne bouge pas et attend. Cela dure quelques secondes.

« Christina ne m'en veut pas ? »

Trinity secoue la tête.

« Pas du tout. Je crois même qu'elle a apprécié votre attitude chevaleresque pour protéger sa vie privée... et je crois qu'elle appréciera aussi votre intervention, ici, ce soir. »

Le petit chef commence à se balancer sur ses jambes. Il décroise les bras et se gratte le haut de la tête.

Là où il a le moins de cheveux.

« Dans ce cas... vous... vous êtes pardonnée... »

Trinity s'avance et le serre dans ses bras.

« Merci Oscar ! »

Le chef se dégage rapidement, tout rouge, essayant de retrouver une attitude digne. Il lève un doigt.

« Il faut fêter ça. »

Trinity fronce les sourcils. Elle a d'autres choses, bien plus importantes, à faire ! Mais elle ne peut pas mettre Oscar à la porte comme ça.

Il soulève les deux couvre-plats.

Dans l'une des assiettes, il y a le sandwich au poulet et pesto qu'elle a commandé. Dans

l'autre, il y a une soupe.

Verte.

Oscar tend un bras solennel vers ce dernier plat.

« Velouté de poireaux au safran », annonce-t-il avec fierté.

Trinity s'avance prudemment.

« Est-ce qu'il y a des poireaux dans votre velouté de poireaux ? »

Le visage d'Oscar s'illumine.

« Vous commencez à me connaître, vous. Bien sûr que non, il n'y a aucun poireau dans ce velouté de poireaux. »

Il a dit ça comme si c'était évident, comme si y mettre des poireaux était un blasphème.

« Ah bah oui, c'est normal... » commence Trinity.

Mais Oscar lui a déjà tendu une cuillère.

« Allez, je vous sens impatiente. Goûtez ! »

Pour une fois, Trinity aimerait bien que quelqu'un frappe à la porte. Même le sexagénaire futur-jeune-marié preneur de frottos ferait l'affaire.

Elle s'assied lentement devant le plateau. Oscar, d'un geste théâtral, donne un rapide coup de moulin, sorti on ne sait d'où, sur le velouté. Il commence à sautiller. Il ne manquerait plus que la nortaña.

Oscar se frappe le front.

« Attendez ! »

Il sort de sa poche son iPhone et le pose sur la table après avoir pianoté dessus.

« Je vous ai choisi ma playlist personnelle. The best of the best ! »

Un solo d'accordéon envahit la chambre avant qu'une rythmique très lourde enchaîne sur le tempo de l'inévitable polka.

Trinity est tellement fatiguée qu'elle ne sait pas si elle doit rire ou pleurer. Alors elle va au plus simple. Elle plonge sa cuillère dans le velouté et goûte la soupe.

Oscar arrête de sautiller, figé.

Le visage de la jeune femme parle pour elle. Une fois de plus, elle est surprise par le goût délicieux du plat qu'a concocté le chef. Et elle sent bien le poireau. Elle hoche la tête en faisant un grand « hmmm ! »

Il n'en faut pas plus pour Oscar.

Ses bras se lèvent immédiatement au ciel et il commence à bondir un peu partout dans la chambre.

Pourvu qu'il ne m'écrase pas Speedy, pense la jeune femme. Elle reprend une cuillère de velouté et soudain, fronce les sourcils. Elle se tourne vers Oscar.

« Dites donc, si vous étiez si fâché contre moi, comment se fait-il que vous ayez amené votre dernière production pour me la faire goûter ? »

Les sautilllements s'interrompent d'un coup. Les bras levés se baissent et le chef bien portant revient vite vers la table.

« Je peux ? demande-t-il en désignant une chaise.
— Bien sûr. »

Oscar s'assied face à Trinity, juste à côté de l'ordinateur.

« Voilà, j'ai un peu joué la comédie », confie-t-il, penaud.

La jeune femme hoche la tête d'un air entendu et baisse la musique de l'iPhone.

« Alors, vous m'avez trompée aussi ?
— Un peu. J'ai joué au bougon... Mon honneur, vous comprenez ? Mais je me doutais bien que vous réagiriez comme vous l'avez fait...
— Ah oui ? Et qu'est-ce qui vous faisait penser que vous aviez raison ?
— Je vous l'ai dit... Vous êtes une fille bien... »

Il sort un petit récipient qu'il pose sur la table.

« J'en étais tellement certain que je vous avais même amené votre sauce favorite.
— La guasacaca ? »

Oscar hoche la tête en se contentant de pousser la petite boîte en plastique hermétique devant lui.

« Finissez quand même votre velouté... »

Trinity a tellement faim que de toute façon, elle mangerait n'importe quel velouté de poireaux... avec ou sans l'ingrédient principal.

L'assiette finie, elle va pour entamer son sandwich quand Oscar l'interrompt, d'une voix distraite.

« Andreas Salomé, il joue au Real ? »

« Pardon ? »

Toute à son sandwich, Trinity ne comprend rien à ce que raconte le chef.

« Oui, ajoute Oscar en pointant de la tête vers l'ordinateur. Je vois que vous avez une page pleine d'Andreas Salomé écrits partout, alors je me dis qu'avec un nom comme ça, c'est sans doute un joueur du Real de Madrid, le club de foot le plus populaire d'Espagne. Ou alors du Barça... Barcelone. »

Trinity, qui vient de mordre dans le pain, reste sans bouger, sandwich entre les mains. Oscar la regarde, inquiet.

« Il n'est pas bon, mon sandwich ? »

Sans ménagement, elle laisse tomber la préparation du chef dans son assiette, s'essuie les mains sur une des serviettes et, s'arc-boutant au-dessus de la table, elle attrape son Mac avant de se rasseoir, sourcils froncés.

Oscar, face à la brusque détermination de la jeune femme, n'ose plus rien dire. Discrètement, il coupe la nortea et range son iPhone.

Trinity, concentrée, lit les résultats de Google. La phrase du début de la lettre de Gianmarco est d'Andreas-Salomé.

Et ce n'est pas un joueur de foot.

C'est une femme prénommée Lou. Lou Andreas-Salomé.

Le nom ne lui dit absolument rien. Elle clique sur un des liens. Elle parcourt rapidement la page et apprend que c'est une femme de lettres d'origine russe, née au XIX^e siècle et décédée en 1937 en Allemagne.

Oscar, un peu vexé par l'attitude de Trinity qui maintenant l'ignore totalement, hausse un sourcil. Et quand il lève un sourcil, ce n'est pas bon signe. Son sandwich était excellent, il en est certain, mais elle l'a jeté dans l'assiette comme on jetterait à la poubelle une vieille tranche de jambon périmée.

C'est un scandale.

Il se doit de quitter immédiatement cette chambre où il se sent ignoré.

Et il a raison.

Trinity l'a totalement oublié. Elle a les yeux rivés sur son écran d'ordinateur, essayant de découvrir pourquoi Gianmarco a repris un poème de cette femme. Les mots ont peut-être une signification particulière.

Oscar soupire.

A-t-on idée ? Lui, un chef en devenir, qui se déplace personnellement pour faire goûter son velouté de poireaux sans poireaux à une amie de Christina, se voit mis au placard, complètement effacé.

Avec pompe, Oscar se lève. Cela ne provoque aucune réaction chez Trinity qui continue à cliquer sur les pages de son navigateur, cherchant le moindre indice qui donnerait un début de réponse à ses questionnements.

Oscar en est encore plus vexé.

Toujours professionnel, il pose le café latte devant la jeune femme et prend le plateau. Ensuite, le sourcil haussé et le menton relevé, il commence à s'éloigner.

Un cri le fait bondir malgré lui.

« Nitch ! »

C'est tellement inattendu dans le silence de la chambre qu'il en perd un instant l'équilibre. Le plateau et son contenu viennent s'écraser sur la moquette, dans un bruit de vaisselle et de couverts.

Il se retourne, avec maintenant les deux sourcils haussés, et découvre Trinity qui le regarde également, tout aussi surprise.

« Ça va, Oscar ? Vous partez ? »

Le chef se drape immédiatement dans sa dignité.

« Je crois que vous êtes très occupée, dit-il en pointant du visage l'ordinateur de Trinity.
— Oh !... Je... je suis désolée, Oscar... Je suis très prise par un dossier important.
— Je ne savais pas que vous étiez une passionnée de foot espagnol. »

Trinity fronce les sourcils, ne comprenant rien.

« Andreas Salomé, le joueur de Madrid... je n'en ai jamais entendu parler, et pourtant, je m'y connais en foot ! » insiste Oscar.

Il a prononcé la fin avec emphase.

Trinity éclate de rire.

Un sourcil oscarien se hausse à nouveau.

« Quoi ?

— Désolée, mais cela n'a rien à voir avec le football. Lou Andreas-Salomé est un écrivain. »

Là, c'est Oscar qui est surpris.

« Et pourquoi elle vous met dans cet état ?

— Disons que... elle m'est soudainement très proche.

— Oui, ça, c'est sûr. Vous en avez oublié mon sandwich », bougonne le chef en se baissant pour ramasser la vaisselle et la remettre dans le plateau.

Trinity se rend compte qu'elle a toujours très faim. Un velouté, c'est bien bon mais ça ne cale pas un estomac. Elle attrape des deux mains le sandwich et mord dedans à pleines dents, sous l'œil d'Oscar, qui la surveille discrètement, guettant sa réaction.

Il n'y a pas à dire, le mélange poulet-pesto est onctueux, goûteux, délicieux.

Surprise, Trinity se tourne d'un coup vers le chef qui se reprend et feint de nettoyer la moquette.

« Hmmm ! Ch'est chuper bon ! » dit-elle, la bouche à moitié pleine.

Il n'en fallait pas plus pour qu'Oscar retrouve son sourire... et sa superbe.

« Merci... »

Trinity arrête d'un coup de mâcher. Comme si quelque chose la gênait dans la bouche.

« Quelque chose ne va pas ? »

Oscar s'est immédiatement relevé et rapproché, inquiet.

Trinity mâche une seule fois et s'interrompt à nouveau. Le chef est sur elle, plateau en main, le visage préoccupé.

« Qu'est-ce qu'il y a ? »

Trinity le regarde d'un air soupçonneux.

« Le poulet... C'est vraiment du poulet ? »

C'est au tour du chef d'éclater de rire, soulagé.

« Ah, vous m'avez fait peur ! Oui, évidemment que c'est du poulet. C'est du bon poulet fermier, élevé dans la nature. »

Il se gratte le haut de la tête.

« Bon, je vais vous laisser parce que ça fait un moment que je suis parti et dans les cuisines, ils doivent commencer à paniquer.

— Merci, Oscar. Je dirai à Christina combien vous êtes attentif. Bonne nuit. »

Le torse du chef se bombe un peu plus.

« Ça mériterait un petit coup de nortaña, ce que vous venez de dire. »

Il esquisse un petit pas de deux mais ne peut pas trop laisser s'exprimer ses pieds, car c'est difficile avec un plateau en main.

Il termine par un petit salut de la tête, fait demi-tour et s'éloigne d'un pas assuré en se disant que finalement, cette jeune femme est bien sympathique.

Il va pour poser la main sur la poignée de la porte lorsqu'une nouvelle fois retentit ce cri strident dans le silence de la nuit...

« Nitch ! »

On entend à nouveau le tintamarre d'un plateau avec fourchettes et assiettes qui s'entrechoquent en tombant sur la moquette.

Oscar, devant la porte, se retourne, irrité.

« Mais qu'est-ce que c'est que ce cri ? »

Trinity, à l'autre bout de la chambre, le regarde avec des yeux ronds.

« Quel cri ? »

— Vous criez à tue-tête : nitch, nitch !... Qu'est-ce qui vous arrive, à la fin ? »

La jeune femme, soudain, comprend. Elle manque de s'étouffer de rire en avalant les restes de poulet-pesto qu'elle a dans la bouche.

« Pas nitch, Oscar... Nietzsche ! »

Le chef fronce les sourcils.

« C'est la même chose, le même son.

— Non : Nietzsche, N-I-E-T-Z-S-C-H-E, c'est un nom de famille allemand, pas une sorte d'onomatopée.

— Un... joueur du Bayern de Munich ? »

C'est au tour de Trinity de froncer les sourcils.

« Dites, Oscar, il n'y a pas que le foot dans la vie, vous savez ? Nietzsche, c'est le nom d'un très grand philosophe allemand. »

Le visage d'Oscar s'éclaire.

« Je n'étais pas loin, alors ? »

— Oui, sauf qu'il n'a jamais tapé dans un ballon. Mais, apparemment, il a bien connu Lou Andreas-Salomé... »

Le front du chef se plisse.

« Et ? »

— Et... il y a peut-être un lien entre Lou, Nietzsche et Gianmarco.

— ... Gianmarco ? Qui n'est pas un joueur du Milan AC, je suppose. »

Trinity, perdue dans ses pensées, allait encore gronder Oscar pour sa référence footballistique. Mais en voyant son grand sourire, elle comprend qu'il la taquine.

« C'est ça... Moquez-vous de moi, maintenant ! » dit-elle en riant.

Le chef qui, pour la deuxième fois, a tout remis dans le plateau, pose la main sur la poignée de la porte.

« D'accord. Mais attendez que je sois sorti pour crier encore votre *nitch*. Bonne nuit !
— Bonne nuit, Os... »

La porte a déjà claqué.

Dans le silence de sa chambre, Trinity termine son sandwich, les yeux rivés sur son Mac. Elle relit toutes les infos qu'elle vient de découvrir et revit toute la joie qu'elle a eue à crier ce *Nietzsche*, du fond du cœur.

Elle commence à l'aimer, cette Lou, ce personnage hors du commun.

Lou Andreas-Salomé était un esprit libre, en pleine fin du XIX^e, alors que les femmes n'avaient aucune place dans une société dominée par les hommes.

Trinity relit sa biographie.

Elle est fascinée par l'impact qu'elle aura eu sur trois grands hommes qui ont laissé leur nom dans l'Histoire.

Il y eut Rainer Maria Rilke, l'un des plus grands poètes allemands. Elle fut sa muse et l'encouragea à continuer dans la voie des lettres. C'est elle qui lui donna ce nouveau prénom de « Rainer ». Après leur rupture, elle resta son amie et ils correspondirent jusqu'à la fin de la vie du poète.

C'est vrai : à l'époque, pas de mail.

Plus tard, elle rencontra Freud, au moment où il établissait et définissait les contours de la psychanalyse. Elle fut l'une de ses étudiantes les plus assidues, rentrant même dans le cercle intime des premiers initiés. Lou devint une psychanalyste respectée et fut aussi l'amie intime de la fille de Freud, Anna.

Trinity est de plus en plus captivée par ce qu'elle lit de cette femme.

D'une indépendance farouche, elle eut de nombreuses relations passionnées, bien qu'elle ait été mariée. Dans une société extrêmement rigide, son appétit de la vie n'était pas du tout vu d'un bon œil.

Trinity hoche la tête, tout en continuant à cliquer sur différents liens. Vraiment, quelle femme ! En voilà une qui n'avait peur de rien, se dit-elle.

Mais, et c'est là le plus important pour la chef de projet, la toute première influence de Lou

Andreas-Salomé concerne Friedrich Nietzsche. Cette découverte la fait bondir. Il faudrait que Trinity creuse plus le sujet mais il semblerait que le philosophe allemand soit tombé amoureux d'elle. Dans quelles circonstances ?

Malgré toute sa fascination, Trinity baille un grand coup. Elle se frotte les yeux pour tenir. Elle veut en savoir plus. Elle continue à cliquer et à sauvegarder les informations qui lui paraissent importantes. Elle parcourt même les extraits de l'œuvre de cette femme hors du commun et soudain, tombe en arrêt sur sa devise, ce qui la réveille d'un coup.

Oser tout. N'avoir besoin de rien.

Quelle profession de foi !

Trinity se laisse un peu aller sur sa chaise.

« Oser tout. N'avoir besoin de rien », murmure-t-elle.

Tout ça, c'est loin de ma personnalité, pense-t-elle. Moi qui n'ose rien, qui ai toujours peur, je devrais en prendre de la graine. Elle avait raison, Lou. La peur vient peut-être du besoin. Si je n'ai besoin de rien, il ne me manque rien. Je n'ai pas à m'inquiéter de ce... rien.

Notre société est bien trop matérialiste. Il va falloir que je donne un grand coup de balai dans ma vie. Tout ce que j'ai me pèse. J'ai envie de changer pour plus de simplicité. Pour respirer...

Les yeux de Trinity se ferment. Elle commence à dodeliner de la tête.

C'en est trop pour cette journée. Trop d'émotions. Trop de découvertes. Fatigue. Dodo.

Oser tout.

Mais demain.

Speedy a compris depuis un moment qu'il est en danger.

Appelez ça l'instinct animal, l'habitude du danger, l'expérience de la vie... Ce que vous voulez, mais il sait qu'il ne faut pas faire d'erreur.

Sa vie en dépend.

Il est donc déterminé. Il est jeune. Son existence ne fait que commencer. Il a encore plein d'aventures à vivre. Il refuse d'abandonner.

Pourtant, la situation est périlleuse.

Il explore l'espace dans lequel il se trouve.

Aucune lumière. Très peu de phéromones. Pour la plupart vieilles, sentant l'usure, l'immobilité, le décrépi. Il l'a parcouru de long en large, cet espace, mais rien n'y fait : il ne peut pas en sortir.

Pourtant, il se souvient bien y être entré sans problème. Pourquoi ne peut-il pas en sortir ? Les antennes tendues, guettant la moindre phéromone nouvelle, Speedy interrompt soudain sa course dans tous les sens. C'est stupide, ce qu'il est en train de faire. Il le sait bien. Ça ne sert à rien de glisser sans but. Cela va juste l'épuiser et ne rien changer à sa situation.

Non, la solution la plus sage, comme il l'a appris des anciens, c'est AFA.

S'Arrêter, se Fixer et Attendre. Grande stratégie gastéropodienne.

À un moment, quelque chose se modifiera dans son environnement et s'il est à l'affût, il pourra instantanément réagir.

Maintenant, il ne fait qu'user ses forces et donc, sa vie. Il y a des moments pour l'action mais il y a aussi des circonstances contre lesquelles on ne peut rien. Il faut savoir patienter.

Il en a eu des copains, comme ça, qui ont négligé l'AFA.

De ceux qui voulaient conquérir le monde, impressionner les autres, montrer de quoi ils étaient capables, alors même qu'ils étaient bloqués. Des impatients, quoi. Que sont-ils devenus ? Speedy n'en a plus entendu parler depuis longtemps. Ceux qui restent sont ceux, comme lui, qui ont compris que « nul n'est jamais libre des limites qu'il s'impose », comme le dit la fable.

Tiens, rien que d'y repenser, ça le requinque un peu. Qu'est-ce qu'elle racontait, cette fable, déjà ?

Speedy, tout en essayant de se la remémorer, se met en AFA. Il s'installe sur l'un des pans de sa prison, celui où il risque le moins, celui où il a le pied au-dessus de la tête. Il s'accroche solidement, bien collant, et ne laisse rien dépasser de sa coquille. Se relaxant, il continue à penser à cette fable de son enfance, difficile à comprendre.

C'est quelque chose que tous les bébés escargots annoncent à l'école, car c'est une leçon vitale pour survivre. Cela dit, on ne la comprend vraiment que bien plus tard. Ah oui !... ça lui revient.

La mouche et l'escargot

Une jeune mouche intrépide, avide de sensations,
Aperçut tout en bas, tout à son attention,
Un petit escargot, avançant à son pas,
Qu'en des termes bien hauts, la mouche apostropha.

[...]
La jeunotte, entreprenante à souhait
Se posant sur la hotte de son nouvel ami,
Frotta alors ses pattes d'un air bien satisfait,
Décidant à la hâte, d'une sieste sur lui.

Dès lors qu'elle s'éveilla, elle voulut s'envoler
Cent fois elle s'aperçut, à force de se cogner
Qu'ils se retrouvaient là, tous les deux confinés
Mais n'écouta pas plus son ami lui parler.

[...]
Dans un dernier assaut, un aller sans retour,
Dans sa prison de verre et le souffle bien court,
Elle tomba à l'envers, tout à côté de lui,
Gisant sans plus un mot, expira à la vie.

[...]
Comme il n'est de prison, que celle que l'on se crée,
Selon les circonstances, les désirs au matin,
S'agiter en tous sens, quel que soit le chemin,
Jamais ne nous fera trouver la liberté.

Savourer la patience, la parole d'un ami,
Puis aimer l'existence et écouter la vie,
Car nul n'est jamais libre des limites qu'il s'impose,
De tous les horizons, vivre, est la plus belle des proses.

Speedy sourit intérieurement. Il s'en souvient toujours parfaitement ! Il faut dire que ses parents l'ont rabâchée, encore et encore, cette fable. Combien de fois également, a-t-il dû la réciter en classe ?

Même aujourd'hui, il ne saisit pas encore tout, mais il a bien retenu son enseignement principal.

Cela n'a rien d'agréable de comprendre que l'on est prisonnier de quelque chose. Mais c'est important de savoir qu'il y a toujours une façon de s'en sortir. Tout de suite, ça remonte le moral. On sait qu'à un moment ou à un autre, la situation finira par changer et là, ce sera le moment d'agir avec conscience.

L'agitation en a épuisé plus d'un, la distraction aussi. Elles sont les sœurs aînées de la dépression, lui avait dit son mentor, toujours aussi grand sage gastéropodien. Speedy avait pris des notes mais, encore une fois, n'avait pas tout compris. Maintenant, il saisit mieux ce que voulait lui transmettre son maître alors qu'ils échangeaient sous leur feuille verte favorite.

Faire des efforts à tort et à travers ne sert strictement à rien. Souvent, la meilleure stratégie, lorsqu'on est bloqué dans une situation où il n'y a momentanément pas d'issue possible, c'est d'attendre.

De méditer et même, étape ultime, d'apprécier le moment.

De là vient la sérénité en toute occasion.

Et c'est ce que va faire Speedy.

Le soleil du Nevada pousse ses rayons au travers des rideaux de la chambre.

Ce sont des rais de lumière puissants, implacables, qui peuvent venir à bout du dormeur le plus coriace.

Pourtant, dans son lit, Trinity a bien essayé de les contrer.

Même en cachant sa tête sous le traversin, ça n'a pas fonctionné. Elle qui voulait encore dormir, la voilà yeux grands ouverts, en train de regarder fixement le plafond.

Elle n'y voit qu'un homme qui lui sourit avec son regard vert profond. Un peu timide.

Elle roule sur le côté.

Il faut que je garde un peu mes distances, pense-t-elle. Il faut que je sois forte. Comme je l'ai été avec les fausses pilules.

L'ironie de ce qu'elle vient de dire la fait quand même sourire et elle roule de l'autre côté de son grand lit.

L'image de Gianmarco reste bien présente.

Doit-elle l'accepter ? La rejeter ?

Elle voudrait tant en finir avec ce dilemme : était-il vraiment sincère ?

Au visage de Gianmarco, celui d'une femme se superpose. C'est celui de Lou Andreas-Salomé.

Pourquoi a-t-il écrit ces quelques mots d'elle au début d'une lettre qui se voulait tendre et amoureuse ? Ou alors, si ce n'était que du bluff, pourquoi s'être embêté à la citer et même à écrire cette lettre ?

Dans un grand soupir, Trinity repousse la couette, se lève et passe dans la salle de bain. Elle a besoin de s'éclaircir les idées et une bonne douche lui fera du bien.

Quelques instants plus tard, bien réveillée, sanglée dans son peignoir blanc, elle revient vers la chambre et s'arrête devant la maison en plexiglas de Speedy. Elle le cherche mais le petit Euxina n'est nulle part.

Trinity ne s'inquiète pas trop car elle est habituée à ses expéditions nocturnes. Il reviendra bien lorsqu'il aura faim, pense-t-elle en déposant dans la boîte une nouvelle tranche de champignon, tout droit sortie de la cuisine d'Oscar.

Et sans guasacaca ! pense-t-elle en souriant.

Ensuite, elle s'occupe de commander son petit déjeuner, le dernier payé en frais de travail par MetaForex. Howard Noyce va être content. Elle doit d'ailleurs confirmer qu'elle rentre ce soir à San Diego. Elle a une place réservée sur un vol en début d'après-midi.

Une angoisse la prend.

Elle disait qu'elle voulait quitter cette chambre pour oublier tout ça mais maintenant, elle n'en est plus si sûre. Si elle part, elle aura l'impression d'abandonner le dernier lien qui la rattache à Gianmarco...

Elle se ressaisit. L'abandonner ? Mais c'est lui qui t'a laissé tomber comme une vieille chaussette ! se dit-elle. Reprends-toi, Trinity !

Au fond d'elle-même, son instinct lui dit exactement le contraire et lui crie l'impossibilité d'une telle trahison. Il y a assurément autre chose, une autre raison, un malentendu, c'est certain. Sûrement pas un complot de série B mais quelque chose de tout simple, qui a fait que Gianmarco a dû s'absenter momentanément.

C'est ça, momentanément.

Elle allume son ordinateur portable, ragaillardie par sa conclusion.

Elle retourne dans la salle de bain pour se vêtir. Dans le tiroir à sous-vêtements, elle attrape un shorty noir à dentelles et un soutien-gorge blanc qu'elle enfille rapidement. En poussant un « zut ! » bien sonore, elle enlève le soutien-gorge pour en choisir un qui corresponde mieux à la couleur de son shorty. Voilà ce que c'est que de se triturer la tête, pense-t-elle. Si maintenant, je me mets à mélanger les couleurs de mes dessous...

Elle revient dans la chambre habillée de son pantalon capri noir de chez Puma avec un tee-shirt rose pâle sur lequel il y a un gros point d'exclamation. Le point est fait pour ressembler à une spirale comme celle d'une coquille d'escargot.

Assise à la grande table face à son Mac, Trinity lance MetaForex 3.0. Il faut quand même qu'elle jette un œil aux cours des devises. Elle, la passionnée de Forex, elle qui ne pouvait s'arracher à son ordinateur pour avoir une vie sociale réelle, voilà qu'elle s'est complètement désintéressée de la valeur des monnaies internationales.

Comme quoi, on peut vite changer.

Elle sourit. Le nouveau logiciel fonctionne bien. Ses positions perdantes ont été automatiquement fermées. Les gagnantes sont toujours ouvertes.

Elle consulte ses gains.

Elle est en négatif sur les deux derniers jours.

C'est normal. Dans ce genre de trading, il faut être à la fois prudent et patient. Avec une des fonctions de son logiciel, elle fait une projection sur le futur, une sorte de simulation comme le ferait un actuaire, cette personne payée très cher pour calculer des probabilités sur le futur.

Elle a d'ailleurs failli embrasser cette carrière pendant ses études à UCLA, l'université de Los Angeles. Il s'en est failli de peu puisqu'elle aimait tous ces calculs sur le futur mais, au dernier moment, elle avait changé d'avis, à cause d'une intuition qu'elle avait suivie.

À l'époque, elle n'avait pas compris ce qui se passait. Ce n'est que bien plus tard qu'elle avait deviné. Être un actuaire, cela signifie travailler dans un bureau et se conformer à des heures fixes.

Ça, évidemment, c'est loin de ce qu'elle vit maintenant.

De sa quasi-liberté.

Quand elle y repense, son intuition a souvent été juste. Alors, pourquoi elle ne le serait pas au sujet de Gianmarco ? Non, il ne l'a pas trompée... Non, non, non !

Trinity se lève, soudain fébrile.

Il faut qu'elle arrête de tout ramener à lui.

Elle s'approche à nouveau de la maison de Speedy et jette encore un œil à l'intérieur. Là où elle vient de déposer la tranche de champignon. Notre explorateur est toujours en expédition, pense-t-elle.

Pourtant, elle aurait bien aimé qu'il soit là, juste maintenant, afin de l'apaiser.

Elle s'agenouille devant le bureau, étendant ses bras dessus, mais sans grand espoir. Elle sait bien que Speedy ne peut pas apparaître en trente secondes et traverser tout le bureau en aussi peu de temps.

C'est ça qui est bien avec les escargots.

Ils sont prévisibles. On a le temps de les voir arriver, de calculer leur chemin, de se préparer à les accueillir.

C'est un peu comme le métier d'actuaire, finalement.

On prévoit des courbes, on imagine une tendance, à long terme. La trace argentée sur le

bureau est la même chose, comme un immense diagramme de l'existence.

Dans leur travail, certains actuaires sont chargés de calculer la durée moyenne de vies humaines, avec tous leurs aléas, afin de rendre les différentes assurances-vie rentables pour l'entreprise qui les distribue et ses actionnaires. Les escargots font de même. Leurs calculs sont instinctifs mais ils leur servent à toujours revenir vers leur point de départ, vivants.

Sauf incident.

Une toute petite alarme se déclenche au plus profond de Trinity mais elle n'y prend pas garde.

Au même moment, quelqu'un frappe doucement à la porte. Si doucement que Trinity a cru que cela venait du bureau lui-même.

« Bonjour, il est où ton chat ? »

Célestina n'y va pas par quatre chemins. C'est ça qui est bien avec la simplicité les enfants.

« Bonjour, tu es toute belle aujourd'hui ! » lui répond Trinity, laissant entrer la petite fille et sa mère qui tient un plateau.

Célestina se met à courir dans la pièce, cherchant partout. Elle est vêtue d'une paire de jeans et d'un tee-shirt blanc comme sa maman. Elle porte un petit sac à dos sur lequel un Mickey est dessiné. Ses cheveux sont tirés sur les côtés pour former deux longues couettes bouclées.

« Célestina, dit sa mère, tu n'es pas chez toi, ici.

— Laissez, Christina, c'est juste une chambre.

— Il est où ? Il est où ? » insiste Célestina.

Sa maman l'attrape d'une main alors qu'elle continue à courir dans tous les sens. Elle lui fait les gros yeux en cachant un sourire.

« Dis, tu as fini ?...

— Vraiment, ce n'est pas grave, Christina. Tiens, Célestina, donne-moi la main, je vais te montrer. »

La petite quitte les bras de sa mère pour prendre la main de Trinity. Elle l'emmène devant le bureau et lui montre la boîte en plexiglas.

« Tu vois, c'est ici qu'il habite.

— Mais, il doit être tout petit, ton chat, pour rentrer là-dedans !

— Célestina, je n'ai pas dit que c'était un chat...

— Mais alors c'est quoi ?

— À toi de le deviner, d'accord ? Pour l'instant, il se promène quelque part dans la chambre. »

Elle a prononcé les derniers mots à voix basse et avec un air mystérieux qui captive immédiatement Célestina. Elle répond en chuchotant.

« Tu crois que je peux le chercher ?

— Oui, si tu fais très attention où tu mets les pieds. Il est tout petit, petit, petit et tu ne voudrais pas l'écraser, n'est-ce-pas ? »

Célestina hoche la tête plusieurs fois, ne pouvant s'imaginer coupable d'un tel forfait.

« La première chose à faire, c'est de chercher sur la moquette car c'est là qu'il est le plus vulnérable. Ensuite, tu pourras vérifier sur les murs et les meubles. Tu te sens d'attaque ? »

La petite fille, les sourcils froncés dans un air plus que sérieux, hoche à nouveau la tête, faisant balancer ses couettes dans tous les sens.

« Merci pour ton aide, Célestina. Tu veux manger quelque chose, d'abord ?
— Non, je commence tout de suite. »

Assitôt, elle se laisse tomber au sol, se met à plat ventre et examine la moquette comme si une armée de fourmis s'y cachait.

Trinity regarde Christina qui sourit, attendrie par le dévouement de sa fille.

« Elle tient de sa mère, dit Trinity.
— Trop », lui répond Christina en posant le plateau sur la table de travail.
Ses yeux remarquent la lettre de Gianmarco. Elle regarde vivement Trinity.
« Vous l'avez retrouvée ? »

La jeune femme acquiesce.

« Oui ! Elle était cachée dans la couette ! Incroyable, non ?... J'ai essayé d'y trouver un indice mais je n'ai pas beaucoup avancé. J'ai cherché une partie de la nuit avant d'être interrompue par Oscar qui m'a fait une scène...
— Non ? dit Christina incrédule.
— Ah si, il m'a fait la grosse scène en fait. Il tient vraiment à vous ! »

Christina étouffe un rire de sa main.

« Oscar... Vraiment, je ne sais pas quoi faire de lui. »
Ses yeux reviennent vers la lettre.
« Vous permettez ?
— Bien sûr. »

La Salvadorienne s'assied et prend entre ses mains le message de Gianmarco. Elle parcourt le texte, le lit une deuxième fois, puis lève les yeux.

« Ça ne veut rien dire, ce truc. »
Elle repose alors la lettre pour porter son attention sur le plateau.

Trinity ne sait pas si elle doit être offensée ou d'accord avec son amie.

« Pourquoi ?
— Eh bien, c'est quoi, cette citation, au début ? Ça n'a rien à voir avec une lettre d'amoureux. Et puis, vous savez, la suite peut avoir été écrite par n'importe qui. »
Elle fait une pause.
« Paul Davenport, par exemple...
— Non ! s'emporte Trinity. Nous savons maintenant, grâce aux fausses pilules, que j'ai

rencontré deux personnes. Et puis, pourquoi Davenport ferait-il ça ? Ça n'a pas de s... »

Trinity pâlit.

« Qu'est-ce qu'il y a ? demande Christina qui commençait à servir les thés et qui s'interrompt, théière en l'air.

— J'avais oublié... Hier, j'ai... j'ai... redemandé au barman... Il m'a confirmé m'avoir vue avec la même personne les deux soirs...

— Quoi ? crie Christina en reposant lourdement la théière. Ce n'est pas possible, puisque les pilules...

— Je sais... »

Trinity se prend la tête dans les mains.

« Je n'y comprends plus rien. Je ne suis pas objective, je le sais ; pourtant, je crois encore en lui. Quelque chose en moi me murmure qu'il ne m'a pas abusée. »

Elle relève la tête.

« Je vous l'ai dit hier : je veux aller jusqu'au bout et éclaircir cette histoire... »

Christina hoche la tête et reprend la théière pour verser le thé fumant dans les tasses. Une bonne odeur de bergamote se répand dans la pièce. Les deux femmes restent silencieuses pendant qu'elles vident le plateau pour mettre la table.

Trinity regarde son amie en lui montrant la troisième tasse, celle de Célestina. Sa mère se retourne pour voir où en est sa fille. Cette dernière rampe avec prudence sur la moquette. Elle parle tout bas, toute seule. Christina revient vers Trinity et fait non de la tête.

« Elle viendra bien quand elle aura faim », dit-elle en distribuant les toasts, le beurre et la confiture.

« Mangez, ajoute-t-elle, c'est vous qui en avez le plus besoin.

— Merci... »

Les minutes qui suivent sont silencieuses. On n'entend que les murmures de Célestina, qui poursuit une exploration assidue de la moquette, et les tranches de toast qui croustillent sous les dents des deux jeunes femmes.

Christina, tasse de thé à la main, relit encore une fois la lettre. Elle secoue la tête.

« Cette lettre n'a aucun sens.

— Mais c'est mon seul espoir, dit Trinity.

— ... de découvrir la vérité ? Même si elle est dure à avaler ?

— Oui... souffle Trinity. Je veux être certaine. »

Christina penche un peu la tête.

« Quand je vous regarde, je vois plus une femme complètement amoureuse qu'autre chose. Une de ces grandes héroïnes romantiques qui ont dû bercer vos lectures d'adolescente comme les miennes. Seulement, ces histoires ne sont que des fictions. La réalité est toujours moins glamour, vous le savez bien.

— Non, pas toujours... »

Trinity a contredit son amie très vite. Trop vite. Elle rougit.

« Pardon, Christina. »

Elle hésite une seconde puis regarde fixement la mère de Célestina.

« Nous irons jusqu'au bout... même si je dois souffrir pour ça. »

Pendant qu'elles terminent leur petit déjeuner, Trinity explique à Christina ce qu'elle a découvert sur la citation en début de lettre.

« Ça n'arrange pas nos affaires, tout ça, dit Christina. Et puis de toute façon, je ne vois plus pourquoi il y aurait un message particulier dans cette lettre. Désolée, je ne partage pas votre enthousiasme pour cette femme, cette Lou. »

Elle repousse sa tasse de thé.

« C'était sûrement une femme formidable mais elle ne nous apporte rien. »

Trinity est obligée de reconnaître que Christina a raison. Cette dernière poursuit.

« D'ailleurs, peut-être qu'il faudrait arrêter de se focaliser sur cette lettre et essayer d'autres pistes. Par exemple, est-ce que votre playboy de Gianmarco vous a donné des détails particuliers sur sa vie ?... Où il vivait, où il travaillait ? »

Trinity réfléchit tout en tenant sa tasse entre ses mains.

« Il m'a dit qu'il était physicien et qu'il travaillait pour un laboratoire italien. Je ne sais pas où exactement. Il ne m'a pas dit non plus où il habitait. »

Christina ne peut s'empêcher de lever les yeux au ciel.

« Vous voyez ? Il a bien couvert ses arrières. Il aurait pu tout aussi bien vous raconter n'importe quoi. Vous avez cherché les mots "Gianmarco" et "physicien" sur Google ?

— Évidemment, c'est la première chose que j'ai vérifiée, mais je n'ai rien trouvé de concret. Juste des extraits d'un roman.

— Comme cette histoire... » ne peut s'empêcher d'ajouter Christina.

Trinity ne relève pas et continue.

« Je vous avais dit qu'il m'avait parlé de sa grand-mère qui l'avait élevé. Elle était une passionnée de Nietzsche selon lui. D'où, pour moi, le lien avec la citation de la lettre et Lou. Pourquoi il s'inventerait une grand-mère ? Il était très sincère et ému en parlant d'elle. »

Christina secoue la tête.

« Le lien est quand même tiré par les cheveux. S'il y a lien. N'oubliez pas que vous étiez et êtes toujours sous le charme. Il vous a attendrie avec ses histoires, oui ! Il ne manquerait plus qu'il vous ait parlé de son chat et de son amour pour la cuisine. »

Trinity reste interdite. Christina reprend.

« Quoi ? Ne me dites pas que... »

La chef de projet de MetaForex hoche la tête, lentement.

« Oh, non... Il vous a même raconté ça ?... »

— Pas... pas tout à fait quand même. Il m'a dit que sa grand-mère, la nonna comme il l'appelait, avait un petit chien blanc nommé Musso. »

Christina écarte les bras dans un geste d'impuissance.

« Un pro, il n'y a pas de doute ! »

— Non, répond Trinity un peu sèchement. Pourquoi se serait-il fatigué à me confier tout ça ? Non, non, c'est bien un indice.

— Ah oui ? répond Christina, un peu moqueuse. Un chien blanc qui s'appelle Musso, ça doit être facile à retrouver... en Italie du nord.

— Vous avez raison, mais il m'a aussi parlé d'un lac qui se trouve près de la maison de sa grand-mère. Avec des collines où ils se promenaient en parlant de Nietzsche. »

Christina essaie d'étouffer un rire.

« Je suis désolée, Trinity, je veux réellement vous aider mais là, je dois reconnaître que votre Gianmarco, il a fait de l'excellent travail en tant que séducteur. Vous voyez vraiment un petit garçon se promener avec sa grand-mère, cette dernière lui racontant, non pas des contes pour enfants mais du Nietzsche ? Son histoire est ridicule et vous êtes complètement hypnotisée... »

Elle secoue la tête et soupire.

« Bon, passons, un autre détail qui vous revienne ? »

— Oui, il m'a dit qu'il aimait lire des mangas. Également, une chose qui m'a intriguée, et je sais que vous allez encore vous moquer, mais il m'a expliqué qu'il avait fait des découvertes dans son travail qui l'inquiétaient. Lorsqu'il en parlait, je sentais qu'il avait peur.

— Ce n'est pas plutôt Spiderman, ce Gianmarco ? »

La boutade ne fait pas rire Trinity. Christina se reprend.

« Excusez-moi. Mais je suis vraiment sceptique. Je me méfie beaucoup de ces hommes qui abusent de votre sensibilité pour vous séduire et vous laisser tomber juste après. Là, tout ce qu'il vous a raconté est trop beau ou trop tiré par les cheveux pour être vrai, vous ne trouvez pas ? »

La jeune Salvadorienne soupire encore.

« Et si au moins, il avait eu une barbe, une calvitie et de grosses lunettes sur le nez, on aurait

pu croire que c'était un vrai chercheur. Mais non, d'après la façon dont vous en parlez, je suppose qu'il était attirant et élégant ? »

Trinity approuve de la tête. Christina lève les yeux au ciel avant de poursuivre.

« Bon, je vous ai promis mon aide et je vais continuer à chercher parce que moi, ce qui m'intrigue, c'est qu'on n'ait aucune trace de lui dans les registres de l'hôtel. De plus, une fois que vous découvrirez la vérité, vous serez peut-être à ramasser à la petite cuillère. Vous le savez, ça ?

— On en a déjà parlé, Christina : je préfère connaître la vérité, quoi qu'il m'en coûte. »

La Salvadorienne hausse les sourcils, finalement appréciative.

« Quand vous voulez, vous ne lâchez pas le morceau, vous...

— Ça dépend pour quoi. »

Une voix jaillit à leurs côtés.

« Maman, j'ai faim. »

C'est Célestina qui a rejoint les deux femmes et dont la tête dépasse à peine la table.

« Et puis j'ai rien trouvé... »

Il y a une pointe de déception dans sa voix.

« Tu as fait du bon travail, Célestina, lui dit sa mère. Assieds-toi pour qu'on puisse te servir. Je te prépare un toast, d'accord ? »

La petite approuve de la tête pendant qu'elle s'assied, le menton au ras de la table.

« Et moi je vais te servir, ajoute Trinity. Tu veux boire quoi ?

— Du lait, s'il te plaît ! »

Les deux femmes s'affairent autour de la petite fille. Cela leur permet de se changer un peu les idées.

Célestina lève la tête.

« Mais où il est, ton animal, alors ? Parce que moi, j'ai rien vu sur la moquette. »

Trinity rit de bon cœur.

« Si tu veux vraiment le savoir, il va falloir continuer à chercher car moi aussi je me demande bien où il se cache.

— D'accord. En tout cas, il y a un petit truc vert, un peu liquide, écrasé sur la moquette... et c'est vraiment beurk ! »

Trinity se fige.

« Où ça ? »

Sa voix est tremblante.

Célestina pointe du doigt vers le coin du bureau et commence à manger son toast.

Trinity repose le lait, se lève lentement. Elle est pâle. Christina la suit du regard.

La jeune femme s'avance et s'agenouille à côté du bureau.

Soudain, elle éclate de rire.

« Tout va bien ! dit-elle d'une voix soulagée en revenant vers la table, c'est la petite boîte de guasacaca offerte par Oscar. J'ai dû la laisser tomber et marcher dessus. »

Christina sourit également.

« Tant mieux, vous avez assez de souci comme ça avec votre Gianmarco.

— C'est vrai. J'en ai perdu, des escargots, pourtant. Mais à chaque fois, c'est un coup au cœur pour moi.

— Je vous comprends. Moi aussi, je commence à m'attacher à votre Speedy. D'ailleurs, il n'a toujours pas montré le bout d'une corne...

— Christina, les escargots n'ont pas de cornes. Ce sont des antennes qui possèdent chacune un œil. »

Célestina lève le nez de la tasse de lait qu'elle était en train de boire.

« Speedy ? C'est son nom ? Un... scarbot ? C'est quoi, ça ? »

Trinity sourit devant le déluge de questions et lui frotte gentiment la tête.

« Tu le verras lorsque tu le découvriras ! » dit-elle en riant.

Christina nettoie la bouche de sa fille et se tourne vers son amie.

« On va vous laisser. Je vais emmener Célestina à l'école et ensuite je verrai ce que je peux encore glaner au sujet de l'Italien. Et vous ?

— Ce matin, je devais décider si je partais ou si je restais... et donc je vais encore rester à Las Vegas. Je veux tirer tout ça au clair avant de rentrer.

— Vous êtes optimiste !

— Je suis certaine qu'il y a un indice que nous ne voyons pas et qui est pourtant sous nos yeux.

Si nous le découvrons, tout s'expliquera... »

Les Vasquez, mère et fille, parties, Trinity règle rapidement sa logistique en étendant, à ses frais, son séjour au Four Seasons et en annulant son vol pour San Diego.

Elle se met ensuite au travail mais ne peut se concentrer sur les valeurs des devises. Son esprit prend systématiquement des chemins de traverse où elle retrouve Gianmarco.

Je vais devenir folle, pense-t-elle. Je ne vais jamais m'en sortir.

Délaissant sans regret les courbes du Forex, elle se replonge dans ce qui lui tient plus à cœur en ce moment. Elle lit plusieurs biographies de Nietzsche sur le net. Elle note qu'il a séjourné de nombreuses fois en Italie.

Ce n'est pas un indice, se dit-elle.

Ensuite, elle reprend son dossier de la veille et se concentre sur l'influence et les rencontres avec Lou Andreas-Salomé. Malgré ce qu'en dit Christina, Trinity reste persuadée que la clef se trouve là.

Cliquant sur différents liens et sauvegardant encore des pages, elle arrive, petit à petit, à recréer le cheminement de la relation entre les deux personnages.

Et ce qu'elle découvre l'étonne.

Lou a rencontré Nietzsche plusieurs fois. En Allemagne, en Suisse et... en Italie.

Trinity essaie de ne pas trop s'emballer.

La première rencontre a lieu alors que Lou n'a que vingt et un ans et qu'elle est encore chaperonnée par sa mère. À l'époque, il était impensable qu'une jeune fille s'aventure seule dans le monde.

C'est ainsi qu'en 1882, Friedrich Nietzsche fait la connaissance, en Italie, de la belle jeune fille d'origine russe. Et qu'est-ce qu'il lui dit lorsqu'il la découvre ?

« De quelles étoiles sommes-nous tombés pour nous rencontrer ? »

C'est beau, pense Trinity.

Par contre, ce qui est aussi étonnant, c'est pourquoi ils se rencontrent. Un ami de Friedrich, Paul Rée, est déjà tombé sous le charme de la belle et lui parle de Nietzsche.

Pourquoi ? Parce qu'elle aimerait créer un lieu de stimulation intellectuelle.

Le rêve de Lou, c'est de vivre à trois pendant un an dans une grande maison, où la pièce centrale serait un grand cabinet de travail, avec une bibliothèque et beaucoup de fleurs. Ce serait un lieu de discussions et de débats intenses, avec tout autour les chambres pour chacun. Évidemment, Paul Rée trouve l'idée géniale – sauf peut-être les chambres séparées – et veut se joindre, de tout son cœur, à ce projet.

Par contre, il faut trouver la troisième âme de haut vol prête à s'y investir.

Trinity s'imagine bien Paul Rée, la main sur le cœur, confiant à Lou qu'il connaît quelqu'un de parfait pour ce projet. Quand il lui révèle, avec une certaine fierté, le nom de celui qui pourrait être le troisième occupant de ce paradis intellectuel, Lou doit être, elle aussi, emballée.

Friedrich Nietzsche et sa grosse moustache sont déjà célèbres en Europe et un locataire de ce calibre ne peut que faire réussir ce projet.

Trinity découvre ainsi que Paul Rée écrit plusieurs lettres à son ami, chantant les louanges – ou les charmes ? – de Lou et de son projet, incitant le penseur introverti à la rencontrer.

À son tour, le philosophe sensible, torturé, à la santé fragile, entre une mère rigide et une sœur tyrannique, doit commencer à se faire des idées, avant même d'avoir rencontré la belle.

Une date de rencontre est convenue chez une amie commune à Rome, en avril 1882.

Les poussières d'étoiles peuvent se rencontrer...

Trinity, complètement fascinée par l'histoire, entend vaguement le téléphone qui sonne et met un temps fou à réagir. Finalement, elle attrape le combiné qui est sur la table de chevet. Un peu irritée d'avoir été dérangée pendant son voyage dans le passé, elle n'y va pas par quatre chemins.

« Quoi ?... »

Christina, surprise par le ton de sa voix, lui répond.

« Oh, Trinity, je vous dérange ?
— Non, c'est bon. Qu'est-ce qu'il y a ?
— C'est vrai qu'il est mignon, votre Gianmarco... »

Le cœur de Trinity bondit.

« Il est à l'hôtel ? Vous l'avez retrouvé ?
— ... hum, non, pardon, ce que je voulais dire, c'est que j'ai pu avoir discrètement accès aux enregistrements vidéo du service de sécurité et je peux imprimer une image de votre playboy dans le lobby. Je ne devrais pas vous proposer ça au point où vous en êtes mais... j'ai trop bon cœur, je crois. »

La joie de Trinity retombe. Pendant un infime instant, elle y a cru. L'image de l'homme entr'aperçu entre deux portes d'ascenseur lui revient à l'esprit. Une image volée ? Non, un fantôme.

Elle soupire.

« Trinity ?... Je vous en imprime une ?

— Oui, oui... C'est gentil, merci.

— D'accord. Je passerai en fin de journée pour vous l'apporter. »

Trinity raccroche lentement. Une image, c'est mieux que rien.

Les restes du déjeuner traînent encore sur la table de travail de la suite.

Dans la salle de bain, on entend la douche et une voix qui chantonne. Ça fait longtemps d'ailleurs qu'on ne l'a pas entendue, cette voix. Surtout fredonner aussi gaiement.

Même Speedy, toujours coincé dans son tiroir, note les bombardements de phéromones joyeuses qui lui parviennent. Il est surpris, se délecte de quelques-unes, en emmagasine d'autres et retourne dans son état de méditation profonde, pour attendre. AFA.

Trinity est au septième ciel.

Elle est même allée faire un nouveau jogging sur le Strip malgré la foule de l'après-midi. Sa valise est pratiquement prête.

Quelques minutes plus tard, on frappe et la chef de projet de MetaForex, encore en peignoir, va ouvrir à Christina et sa fille.

Le jeune Salvadorienne est surprise par le grand sourire qui s'affiche sur le visage de Trinity.

« Heureuse de vous voir en bien meilleure forme.

— Je vous en prie, entrez et servez-vous au bar. Il y a des jus de fruits... »

Elle a failli dire *d'excellente qualité*. Cela la fait pouffer comme une adolescente. Elle retourne à la salle de bain en chantonnant.

Pendant que Célestina se dirige immédiatement vers un coin de la chambre, sa mère, les sourcils froncés, remarque la valise ouverte sur le lit et pratiquement pleine. Qu'est-ce qui se passe ? Elle a encore changé d'avis ? Elle rentre, finalement ? Ce n'est quand même pas la photo qui la met dans cet état ? Elle sort une enveloppe de son petit sac à dos et la dépose sur la table. Elle se retourne et se rend compte que sa fille a la joue collée au mur.

« Qu'est-ce que tu fais, Célestina ?

— Je cherche le scarbot. »

Sa mère sourit.

« Peut-être qu'il dort, non ? »

Célestina, concentrée comme pas deux, ne répond même pas, continuant à explorer et à scanner le mur.

Toujours en fredonnant, Trinity revient, cette fois-ci habillée d'un survêtement confortable, noir.

« Alors... Tout s'arrange, finalement ? dit Christina.

— Oui ! Il était temps. J'en avais assez de cette situation bancale.

— Eh bien, je suis vraiment contente pour vous... »

Christina fait une pause.

« Vous savez, je vais vraiment vous regretter. Vous allez me manquer.

— Vous aussi, Christina, mais il faut bien avancer.

— Oui, c'est certainement le bon moment pour tourner la page.

— Oh que oui ! J'étouffe, ici, maintenant... »

Christina acquiesce, tout de même surprise par le soudain changement chez son amie.

Trinity va au minibar pour en sortir elle-même quelques bouteilles de jus de fruits. Elle remarque alors Célestina, toujours en train de scruter la surface du mur. Elle tourne la tête vers Christina, le regard interrogateur.

« Elle n'a pas abandonné la recherche de Speedy.

— Non, je n'ai pas abandonné... »

La remarque est venue du mur. Trinity se dirige vers Célestina et s'agenouille à ses côtés.

« Je te remercie beaucoup pour ton aide. C'est vrai que je commence de plus en plus à m'inquiéter. Je dois partir demain et Speedy n'a toujours pas montré le moindre bout d'antenne. »

Elle caresse les cheveux de Célestina, revient vers la table de travail et s'assied face à Christina. Elle lui tend les jus de fruits.

« Vous prenez quoi ? »

La mère de Célestina choisit l'abricot. Trinity prend le pamplemousse et, après avoir ouvert la bouteille, d'un geste décidé, boit directement au goulot.

« Trinity... Vous êtes certaine que tout va bien ?

— Oui, car maintenant tout est clair.

— Vous croyez ? » demande Christina, prudente.

Son amie hoche la tête.

« C'est certain ! » lance Trinity en buvant encore un peu de jus.

Pendant quelques instants, les deux femmes restent silencieuses. Finalement, Christina reprend la parole.

« Vous ne la regardez pas ?

— Quoi ?

— Eh bien, la photo ! C'est quand même un événement, non ?

— Ah oui, merci Christina, dit Trinity, distraite. Je l'avais presque oubliée. »

La mère de Célestina avale de travers et se met à tousser. Elle attrape plusieurs mouchoirs en papier et essaie de calmer la quinte de toux qui l'a saisie. Après quelques instants, elle peut à nouveau parler, d'une voix rauque.

« Oubliée ?... La photo... Oubliée ? » Elle pousse devant elle l'enveloppe.

Trinity est surprise à son tour.

« Oui, et alors ? Ce n'est pas la peine de vous mettre dans cet état, Christina. C'est juste une photo. »

Elle prend l'enveloppe et la déchire. Elle en sort une photo imprimée, assez floue.

On y voit une partie du lobby, vu de haut. On a dû faire un zoom avant car l'image est très pixélisée. Plusieurs personnes sortent d'un des ascenseurs. La première d'entre elles, un homme, semble très raide, en costume pied-de-poule, élégant et portant des lunettes noires.

Gianmarco. Le matin où il était fâché.

Presque en face de lui, de dos, se tient une jeune femme en tenue de sport dont elle reconnaît évidemment la silhouette. C'est elle.

Trinity a quand même un petit pincement au cœur mais elle se ressaisit aussitôt.

« Merci, Christina. Ça nous prouve une bonne fois pour toutes, si on en avait encore besoin, que Gianmarco est bien réel. Comment l'avez-vous retrouvé ?

— Rappelez-vous, c'était ce matin où vous étiez restée figée comme une statue, alors que j'avais été appelée à la réception. Il a suffi d'aller à la bonne date et à la bonne heure dans les archives de la surveillance.

— Vous avez le bras long, dites donc... »

Christina rougit un peu.

« Je vous l'ai dit : ici, tout le monde se connaît et se soutient. Alors si on peut s'entraider, on le fait immédiatement. D'ailleurs, j'ai bien fait de l'imprimer ce matin car les données ne sont plus disponibles. Une saisie de routine par la police, je crois. »

Trinity hoche la tête.

« Vous vous mettez hors-la-loi pour moi.

— Je vous ai promis de vous aider. Et je suis heureuse de l'avoir fait, maintenant que je vous vois à nouveau en forme et prête à rentrer chez vous. »

Trinity fronce les sourcils.

« Rentrer chez moi ?

— Oui, c'est ça, non ? Vous vous êtes raisonnée et vous pliez bagage. Vous avez la photo souvenir de votre idole et vous rentrez à San Diego. Vous allez enfin pouvoir avancer à nouveau dans votre vie. »

Trinity éclate d'un grand rire. Même Célestina s'est arrêtée de sonder le mur, surprise par sa force.

« Mais je ne vais pas à San Diego ! »

Christina fronce à son tour les sourcils en écartant les bras.

« Mais alors, où allez-vous ? »

Trinity plante ses yeux dans ceux de son amie.

« Je pars demain pour l'Italie. »

Christina a les yeux ronds.

« Pour... l'Italie ?

— Oui, je prends un vol Alitalia demain matin.

— ... Alitalia ?

— Oui, c'est ça... Christina, ça va ?

— ... Ita... lie... »

Il y a encore quelques secondes de flottement avant que Christina ne se ressaisisse et secoue la tête.

« Elle est perdue ! »

Trinity, qui était en train de finir son jus de fruits, s'interrompt brusquement.

« Pardon ?

— Vous êtes complètement timbrée, Trinity ! Vous allez réellement en Italie, à la poursuite de votre séducteur ? »

Trinity hoche la tête, un sourire commençant à illuminer son visage.

« C'est bien ce que je pensais. Vous avez vraiment perdu pied. Vous n'avez aucune information sur lui. Comment allez-vous faire ? Vous allez lancer un appel à la télé ? »

Le sourire sur le visage de Trinity s'élargit et envahit ses yeux qui pétillent. Christina la regarde soudain avec attention.

« Vous, vous me cachez quelque chose...

— Non, je ne vous cache rien. Si vous me laissiez parler au lieu d'extrapoler, je vous dirais tout...

— Il vous a appelée ! C'est ça ? »

Trinity soupire.

« Christina, si vous me coupez tout le temps...

— D'accord, d'accord, pardon. Allez-y, je vous écoute. »

La jeune Salvadorienne a levé les bras au ciel en signe de défaite. Elle se signe quand même rapidement, en espérant que les nouvelles soient bonnes. Mais elles doivent l'être, vu la joie de Trinity.

Cette dernière finit tranquillement, au goulot, son jus de pamplemousse. Elle repose la bouteille

sur la table et regarde son amie dans les yeux.

« J'ai découvert la clef. »

Christina ne comprend pas.

« La clef de quoi ? De quelle chambre ?

— Non, la clef du message de Gianmarco. »

La mère de Célestina se tasse un peu sur sa chaise.

« Ah ?

— Oui, vous vous rappelez de mes recherches sur Lou Andreas-Salomé et Nietzsche ?

— Oui...

— J'ai continué à chercher. Je ne pouvais pas admettre que Gianmarco me fasse une citation comme ça en début de courrier, pour rien. »

Elle fait une pause. Ses yeux brillent un peu plus.

« C'était vraiment un message codé... »

Christina s'enfonce un peu plus dans sa chaise. Trinity lui explique en détail la rencontre du trio Lou-Paul Rée-Nietzsche à Rome et le projet de communauté intellectuelle dans une grande maison, avant de poursuivre.

« Tenez-vous bien : après ce premier rendez-vous, Lou et sa mère ont commencé à remonter vers le nord. Paul Rée et Friedrich Nietzsche, tous deux amoureux, se lancent à leur poursuite. Finalement, ils se retrouvent tous les quatre à Milan et, un après-midi, ils décident d'aller visiter le Sacro Monte, un lieu de pèlerinage sur une colline près d'un village, Orta San Giulio. »

Trinity fait une pause. Son sourire s'agrandit encore.

« Là, la mère de Lou et Paul Rée, fatigués, décident de ne pas faire la visite des sites religieux. La randonnée à travers les différents édifices dispersés sur la colline dure normalement une heure. Lou et Nietzsche partent en début d'après-midi et ne réapparaîtront que le soir. Les deux autres sont inquiets... pour des raisons différentes.

— Ils se sont perdus ? avance Christina, prise malgré elle par l'histoire.

— Pas du tout ! C'était la première fois que Nietzsche avait l'occasion de se retrouver seul avec Lou... et vous pensez bien qu'il a tenté d'en profiter. Il semblerait qu'il lui ait déclaré son amour et qu'ils se soient embrassés.

— Ah... C'est mignon, ça.

— Oui, et tenez-vous bien : qu'est-ce qu'il y a au pied du Sacro Monte ?

— Je ne sais pas, moi... »

Trinity attrape les mains de Christina et les serre fort.

« Un lac, Christina, un lac !

— Et ?...

— Vous avez oublié ? Musso, le petit chien blanc ? La nonna ? Habitant près d'un lac et d'une colline où, avec Gianmarco, ils allaient se promener ? »

Christina dégage ses mains et secoue la tête.

« Mais... Trinity, des lacs avec des collines autour, il doit y en avoir des centaines en Italie !

— Et des nonnas qui aiment Nietzsche ?

— ... le hasard, tout simplement.

— Ah oui, et Gianmarco se serait embêté à retranscrire justement cette citation de Lou sur *ma* lettre, comme par hasard ? Pour moi, cela fait beaucoup trop de coïncidences. En plus, le poème d'où elle est extraite, Nietzsche est même allé jusqu'à le mettre en musique. C'est dire son attachement, et à la citation, et à Lou ! »

Il y a un nouveau silence dans la chambre. Christina baisse les yeux pour réfléchir. Elle les relève vite avec de nouveaux arguments.

« Et votre Gianmarco, il n'aurait pas pu tout simplement dire là où il habite et vous donner son adresse comme tout le monde ? Ça ne vous paraîtrait pas plus logique ? Plutôt que de créer, selon ce que vous dites, une espèce de puzzle ?

— Il doit avoir une bonne raison... en lien avec sa disparition.

— Oh, mais ça suffit, Trinity ! Réveillez-vous un peu ! Arrêtez de lire des romans à l'eau de rose...

— Je n'en lis pas !

— Oui, eh bien on peut se poser la question ! »

Les deux femmes s'observent comme des lutteurs qui veulent tous deux avoir le dessus. Christina croise les bras et rompt le silence.

« Alors votre plan, c'est quoi ? Aller sur place et crier partout en courant autour du lac : Gianmarco, où es-tu ? »

Trinity baisse la tête. Cette partie de son plan en est sa faiblesse. Elle s'attendait d'ailleurs à ce genre de réaction de la part de Christina, beaucoup plus terre-à-terre qu'elle. Comment lui expliquer ?

Au fond d'elle-même, son intuition lui dit d'y aller. Elle n'a aucune idée de ce qu'elle fera sur place, mais elle doit y aller. Elle a acheté son billet, réservé une chambre et une voiture de location. Après, elle improvisera. Elle soupire.

« Comprenez-moi, Christina, je dois y aller... »

Les traits de son amie finissent par s'adoucir.

« Je sais, je sais. J'ai promis de vous aider et ce n'est pas trop ce que je fais en ce moment... »

Un peu gênée, elle détourne la tête et ses yeux tombent sur Célestina, repliée sur elle-même, endormie, sur la moquette. Elle se lève immédiatement pour aller la prendre dans ses bras.

Célestina est un peu lourde. Elle a du mal à la soulever et pourtant la petite ne se réveille même pas. Avec l'aide de Trinity, qui s'est approchée, elle l'emmène sur le lit où Célestina roule sur le côté, sans même ouvrir un œil.

« La chasse aux scarbots, ça fatigue... dit Trinity avec un petit sourire.
— Oui, et avec mes horaires de folie, elle ne fait pas non plus de bonnes nuits. »

Elles laissent la petite endormie et reviennent vers la table. Christina regarde son amie.

« Votre histoire avec Lou et Nietzsche, ça se termine bien, au moins ? »

Le visage de Trinity se rembrunit.

« Pas vraiment... »

Elles vont se rasseoir. Cette partie, Trinity aurait préféré éviter d'en parler. Mais elle sait que Christina ne la lâchera pas si elle essaie de faire diversion et puis, à quoi bon cacher la vérité ?

« Après leur après-midi en amoureux au lac d'Orta, Lou et Nietzsche n'ont évidemment plus l'occasion de se retrouver seuls. La mère de Lou et Paul Rée, lui aussi amoureux, veillent. Ensuite, Friedrich a de gros doutes sur la sincérité des sentiments de Lou. »

Christina hoche la tête.

« J'imagine l'ambiance...

— Oui, et cela devient de plus en plus bizarre. En passant par la Suisse, à Lucerne, Nietzsche propose une séance photo à Lou et Paul Rée. Il demande ainsi à Jules Bonnet, un célèbre photographe, de leur tirer le portrait. La photo résultante est assez... comment dire... étonnante. »

— Ils ne devaient pas avoir le cœur à sourire...

— Bien plus que ça, Christina. On pense à un portrait classique avec les trois, figés dans une pose altière, très XIX^e, mais non, pas du tout.

— Mais alors quoi, ils sont bras dessus, bras dessous ? »

Trinity rit malgré elle.

« Non plus. C'est Nietzsche qui a choisi la mise en scène. Lou est juchée sur une sorte de petite charrette tirée par lui-même et Paul Rée. Le plus surprenant, c'est que Lou tient un fouet pour encourager ses hommes à avancer... »

Christina hausse les sourcils.

« Ah oui, dites donc...

— Tenez, regardez. »

Trinity pousse son MacBook vers son amie, après avoir ouvert une page de son album photo.

« Voilà le cliché.

— Effectivement, on sent que l'ambiance n'est pas au beau fixe... » dit la jeune Salvadorienne en examinant la photo.

Elle regarde à nouveau Trinity.

« Et donc, cette histoire d'amour s'est terminée ainsi, à coups de fouet ? »

Il y a une trace d'humour dans sa voix.

« Non, pas tout à fait. L'été qui a suivi, Nietzsche, qui n'avait pas abandonné, a réussi à la faire venir en Allemagne. Ils ont pu passer de longues journées ensemble à bavarder et à refaire le monde. Cette fois-ci, Lou avait réussi à se débarrasser de sa mère, mais Nietzsche, par contre, était chaperonné par sa sœur. Maniaque et possessive, elle s'est mise à détester Lou, cette femme *trop* libre.

— Je sens que je vais aimer la sœur de Nietzsche.

— Cette dernière a réussi à diaboliser la jeune femme, refusant tout contact avec cette mécréante. Elle a aussi raconté toute l'histoire à leur mère, en y rajoutant une couche. Ainsi, c'est triste mais après son départ, Nietzsche ne devait plus jamais revoir Lou. »

Trinity laisse échapper un soupir.

« Paul Rée n'avait pas dit non plus son dernier mot. Plus tard, malgré d'autres projets de vie intellectuelle à trois, cette fois-ci à Paris, la belle et Paul Rée officialisèrent leur relation, au grand désespoir du philosophe, qui sombra dans une terrible dépression. »

Il y a un silence dans la chambre.

« Ce n'est pas très gai, tout ça... » conclut Christina.

Trinity ne peut s'empêcher d'éclater de rire. Son amie fronce les sourcils.

« Pourquoi vous riez ?

— Parce que justement, cette année-là, Nietzsche publia un livre intitulé *Le gai savoir*, un de ses bouquins les plus populaires. D'ailleurs, en parlant de livres, c'est juste après cette énorme déception amoureuse qu'il écrivit son œuvre majeure : *Ainsi parlait Zarathoustra*. »

Christina hoche la tête.

« Vous êtes calée...

— Pas vraiment. Tout ça, je viens de l'apprendre pendant mes recherches sur le net. Avant, je connaissais à peine le nom de Nietzsche. »

Les deux femmes restent silencieuses quelques instants.

« Alors voilà, ce petit bout d'histoire d'amour avortée est ce qui vous envoie en Italie ? » dit Christina.

Trinity hoche la tête.

« Exactement. Je pense que Gianmarco a inclus ces vers dans sa lettre pour que je comprenne tout ça et que je vienne au lac d'Orta.

— Vous vous rendez compte des énormités que vous êtes en train de dire ?

— Oui, mais j'irai jusqu'au bout.

— Et si cela se termine par un échec ? Comme entre Nietzsche et Lou ? Vous survivrez au choc, n'est-ce pas ? »

Trinity baisse les yeux.

« Oui, sans aucun doute. »

Elle relève la tête.

« Moi, je ne suis pas un philosophe allemand avec une sensibilité à fleur de peau. »

Christina penche la tête sur le côté.

« Là, j'ai des doutes.

— Vous préféreriez que je n'y aille pas ? »

La question laisse la jeune Salvadorienne sans voix. Trinity vient de frapper juste et enchaîne.

« Qu'est-ce qui est important pour vous dans la vie ? Pourquoi garder une attitude conformiste ? Pourquoi faire ce que tout le monde ferait dans ce cas ? Est-ce que, parce que la majorité des gens agit d'une certaine manière, cela signifie qu'ils ont raison ? Pourquoi ne pas ajouter un petit grain de folie dans son existence ? »

Devant ce barrage de questions, Christina bat des paupières, cherchant une réponse.

« Je... je ne sais pas. Vous avez vraiment changé, Trinity.

— Peut-être. Ou peut-être pas. Ou encore, c'est juste ma passion pour Gianmarco qui me rend plus forte et me fait voir les choses sous un angle différent. Ce dernier existe maintenant... et j'ai envie de l'explorer. »

Elle soupire.

« Je viens de vivre trop d'années d'une vie banale et routinière. Je suis en train de basculer vers quelque chose d'excitant, mais qui fait peur parce que c'est nouveau. Pourtant, je me sens attirée. C'est irrésistible et je peux vous dire que cela va bien au-delà de ma recherche de Gianmarco. »

Elle fait une pause avant de continuer.

« Au moins, que je le retrouve ou pas, je lui dois une fière chandelle : il m'a fait découvrir ce que c'est qu'aimer et se passionner... à 100 %. »

Elle sourit en repensant à cette expression du chercheur italien.

« Cette rencontre aura aussi fait tomber un voile. Ce voile derrière lequel nous nous cachons ; derrière lequel, trop souvent, nous masquons nos faiblesses. »

Elle hésite une seconde.

« Vous aussi, vous ne pouvez plus vous voiler la face. Je vous parlais d'angle nouveau ? C'est exactement le même qu'après l'épisode des pilules. Nous savons de quoi nous sommes capables. Maintenant, nous connaissons, vous et moi, la véritable nature humaine, belle et riche. Nous l'avons aperçue, nous l'avons vécue dans notre chair bien malgré nous et nous savons qu'elle existe, en dehors de ce que pense tout le monde. Alors, nous ne pouvons plus

dire non...

— À quoi ? » la coupe Christina.

Trinity la regarde de ses yeux bleus qui deviennent soudainement trop brillants.

« Nous n'avons qu'une seule existence. Chaque instant est précieux. Vous non plus, Christina, vous ne pouvez plus vous contenter de vivre en vous trouvant des excuses. Même si c'est difficile, vous pouvez faire bien mieux. Vous avez vu ce nouvel angle et vous ne pouvez plus l'effacer de votre mémoire. Et pour moi, c'est pareil... »

Trinity inspire un grand coup.

« Nous ne pouvons plus dire non... à la vie, tout simplement. »

En refermant la porte derrière Christina et sa Célestina qui titube encore de sommeil, Trinity sent qu'elle vient de franchir un cap.

Un point de non-retour.

Au moment où elle ferme la porte, elle devine qu'un chapitre de sa vie vient de se clore. En fait, la sensation est même plus forte que ça. C'est comme si elle venait de claquer la couverture d'un livre terminé et qu'elle allait en ouvrir un autre, sur une autre étagère.

Elle va aller en Italie et elle va retourner chaque pierre de ce pays afin d'y trouver une trace de Gianmarco.

C'est très excitant, mais en même temps, un peu angoissant. Seule dans sa chambre, elle se sent bien moins forte, alors que, quelques instants auparavant, elle paradait devant une Christina bouche bée.

C'est peut-être ça le « moteur » des êtres humains : la fierté.

Tout en s'asseyant dans un des fauteuils devant sa baie vitrée, Trinity se demande s'il en va de même pour son patron, Howard Noyce, ainsi que pour Nick Burr qui, impulsif, a accepté ce pari stupide.

Est-ce qu'il en a toujours été ainsi ? Est-ce que l'homme en est devenu à dominer la planète à cause de ça ? Sa fierté ?

Trinity n'a pas de réponse.

L'être humain aurait dû disparaître depuis longtemps à force de faire autant de bêtises. Pourtant, il est toujours là. Alors, est-ce que c'est à partir de ses bêtises qu'il apprend et avance ?

La jeune femme se laisse un peu plus aller dans son fauteuil.

De toute façon, dès qu'on fait quelque chose d'un peu différent, dès qu'on sort de ses habitudes, dès qu'on sort du moule dans lequel on vivait, cette angoisse intérieure apparaît. Et alors ? se dit finalement la jeune femme. Elle a vu ce nouvel angle. Elle a vu, malgré elle, de quoi elle était capable. Un Noyce ou un Burr ne pourront plus l'arrêter. Elle ira de l'avant.

Son regard se porte au loin.

La vue est toujours magnifique. Las Vegas, dans son écrin nocturne, brille de mille feux, comme un immense foyer sur lequel on vient juste de mettre un coup de soufflet.

Demain, c'est la grande aventure... et le gros trac. Elle n'a jamais mis les pieds en Italie, connaît trois mots d'italien et va y poursuivre une chimère.

Trinity soupire et étend les bras devant elle.

Ce simple geste est comme un déclic.

Où est Speedy ?

Ce n'est pas dans ses habitudes de s'absenter aussi longtemps, pense-t-elle. Une vague d'inquiétude la reprend. Je pars demain matin, se dit-elle, et il est hors de question qu'il ne m'accompagne pas.

Elle se moque des qu'en-dira-t-on.

Elle se lève, soudain inquiète, et tourne un peu dans la chambre sans grande conviction. Célestina l'aurait remarqué s'il avait été en vadrouille. Non, soit il dort quelque part, soit il a déjà été écrasé.

Cette dernière pensée la fait frissonner.

Imaginer la vie sans Speedy est difficile. Elle est pourtant habituée à perdre ses amis gastéropodes. C'est normal, leur cycle de vie est plus court que celui des humains.

Mais Speedy, lui, a quelque chose de particulier. Il a l'air de mieux la comprendre et de mieux l'aider. Son toucher, en particulier, est spécial. Reposant. Apaisant. Réconfortant.

« Et puis, il est plus mignon ! » dit tout haut Trinity en s'agenouillant devant le bureau. Cette phrase fait résonner en elle des souvenirs de son enfance lorsqu'elle devait défendre ses amis face au dégoût de sa mère.

Elle étend les bras, sans grande conviction, et attend.

Pendant quelques minutes, elle essaie de faire le vide en elle. Il faut au moins ça avant l'arrivée de son ami. Alors, elle essaie de vraiment vider son cerveau et de ne penser à rien... Ce qui bien sûr ne fonctionne pas.

Elle ramène ses bras, jette un œil tout autour du bureau. Rien, pas la moindre antenne familière n'apparaît. Prise d'une inspiration, elle regarde en dessous. Vide. Elle ouvre le tiroir. Avec Speedy, pense-t-elle, on ne sait jamais. Elle vérifie les quatre coins du tiroir.

À l'intérieur, la secousse a été perçue par le gastéropode. AFA, ça marche ! Le petit Euxina est parfaitement entraîné : il se met immédiatement en marche. Il faut profiter de l'opportunité !

Pendant qu'elle le cherche dans le tiroir, Trinity se demande, sérieusement, si elle le reverra un jour. Cette pensée lui laisse un goût amer dans la bouche.

Le téléphone de la chambre sonne et la fait sursauter.

La jeune femme se relève, referme le tiroir et se dirige rapidement vers la table de chevet.

Elle décroche.

« Allô ? »

La voix qui lui répond, trop familière, la fige immédiatement.

Trinity, pâle, stupéfaite, se laisse tomber sur le lit.

« Pourquoi m'appellez-vous ?... »

Trinity est abasourdie.

« Je voulais juste savoir si vous aviez apprécié mes pilules. »

La voix de Paul Davenport la met très mal à l'aise. Soudain, de nombreux souvenirs remontent. Dérangeants. Lui donnant envie de vomir.

« Allô, Trinity ?... Vous n'avez pas répondu à ma question...

— ...

— Je m'inquiète aussi pour vous. Ces pilules peuvent avoir des effets secondaires très néfastes. Je voulais vous le dire mais vous ne m'avez pas laissé le temps de vous prévenir.

— J'aurais dû vous frapper encore plus fort ! dit Trinity, tremblante.

— Vous m'avez déjà assez fait mal comme ça avec votre iPhone, j'ai eu droit à deux points de sutures à la tempe, à cause de vous. »

Trinity, le cœur qui bat très fort, essaie de se réjouir.

« Vous n'êtes qu'une ordure, c'est bien fait pour vous ! Vous n'avez eu que ce que vous méritez...

— Je voulais vous en donner une ou deux... et vous m'avez volé tout le flacon pendant que j'étais au sol, sonné.

— J'aurai dû vous donner des coups de pied, oui ! »

Paul Davenport souffle fort dans le combiné. On ne sait pas si c'est de l'exaspération ou autre chose. Il reprend.

« Il vous en reste combien ?

— ...

— Trinity, il vous en reste combien ? »

Sa voix est inquiète.

« ...

— Vous... Vous avez pris toutes les pilules ? »

Le ton de Davenport tourne à la panique.

« Ça ne vous regarde pas et je vais raccrocher.

— Non, non, attendez ! Ces comprimés ont des effets secondaires s'ils sont pris sans précautions... »

Trinity le coupe.

« Vous mentez ! Ce ne sont que de vulgaires cachets d'aspirine ou quelque chose comme ça.

— Non, Trinity, non... Écoutez, je vous ai dit que je faisais ma petite cuisine dans mon laboratoire. Ces pilules n'ont pas été testées, sauf par moi et... quelques autres personnes...
— Vos victimes ? coupe Trinity.
— Je... je ne force personne. Chacun est adulte. Mais je préviens toujours qu'il ne faut pas en prendre deux ou trois de suite, et surtout pas avec des boissons alcoolisées. Sinon... »

Trinity ne veut pas rentrer dans le jeu de Davenport. Il lui ment, elle le sait. Mais au fond d'elle-même, une nouvelle pointe d'angoisse monte et commence à la tennailler.

« Allô, Trinity ? Écoutez-moi bien : ne prenez plus ces pilules, elles risquent d'endommager vos facultés cognitives pour toujours. »

Paul Davenport parle très vite, comme s'il avait peu de temps. Sa voix est haletante.

« D'habitude, je donne une ou deux pilules à mes... rencontres. Pas plus. Mais vous, en m'agressant dans ma chambre, vous m'avez volé tout mon flacon... Rassurez-moi... Vous n'avez pas tout pris... Dites-moi ? »

Sa voix est inquiète. Trinity sent ses défenses tomber une à une. Une vraie panique monte. Elle repense à ce que lui disait Christina. Les effets des drogues et de l'alcool sur l'inconscient.

Paul Davenport pousse un long soupir.

« Vous... vous avez tout pris... c'est ça ?

— ...

— Oh non... mon Dieu, murmure-t-il, au bout du téléphone. J'aurais dû vous appeler plus tôt, je sais... »

On entend un bruit de froissement, comme si le téléphone glissait de son oreille. Puis, il reprend.

« Il faut agir tout de suite, Trinity, je ne plaisante pas. Sinon, petit à petit, les dommages sur votre cerveau seront irrémédiables. Ça commence par de petits oublis et des bouffées d'angoisse... Trinity ?... Trinity ?... »

La chef de projet de MetaForex ne répond pas.

Elle n'entend plus Paul Davenport. Elle essaie juste de calmer son cœur qui bat la chamade. Ses mains sont moites. Des gouttes de sueur commencent à perler sur son front.

« Trinity, pour l'amour du ciel, ne raccrochez pas ! Écoutez-moi, je vous en supplie. Je vous appelle de Boston et j'ai ici le traitement pour stopper la progression des effets dévastateurs sur votre cerveau. J'ai un ami à Las Vegas, le docteur Weinberger qui est un excellent neurologue. Il a une clinique privée et je vais lui demander de vous prendre en charge immédiatement, d'accord ?... »

Des larmes roulent sur les joues de Trinity. Elle se laisse glisser sur le lit.

« Je vais l'appeler. Il va envoyer une ambulance en urgence et on va vous mettre en

observation. Weinberger va stabiliser votre état et moi je lui envoie en express le traitement. Il le recevra demain matin... Trinity ? »

Sa voix est tremblante.

« Bon Dieu, Trinity, répondez !... S'il vous plaît... Aidez-moi !... Restez avec moi, maintenant. Ne... ne vous laissez pas aller... »

La voix du téléphone est cotonneuse, lointaine. Trinity ne sait plus si elle est assise ou couchée, si elle est à l'hôtel ou à San Diego, si c'est Gianmarco qui parle ou Davenport.

Leurs visages se fondent l'un dans l'autre.

Le plafond commence à tourner.

Le téléphone lui glisse des mains.

Un rideau noir tombe sur Las Vegas.

Christina s'arrête, de surprise.

La porte de la chambre est légèrement entrouverte.

Elle tient un plateau de petit déjeuner à la main et fait un petit signe à Célestina pour qu'elle l'attende dans le couloir.

C'est étonnant, ça, pense-t-elle, Trinity ne laisserait jamais sa chambre ouverte, surtout avec Speedy à l'intérieur.

Doucement, elle pousse la porte.

À peine s'avance-t-elle dans la suite qu'elle a un nouveau choc.

Le lit est en bataille. Les meubles ont été poussés. C'est la pagaille dans la chambre.

Soudain, une ombre surgit de la salle de bain. Christina fait un bond en arrière.

« Dolorès ? Qu'est-ce que tu fais là ? s'écrie-t-elle, reconnaissant sa collègue de travail.
— Christina ! répond l'autre, tout aussi surprise. Te revoilà ! Ça fait longtemps qu'on n'a pas travaillé ensemble... »

La jeune Salvadorienne ne relève pas et enchaîne, les sourcils froncés.

« Mais... Pourquoi tu fais aussi tôt le ménage dans cette chambre ?... »

Dolorès hausse les épaules et reprend son nettoyage.

« La chambre est vide, c'est tout. »

Stupéfaite, Christina se laisse tomber sur le grand lit défait.

Célestina, qui s'est discrètement glissée dans la chambre, regarde un peu partout, cherchant toujours son mystérieux scarbot. Mais sa mère est déçue. En partant, hier soir, elle s'était mise d'accord avec Trinity pour prendre un dernier petit déjeuner ensemble.

Dolorès fait la moue.

« Dis, j'ai besoin de faire le lit, tu veux bien m'aider ? »

Sans répondre, Christina se relève et hoche distraitement la tête. Trinity est partie sans lui dire au revoir...

Les deux femmes refont rapidement l'immense lit, alors que, toujours sous le choc, la jeune Salvadorienne sent les images se bousculer dans sa tête. Comme le soir où elle s'était occupée de son amie pour la déshabiller et la glisser dans son lit, alors que Trinity était au bout du rouleau. Et maintenant, voilà, elle a filé en Italie, en voleuse.

Ça lui fait un peu mal au cœur.

« Je vais te dire, je n'ai pas trop envie de rester ici », chuchote soudain Dolorès en se signant.

Christina met un certain temps à réagir.

« ... Pourquoi ?

— Il paraît qu'hier, tard dans la nuit, une ambulance est venue à l'hôtel, toutes sirènes hurlantes et que des infirmiers se sont précipités ici même avec tout leur équipement de réanimation ! Moi, ça me fait froid dans le dos... Je vais vite finir et sortir d'ici. »

Christina pâlit.

« Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je ne sais pas. Mais une ambulance en pleine nuit, ce n'est jamais bon signe... »

Christina commence à s'affoler. Son cœur bat de plus en plus fort.

La jeune Salvadorienne continue à aider Dolorès pour donner le change. Intérieurement, elle bout.

Où est Trinity ? se demande-t-elle. Dans quel hôpital l'ont-ils emmenée ? À la réception, ils doivent savoir. Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé de grave. Mais quand même... La réanimation. Christina frissonne. Elle regarde autour d'elle. Ce qui est bizarre, c'est que ses affaires ne soient plus là...

À cet instant, Célestina l'appelle, en pointant quelque chose du doigt, sur le bureau.

« Regarde, maman ! »

Christina s'avance rapidement puis s'arrête, surprise.

« Comment c'est possible ? »

Sur le coin droit du bureau, juste devant Célestina, la boîte de plexiglas n'a pas bougé. Abandonnée. Christina fronce à nouveau les sourcils. Ce n'est pas du genre de Trinity de négliger la maison de Speedy. Elle n'a pas pu l'oublier.

Sauf si...

Son angoisse reprend de plus belle. Sauf si Trinity a eu un malaise ou quelque chose comme ça... Et si elles s'étaient quand même trompées sur les pilules ?... Il faut vite qu'elle la retrouve. Trinity va avoir besoin de soutien. Elle attrape la boîte de Speedy.

« Je la prends », dit-elle à Dolorès.

Cette dernière secoue la tête.

« Tu n'as pas le droit, Christina, c'est contraire aux règles. Tout objet oublié par un client doit être reporté, remis à la direction et consigné, tu le sais... »

— Oui, mais là, je la connais donc ça ira. »

Dolorès hausse un sourcil.

« Tu connais une cliente de l'hôtel ? Et comme par hasard, dans cette chambre ? »

— Oui, je la connais et on a un peu sympathisé. »

Christina n'a pas envie de tout expliquer.

« Je la prends parce que je sais où elle habite et que je la lui rendrai. »

C'est un demi-mensonge car si elle se rappelle que Trinity vit à San Diego, elle ne connaît même pas son adresse.

« Et si elle est déjà morte ?... murmure Dolorès.

— Et si toi, tu regardais moins de séries policières à la télé ? »

Sa collègue accuse le coup.

« Dans ce cas... hésite Dolorès.

— Ne t'inquiète pas. Si on pose des questions, dis que c'est moi qui l'ai prise. »

Célestina, appuyée tout contre le bureau, écoute les deux femmes. Elle ne bouge pas et attend. Étrangement calme. Sa mère lui fait signe de venir et, immédiatement, la petite lui emboîte le pas.

Christina se retourne, surprise. C'est bien la première fois depuis longtemps que Célestina lui obéit sans même un mot de protestation.

« À bientôt, Dolorès, je vais à la réception. Si tu trouves quelque chose d'autre dans la suite, appelle-moi tout de suite, d'accord ? »

La femme de ménage laisse échapper un rire.

« Qu'est-ce qui te prend ? Tu parles comme des agents du FBI dans la série... »

Dolorès s'interrompt d'un coup, consciente qu'elle vient, comme d'habitude, de parler d'un feuilleton télé. Mais Christina ne l'a pas entendue. Flanquée de Célestina, elle est déjà sortie. La jeune Salvadorienne fonce dans le couloir, marchant au pas de charge vers l'ascenseur.

Elle a une mission.

Retrouver Trinity.

« Il y a des moments dans la vie où le moindre fait, où le plus petit événement peuvent avoir une répercussion considérable sur le bonheur futur. A ces instants, on a l'impression bien nette d'être à la merci du hasard, comme si le sort devait être décidé par un coup de dés. »

BACHELIER (LOUIS), *Le jeu, la chance et le hasard*. Éditions Flammarion, 1914.

Remerciements

(Ça va être un peu long...)

Merci infiniment d'avoir poursuivi l'aventure du volume 2 ! J'apprécie beaucoup la confiance que vous placez en moi et j'espère que Trinity, Christina, Speedy et tous les autres vous auront fait passer un bon moment. Rendez-vous est pris pour le volume 3 !

En attendant, si vous voulez me soutenir un peu plus, n'hésitez pas à commenter ce volume 2 [sur sa page Amazon](#), afin d'encourager ceux ou celles qui hésiteraient à se lancer dans la lecture de la saga.

Vous voulez en savoir encore plus ? Découvrir ce qui va se passer dans le volume 3 ? Rendez-vous sur [cette page](#) et, en échange de votre adresse email, vous pourrez lire tout de suite les premiers chapitres, avant tout le monde. C'est Speedy qui gère les adresses mail donc, vous pouvez lui faire confiance, elles sont en toute sécurité. Elles lui serviront à vous tenir au courant de la publication des volumes suivants.

Sinon, si vous désirez acquérir ou, encore mieux, offrir la version papier de ce volume 2, rendez-vous sur [cette page](#).

Pour les "lettreux" et "lettreuses" qui en veulent encore plus, vous pouvez découvrir [ici](#) la version complète de la fable *La mouche et l'escargot*. Allez, c'est parti pour une dissertation sur 10 pages et je ramasse les copies dans 2 heures !

Pour me contacter (compliments ou pas, dissertation ou pas) voici mon adresse : jp@revoperso.com . La femme sans peur elle, possède [son site officiel](#) et [sa page facebook](#). Même Speedy n'en est toujours pas revenu et a protesté, demandant également à avoir sa propre page. Il devient trop gâté, non ?

Enfin, je voudrais personnellement remercier pour leur aide ou contribution importante : Julien Arcin, Michael Bulgren, Stéphane Bourges, [Marie Bouthillier](#), Florence Clerfeuille, [Thierry Fauquet](#), Paola Lombardi, Sarah Loven, Inès et Patricia Rogier, Marie-Cécile Sacquet, Liane Silwen, Baka Teyutto, [la méthode Sashimi](#) et Anfogdo, là où tout est vraiment-vraiment-vraiment permis.